P.-J. Gabrys

Parenté des langues hittite et lituanienne et la Préhistoire

Avec quatre hors-texte, trois cartes et quatre figures



GENÈVE - LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ - GEORG & Cie S. A.

Parenté des langues hittite et lituanienne ET LA PRÉHISTOIRE

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ
DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES
HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE UN A CENT
SUR PAPIER HOLLANDE

No 49

A la mémoire

de Jonas Basanavičius

d'Antoine Meillet

et de

Charles Seignobos

P.-J. GABRYS

PARENTÉ DES LANGUES HITTITE ET LITUANIENNE ET LA PRÉHISTOIRE

Avec quatre hors-texte
trois cartes
et quatre figures

LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ · GEORG & Cie S. A.
GENÈVE

Avant - propos

Le peuple hittite était depuis longtemps connu par la Bible, dans la traduction grecque par les Septante on lui donnait le nom de Héthéens.

On connait les passages de la Genèse (XXIII, 3 - 20), où Abraham, réfugié au Canaan, après la destruction d'Ur, parlant aux enfants de Héth déclare : « Je suis un étranger et hôte chez vous », ou « Esaü, âgé de quarante ans, prit pour femme Judith, fille de Beeri, le Héthéen, et Bagmath, fille d'Elon, le Héthéen, qui furent une amertume d'esprit pour Isaac et Rebecca ». (Genèse XXVI, 34-35).

Il faut croire que les filles héthéennes étaient fort belles, puisque « le roi David envoya demander qui était cette femme, et on lui dit : « N'est-ce pas Bethsabée, fille d'Eliam, femme d'Uria le Héthéen ? » (II Samuel, XI, 3) ; elle devint non seulement la mère de Salomon, mais également une des ancêtres du Christ.

« Le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Pharaon... parmi elles des Héthéennes ». (I Roi, XI, 1).

Le peuple hittite occupait Canaan avant l'arrivée des Israélites. On n'avait pas pensé à tirer parti de l'importance que lui attribuait l'Ancien Testament.

Mais lorsque l'égyptologie apporta ses premières révélations, l'importance de ce peuple apparut aussitôt dans les monuments de Ramsès II (XIIIme siècle avant J.-C.), traité de Ramsès avec Hattusilis, grand roi de Hattussas, mariage du Pharaon avec une princesse hittite, etc.

Quand, à la suite des découvertes de l'assyriologie, on releva de nombreuses mentions des Hittites dans les documents assyro-babyloniens, on constata alors que les Hittites étaient le grand peuple de la Syrie et de l'Asie Mineure.

Dès lors les savants n'hésitèrent plus à attribuer aux Hittites les nombreux monuments de Syrie et d'Asie Mineure aux inscriptions en hiéroglyphes spéciaux. Ainsi on arrive à la conviction que le siège principal de la puissance hittite avait été dans l'Asie Mineure orientale. Dès 1888, M. Sayce risquait une esquisse des destinées de cet empire : « Les Héthéens, histoire d'un Empire oublié ».

Nous trouvons dans l'*Histoire de l'Orient classique,* de Maspero, l'ensemble des notions auxquelles on était parvenu à l'aube du XXme siècle.

Grand événement pour la hittitologie

Il se produisit au début du XXme siècle (1906-1907), lorsque la *Deutsche Orient-Gesellschaft,* aidée par le gouvernement turc, chargea H. Winkler de procéder à des fouilles méthodiques à *Boghaz-Keui.* Ce site était repéré, dès la première moitié du XIXme siècle, par Texier, Perrot et Chantre. Au dessus du village turc de Boghaz-Keui, sur un plateau, on voyait un amas de décombres, à proximité

de Yasili - Kaïa. Ses roches sculptées indiquaient que cet endroit avait été un centre important de civilisation.

Les suppositions des savants furent confirmées par les fouilles de M. Winkler. C'étaient bel et bien les ruines de Hattussas, capitale de l'empire Hittite. M. Winkler avait découvert l'acropole qui domine le plateau, ensuite le tracé des fortifications qui livrèrent les principaux ouvrages de sculpture, les lions sculptés.

C'est dans les fondations, aux abords du grand temple, que M. Winkler trouva des milliers de tablettes en écriture cunéiforme, représentant les archives des derniers rois hittites.

Cette bonne nouvelle fut annoncée au monde dans le numéro sensationnel (N° 35) des *Mitteilungen der D. Orient - Gesellschaft,* décembre 1907.

Trois cents de ces tablettes étaient rédigées en langue akadienne, intelligible pour les assyriologues. Les autres tablettes étaient rédigées en des langues différentes de l'akadien, dont l'une apparut comme dominant toutes les autres, celle qu'on appelle le *hittite.*

Ces tablettes étaient matériellement lisibles puisque leur écriture était le cunéiforme, mais leur langue était inconnue.

Le déchiffrement commença après la mort de Winkler, en 1913. La *Deutsche Orient Gesellschaft* confia la publication des tablettes à un groupe de savants dont faisait partie M. H. Hrozny, alors professeur à Vienne et ensuite à Prague.

Faute de bilingue le démarrage était difficile. Les textes hittites contenaient de nombreux idéogrammes qui, par un seul signe, représentaient un

mot, parfois des propositions entières, sans savoir comment les Hittites les prononçaient ; mais on pouvait préjuger du contenu de la phrase.

M. Hrozny remarque dans le vocabulaire certains termes d'allure aryenne.

D'ailleurs, un savant danois, Kundtzon, en 1902, avait déjà proposé de voir l'aryen dans les deux lettres d'Arzawa, découvertes dans les fouilles d'El-Amarna.

Ce qui était exact, mais il avait été *sévèrement* jugé par les spécialistes.

M. Hrozny, grâce aux indices ci-dessus mentionnés, commença ce déchiffrement.

Il est difficile de ne pas mentionner ici la phrase, désormais historique, qui avait permis à M. Hrozny de démarrer.

La voici :

Nu N I N D A — an ezzateni
Wadar - ma ekuteni.

L'idéogramme NINDA signifie *pain ; an,* sans doute, une désinence casuelle ; l'idée de manger vient à l'esprit ; *ezza* ressemble à l'allemand *essen* « manger », *teni* ne peut être que désinence verbale (de la deuxième personne du pluriel) ; *wadar* il rapprocha du vieux saxon *wadar* ou de l'anglais *Water* « l'eau », d'où *ekuteni* pourrait être « vous buvez », ressemblant au latin *aqua* « l'eau », qui pouvait avoir là le sens de « boisson ».

Il ne reste à expliquer que les particules *nu* et *ma ; nu* ressemble à l'anglais *now* « maintenant », *ma* est une enclytique qui unit les membres des phrases en akadien.

Ainsi la phrase devenait :

« Maintenant vous mangez du pain et vous buvez de l'eau ».

La hittitologie, depuis Sayce (1888) et Winkler (1906 - 1907), a fait d'immenses progrès, grâce au déchiffrement des inscriptions hittites cunéiformes, par M. F. Hrozny depuis 1917, et aussi grâce aux travaux de MM. Cavaignac, Contenau, Götze, Forrer, Friedrich, Meriggi, Thureau-Dangin, Zimmern et tant d'autres.



Sceau de *Tarkumuwa,* roi du pays de la ville de Mira (Asie Mineure).

M. Delaporte, en 1929, donna la première grammaire hittite et plus tard (1931-1933) un syllabaire et une chrestomatie avec vocabulaire. M. Sturtevant, en 1933, la grammaire comparée de la langue hittite cunéiforme.

La comparaison du hittite avec les langues aryennes a donné des résultats très intéressants. M. E.-H. Sturtevant, dans sa grammaire comparée, a trouvé beaucoup de ressemblance du hittite avec le sanscrit, le grec, le latin, l'osque, le celte, le lituanien et autres.

Archaïsme du lituanien[1] *contemporain*

Pour notre part nous nous donnons pour tâche de démontrer la parenté particulière du hittite cunéiforme avec le lituanien et d'indiquer leur importance pour la préhistoire.

Les lignes suivantes de l'étude de M. Eugène Pittard : *Les Races et l'Histoire* (p. 398), nous déterminèrent à entreprendre cette étude comparative et de l'adapter pour les recherches préhistoriques.

« C'est peut-être le moment de rappeler, dit M. Pittard, les magnifiques découvertes de von Lecoq dans le Turkestan chinois. Il existe, au *Museum für Völkerkunde* de Berlin, non soumise aux yeux du public, une admirable collection de fresques boudhiques rapportées du Tourfan, avant la guerre, par l'explorateur allemand. Il y a parmi les individus figurant sur ces fresques, à côté de beaucoup d'autres, des hommes aux cheveux clairs et aux yeux bleus. J'ai trop souvent protesté contre l'utilisation abusive, dans le domaine de l'anthropologie descriptive, des représentations picturales ou plastiques, pour ne pas faire toutes les réserves nécessaires en signalant ces curieuses peintures. Mais où l'intérêt de ces peintures devient beaucoup plus grand, c'est que les linguistes auraient,

---

(1) Nous écrivons *lituanien, Lituanie* sans *h,* conformément à la recommandation de notre regretté maître et ami *A. Meillet,* professeur au *Collège de France :* « Il n'y a pas de langue qui, écrivait-il dans les *Annales des Nationalités,* N. 5-6, Paris 1913, plus que le lituanien, ignore toute aspiration : et l'on se demande pourquoi l'on affuble le nom des Lituaniens d'un *h* qu'ils ne mettent pas dans leur nom, et qu'ils ne sauraient prononcer, qui est barbare en un mot ».

dit-on (je suis très incompétent en cette matière), reconnu dans plusieurs inscriptions, des traces d'origines lituaniennes. Nous revenons ainsi aux hypothèses de Ferdinand de Saussure. Or, les Lituaniens d'aujourd'hui appartiennent, en grande partie, à la race Nordique, dont une des caractéristiques est justement les cheveux et les yeux clairs. Sur ce terrain, dangereux pour moi, je n'insiste pas davantage ».

L'opinion de notre regretté maître et ami Antoine Meillet, concernant l'archaïsme extraordinaire de la langue lituanienne, nous encouragea aussi dans cette voie. Il serait utile de rappeler ici son opinion concernant la langue lituanienne : « Le trait qui frappe dans le lituanien, disait-il, *(Les Langues dans l'Europe nouvelle,* p. 37 - 38), est son singulier archaïsme. Bien que les plus anciens textes soient du XVIme siècle après J.-C., il arrive que certains mots lituaniens soient plus près de la forme originale indo-européenne que les mots correspondants du sanscrit et du grec, connus deux mille ans auparavant. Ainsi le mot lituanien actuel *gyvas* « vivant » est plus près de l'état des choses d'indo-européen commun que le sanscrit *jivah,* ou que le latin *vivus ;* le lituanien *esti* « il est » attesté au XVIme siècle seulement, est aussi archaïque de forme que *esti* « il est », du grec ancien, et plus que *asti* du sanscrit, ou que *est,* du latin.

Ou encore : « Le lituanien est remarquable par son aspect d'antiquité indo-européen, dit-il, dans *Introduction à l'étude comparée des langues indo-européennes* (p. 45), il est frappant d'y trouver encore au XVIme siècle et jusqu'à aujourd'hui, des formes qui recouvrent exactement, des formes védiques ou homériques, et qui *reproduisent presque*

parfaitement des formes indo-européennes... Le vieux prussien n'a pas un caractère moins archaïque, mais il est connu que très imparfaitement et c'est sous la *forme du lituanien qu'on cite d'ordinaire le baltique en grammaire comparée.*

« Sous la forme moderne sous laquelle on le cite ordinairement, le lituanien ne donne pas moins d'enseignements que le latin ou le gotique, connus tant de siècles auparavant : *par là, on peut entrevoir le merveilleux archaïsme de cette langue».*

L'opinion de l'éminent linguiste genevois Ferdinand de Saussure (Cours de linguistique générale, p. 45), concernant l'importance du lituanien pour le comparatisme nous encouragea aussi à entreprendre cette étude comparative, « le lituanien, disait-il, qui se parle encore aujourd'hui, n'est connu par des documents que depuis 1540 ; mais, à cette époque tardive, *il offre, dans l'ensemble, une image aussi fidèle de l'indo-européen que le latin du IIIme siècle avant Jésus-Christ* ».

Ces raisons nous déterminèrent d'entreprendre l'étude comparative du lituanien avec le plus vieux témoin des langues aryennes, le hittite, conservé, grâce aux tablettes cunéiformes, datant du milieu du IIme millénaire avant notre ère, découvertes au début du XXme siècle (1907), à Boghaz-Keui (Asie Mineure).

N'est-il pas étonnant que nous ayons pu, dans l'état actuel de la hittitologie, identifier plus de 200 racines hittites et lituaniennes dont la concordance est frappante ?

Nous sommes convaincu que la liste de ces concordances n'est pas close, elle s'allongera avec le progrès de la hittitologie. La grammaire plus que

le vocabulaire prouve la proche parenté de ces deux idiomes qui, sans être des frères jumeaux, semblent être des cousins germains.

Indo-européen, indo-germanique ou aryen?

Nous avons adopté le terme : *aryen, langues aryennes,* au lieu de *langues indo-européennes* ou *langues indo-germaniques,* car ni l'un ni l'autre de ces termes géographiques conventionnels n'exprime la réalité.

Le premier terme, créé par Fr. Bopp, il y a cent ans (en 1842 Vergleichende Grammatik, p. 1075), semble vouloir englober toutes les langues parlées dans la vaste aire entre l'Inde et l'Atlantique. Or, nous savons que non seulement en Asie antérieure, mais aussi en Europe, habitent de nombreux peuples qui parlent des langues qui n'appartiennent pas au groupe aryen : magyar, finnois, de nombreuses langues finno-ougariennes : le mordve, le tchérémisse et d'autres langues parlées à l'intérieur de la Russie, sans nommer le turc, le tartare et d'autres langues touraniennes, employées en Asie antérieure.

Le terme : *indo-européen* ayant été créé par Fr. Bopp, lorsque toutes ces langues, même le finno-ougarien, étaient encore mal connues, est à présent suranné, irréel et, il me semble, devrait être abandonné.

On sait, d'autre part, que les langues d'origine aryenne : l'anglais, le français, l'espagnol et le portugais sont parlées sur d'autres continents : en Amérique, en Afrique et en Australie.

Le terme *indo-germanique,* encore plus factice et irréel que l'indo-européen, employé exclusivement par les savants allemands, correspond encore moins à la réalité et semble donner une importance non justifiée à un membre du groupe.

Il reste donc le terme : *aryen,* langues *aryennes.* Les linguistes ont pris l'habitude de discerner sous le terme : *aryen* les langues indo-iraniennes, parlées entre le Gange et la mer Caspienne, car, paraît-il, il n'y avait qu'eux qui portaient le nom d'*Aryas.* D'autres prétendent que les peuples Proto-Aryens de la vaste aire eurasiatique étaient divisés en de nombreuses tribus et ne se désignèrent sous un nom commun à tous.

Ces considérations nous paraissent être erronées. Il est vrai que nous n'avons pas d'attestations historiques, que le peuple qui a fait souche des tribus proto-aryennes s'appelait *Aryas* [1]), comme les peuples Indo-Iraniens qui ont conservé ce nom. Mais les langues indo-iraniennes ignorent le mot « labourer », attesté par une même racine dans les principales langues proto-aryennes : lat. *aro,* lit. *ariu,* gr. *ἀρόω*, v. irl. *airim* dont dérive le nom *Aryas,* qui devait signifier primitivement « labou-

(1) On sait qu'en sanscrit *arya* signifie comme adjectif « fidèle, dévoué », comme substantif « maître, seigneur ». La première signification « laboureur » a été perdue pendant une longue vie nomade et pastorale aussi bien par les Indiens que par les Iraniens, chez qui le mot *aryas* a la même signification « fidèle, légal », et s'appliqua aussi à la nation et au pays : *Airya, Aria, Ariana,* déformé ensuite en *Eran, Iran,* pour désigner l'empire persan dans son ensemble.

Les Indiens appelaient *Arya-varta* la partie de l'Inde entre l'Hymalaya et les monts Vindhya, le noyau de l'Inde brahminique.

reur», comme en lit. *arejas, artojas*[1]) «laboureur»[2]).

Il est probable que les tribus indo-iraniennes qui se glorifiaient de porter le nom d'*Aryas* « laboureurs » l'aient perdu à la suite d'une période transitoire de migration et de vie nomade. Cette circonstance prouverait que les tribus indo-iraniennes gardèrent jalousement à travers l'espace et le temps le nom primitif du peuple-souche duquel elles se détachèrent et qui se nommait probablement *Aryas* « laboureurs », pour se faire distinguer des peuplades primitives préaryennes de chasseurs et de pêcheurs [3]).

On sait, d'ailleurs, que chez les peuples Indo-Iraniens, le nom d'*Aryas*, était réservé à certaines

---

([1]) Il est singulier que les anciens Perses s'appelaient *Artaïoi* (ἀρταῖοι), nom qui nous a été transmis par Hérodote (VII, 61).

([2]) Toutefois, je dois convenir que Fr. de Saussure a raison lorsqu'il dit (Op. C., p. 308) : « Le mot pour « labourer » manque dans les idiomes asiatiques, mais cela ne signifie pas que cette occupation fût inconnue à l'origine ; le labour a pu tout aussi bien tomber en désuétude ou se faire par d'autres procédés, désignés par d'autres mots ».

En effet, les Indo-Iraniens ont employé une autre racine pour désigner le laboureur, *krsh* (karsh), zend *karesh* dont le sens propre est « traîner, vexer, blesser (la terre) », ἕλκ « tirer », lit. velku « traîner » ; au sens « tirailler, vexer », se rattache le lit. *karšti* « carder, étrier ».

([3]) Jacob Grimm *Geschichte der deutschen Sprache*, p. 121, croyait, pour des raisons fondées sur la linguistique, reconnaître des débris de cette population primitive en Europe nordique et centrale que Tacite, à la fin du Ier siècle de notre ère, caractérisa dans *Germania* (46) par des traits peu flatteurs en les désignant sous le nom de *Fenni* (Finnois). « Ils se distinguent par leur caractère extraordinairement inculte, disait Tacite, et leur indigence repoussante. Ils ne possèdent ni armes, ni chevaux, ils n'ont pas de résidence fixe ; ils se nourrissent de fruits sauvages, ont pour tout vêtement des peaux de bêtes et couchent sur la terre nue.

classes supérieures de la population ; lorsque Darius se vante d'être *Aryas,* c'est pour se distinguer d'une partie de ses sujets, chez lesquels Hérodote distingue trois classes sociales, dont l'une au moins n'avait pas droit au titre d'*Aryas.*

Le Rig-Véda, chez les Hindous, ne qualifie d'*Aryas* que les trois premières castes, celles de Brahmanes, de Kchatryas et de Vaicijas.

On pensait qu'il n'existait point de mêmes distinctions chez les autres peuples auxquels on étend généralement le nom d'*Aryens.* Or, nous savons que chez les Grecs le mot *ἄριστος* (aristos) se rattache à la même racine *ar,* la signification primitive de *aristos* est « celui qui sait labourer le

---

Leurs seules armes sont les flèches qu'à défaut de fer ils garnissent de pointes d'os : la chasse est leur seule occupation et les femmes chassent comme les hommes. Ils n'ont même pas de maisons, mais vivent sous les tentes qu'ils fabriquent en tressant des branches d'arbre ».

L'étymologie de Fenni donnée par plusieurs linguistes et tout dernièrement par T. E. Karsten (les Anciens Germains p. 129) ne paraît pas être satisfaisante ; M. Karsten fait dériver ce nom du verbe hypothétique got *finpan* « trouver ou aller chercher ». *Fenni* signifierait donc, d'après M. Karsten, « chercheurs, collectionneurs », de quoi ? M. Karsten ne nous le dit pas, il ajoute seulement qu'il s'agit « d'un ancien mot voyageur » (?), c'est expliquer l'inconnu par l'inconnu. Ici la phonétique n'a pas de rapport avec le sens que veut lui attribuer l'auteur. Nous tenterons une autre étymologie.

Etant donné que le vocalisme du grec s'est révélé comme le meilleur représentant du vocalisme aryen, voyons comment *Fenni* de Tacite furent appelés par les auteurs grecs.

Ptolémée (II. 2. 3.) parlant des Finnois (Fenni) les appelle *ὑένιοι* ou encore *οὐενίκνιοι*, or *vienas* en lit. signifie « seul » (correspondant au lat. *unus),* il existe en lit. dial. un substantif dérivé de *vienas,* — *vieniknis* (pluriel *vienikniai)* — pour désigner « un homme habitant seul, isolé », ce qui correspondrait à l'état réel de la population primitive, décrite par Tacite et Ptolémée.

mieux, le meilleur laboureur », elle comportait une idée de supériorité, car «laboureurs» — *Aryas,* se considéraient, certainement, supérieurs aux habitants préaryens, chasseurs et pêcheurs, du pays qu'ils occupèrent.

Homère, dans l'*Odyssée* (IX, 108, 113, 114, 122, 124, 160, 167, 244), donne une vision claire de ce qu'était la vie de cette race primitive préaryenne qu'il appelle *Kuklôpes,* habitant des cavernes. « Ils ne *labourent* pas, dit Homère, ils ne cultivent même pas la terre à la main ».

Mais il est plus significatif encore que Homère *(Iliade,* IX, 539) donne le surnom d'*Areï* au peuple des Kurêtes, cela confirmerait notre thèse qu'à l'époque proto-historique et préhistorique existait le nom générique de *Aryas, Areï,* ayant la signification primitive « laboureurs » que portait le groupe des tribus proto-aryennes.

La population préaryenne de l'Europe du genre des Fenni de Tacite, ou de Kuklôpes de Homère fut appelée probablement *barbares* par les Proto-Aryens.

Ce nom nous a été transmis par les Grecs, nous le trouvons chez Homère : *βάρβαρος, βαρβαρόφωνοι* Cariens *(Iliade* II, 867), il se retrouve aussi chez les Indiens sous les formes de *barbaras, barvara, varbara, varvara.* Nous ne pouvons pas admettre qu'il s'agisse d'un emprunt d'un peuple à l'autre, parce que ce terme se rencontre dans le *Mahâbhârata* comme dans le *Rikprâtisâkhya,* traité de prononciation et de récitation annexé au *Rigvêda,* qui date d'une époque plus ancienne. Nous devons donc remonter à la source aryenne commune.

Les Indiens, de même que les Grecs, ont attribué le nom de *Barbares* aux peuples d'origine non

aryenne, étrangers ou même aux hommes des castes inférieures, dégradés et incultes.

Quelle serait l'étymologie du mot *barbara, varvara ?*

L'indianiste Benfey voulut le faire dériver de la racine scr. *hrv - (hvar)* « courbe ». Son point de vue fut combattu par Kuhn et Max Muller qui voulaient le faire dériver du radical scr. *var* « courir ».

Ni l'une ni l'autre étymologie n'explique l'origine de ce mot.

J'aimerais tenter une nouvelle étymologie. Nous voyons que ce mot provient du redoublement *bar* + *bar*. Quelle est l'étymologie du mot *bar ?* Il semble être composé de deux racines *be* + *ar ;* *be* en lituanien signifie « sans », en lituanien courant on se sert de *be* pour désigner la négation, surtout en cas de négation double renforcée *ne - be* comme en français *ne - pas,* par exemple *ne - be - matau* « je ne vois pas », *ne - be - turiu* « je n'ai plus ».

Il est fort probable que dans le protoaryen, comme en lituanien *be* avait la signification de négation, dans ce cas *be* + *ar* = *bar* pouvait signifier « celui qui ne sait pas labourer, homme inculte, non aryen, étranger ».

Le redoublement a été souvent employé dans le proto-aryen pour exprimer l'idée de superlatif comme c'était le cas, par exemple, de *Arar* – ancien nom de la Saône, *Arauris* - Herault, pour désigner les terrains très aptes à la culture ; *bar* + *bar* pouvait donc signifier « complètement inculte, arriéré, ne ressemblant en rien à l'aryen », comme c'était le cas des *Fenni* de Tacite, ou des *Kuklôpes* de Homère.

Puisqu'il existait, chez les Proto-Aryens le terme négatif pour désigner des *non-Aryens,* sous le nom de *Barbares,* il devait exister, à plus forte raison, un terme positif pour se désigner eux-mêmes probablement sous le nom de *Aryas - Areï,* le premier nom attesté dans le *Rigvêda,* le deuxième dans l'*Iliade,* de Homère.

Cela appuyerait notre thèse que le peuple souche dont descendent les peuples d'origines aryennes s'appelait *Aryas, Areï.*

On pensait aussi que le nom d'Aryas serait étranger aux peuples occidentaux d'origine aryenne. Or, on sait que l'ancien nom de l'Irlande était *Erin, Ereen, Eire,* c'est ce dernier qui a été adopté comme nom officiel par le gouvernement libre d'Irlande ; d'ailleurs on sait qu'en v. irl. le mot *aïre* signifiait « maître ».

On connait aussi de très nombreux noms de personnes et de lieux en Europe occidentale contenant le radical *ar,* tels que le chef des Suèves *Arioviste,* le roi des Boïens *Ariomanus.*

De très nombreux noms de lieux à travers l'Europe occidentale dérivant de la racine *ar,* prouvent la présence des Proto-Aryens dans ces parages à l'époque préhistorique ; nous ne citerons ici que les plus connus : l'*Aar* fl. en Suisse, l'*Arc* l'étang de Berre (France) ancien *Arus,* l'*Ara* aragonais, l'*Ahr* près de Coblentz, le rupt *d'Ar* en Moselle, *Arve* affl. du Rhône [1]).

---

(1) M. A. Dauzat (Noms de lieux p. 196) présume que ces noms soient préaryens et doivent être attribués à un peuple inconnu qui séjournait longtemps dans le grand couloir Rhin-Rhône qui serait refoulé dans les Pyrénées (par qui ?). Le radical *ar,* d'après lui, devait avoir le sens « d'eau » ou « eau courante » (en quelle langue ?). Cette hypothèse nous

Val d'Aran (dans les Pyrénées), les îles *Arran* (près de l'Irlande), presqu'île d'*Arran* en Ecosse (près de Glasgow).

D'innombrables noms de lieux à la racine *ar,* à travers toute l'Asie antérieure et l'Europe occidentale, comme *Aras-Araxe* fl. en Transcaucasie, lac *Aral,* les noms des pays : *Aria, Ariana, Eran ; Arragon* affl. de l'Ebre (Espagne), *Argancia* auj. *Arance* fl. des Basses-Pyrénées, prouvent la présence des tribus aryennes à l'époque préhistorique en Europe occidentale. Il est donc logique de leur attribuer le nom générique des *Aryens,* le nom que conservèrent jusqu'à l'époque historique les Aryens orientaux : Indo-Iraniens.

Ce sont certainement les Aryens, comme leur nom l'indique, qui inventèrent et propagèrent l'agriculture.

On sait que plusieurs auteurs : Max Muller, d'Arbois de Jubainville *(Les premiers habitants de l'Europe)* et d'autres, refusent de reconnaître l'origine aryenne aux peuples qui n'exercèrent pas l'agriculture. En effet, tous les peuples d'origine aryenne avaient en grand estime la culture des champs et ont entouré cet art d'une vénération toute particulière.

---

paraît être erronée. On sait que le radical *ar* a la signification du « labour » dans les principales langues proto-aryennes ; les fleuves et cours d'eau ayant dans leurs noms le radical *ar* pouvaient signifier les vallées de ces cours d'eau « aptes à l'agriculture ». Ainsi les noms comme *Arar* (ancien nom de la Saône), *Arauris,* Herault, ayant le radical *ar* redoublé, expriment une idée de superlatif, c'est-à-dire, les endroits particulièrement aptes à l'agriculture. Or, M. Dauzat tente d'expliquer vainement l'inconnu par plus inconnu encore.

Il semble donc certain que ces noms de lieux, dérivés du radical *ar,* doivent être attribués non aux pré-Aryens comme le présume M. Dauzat, mais aux Aryens.

On connait le mythe du « Roi-Laboureur » chez les Gètes, les Phrygiens, les Thraces, les Lituaniens et chez d'autres encore.

Ce mythe est résumé par A. H. Knappe *Mythologie Universelle,* p. 114). « A la recherche d'un roi, les messagers doivent élire, suivant un oracle, *celui qu'ils trouveront en train de labourer un champ.* Ils n'y manquent pas, et le « Roi-Laboureur », ainsi choisi, est le premier d'une dynastie puissante. Dans plusieurs versions on ajoute le rôle d'une femme, épousée par le nouveau roi, ce qui nous permet de conclure qu'il s'agissait de la cérémonie du *ἱερός γάμος* accomplie sur le champ nouvellement labouré. Parfois aussi on parle d'un repas pris sur la charrue et d'un rite de divination. Point de doute que le mythe en question ne soit basé sur des rites agraires ».

Il est singulier que chez les peuples d'origine aryenne leurs chefs, leurs rois devaient être avant tout *des laboureurs et non des guerriers.* Nous verrons dans cette étude comment naissait la notion même du *labour* qui devait signifier primitivement « marcher, aller et venir (derrière la charrue »), car dans le vocabulaire hittite la racine *ar* a cette signification.

Nous avons donc le droit de supposer que le peuple-souche, qui inventa la culture des champs, ainsi que l'outillage agricole : lat. *aratrum,* lit. *arklas,* arm. *arawr* « charrue », la mesure des champs l'*are* et leur donna les noms universellement employés, pouvait s'appeler *Aryas, Arejaï, Areï* et tous les peuples qui en descendent seraient en droit de s'appeler *Aryens.*

D'ailleurs, nous croyons devoir faire observer que le terme *aryen* ne comporte dans notre étude

aucune signification raciale, nous l'employons uniquement pour désigner la notion de la parenté du groupe linguistique au lieu d'employer le terme géographique suranné, irréel et illogique d'indo-européen ; ainsi nous suivons l'exemple de plusieurs savants, auteurs d'ouvrages relativement récents, S. Reinach, G. Sergi, Zaborowski, Gordon Childe, G. Poisson.

Abréviations

Acc. — Accusatif.
Adj. — Adjectif.
Adv. — Adverbe.
Av. — Avestique.
Del. grm. — Delaporte grammaire.
Del. voc. — Delaporte vocabulaire.
Dict. — Dictionnaire.
F., fm. — Féminin.
Frq. — Fréquentatif.
Gén. — Génitif.
Gr. — Grec.
Irl. — Irlandais.
Imp. — Impératif.
Kursch. Kurš. dict. — Dictionnaire de Kurschat-Kuršaitis.
Hitt. — Hittite.
Lat. — Latin.
Let. — Letton.
Lit. — Lituanien.
Lit. dial. — Lituanien dialectal.
Liet. — Lietuviu.
M. — Masculin.
N., ntr. — Neutre.
Nom. — Nominatif.
Osq. — Osque.
Qq. ch. — Quelque chose.
Pl. — Pluriel, pl. t. — pluralia tantum.
Prob. — Probablement.
Pron. poss. — Pronom possessif.
Rac. — Racine.
Samog. — Samogitien.
S., sg., sing. — Singulier.
Scr. — Sanscrit.
Subst. — Substantif.
Tokh. — Tokharien.
Verb.-verbe ; verb. tr. — Verbe transitif.
V. irl. — Vieux irlandais.
V. lit. — Vieux lituanien.
V. a. — Vieux allemand.
V. pr., v. pruss. — Vieux prussien.
V. s., v. sl. — Vieux slavon.
Zd. — Zend.

Les sources

Nous ne mentionnons ici que les principaux ouvrages consultés par nous.

J. Bassanavičius « Levas Lietuvos pasakose bei dainose ir prigiškai-trakiškoje dailoje, Lietuviu Tauta», t. I. 1-2, Vilnius, 1907-1908. *Auszra* (1883-1886), Tilsit (Tilžé).

K. Buga, « Apie Lietuviu asmenu vardus, Lietuviu Tauta », II, 1. Vilnius 1911.

G. Cameron, « Histoire de l'Iran antique », Paris, 1937.

M. Cary et *E. Warmington,* « Les explorations de l'antiquité », Paris, 1932.

E. Cavaignac, « Les annales de Mursil II », Revue d'Assyriologie, 1929.

E. Cavaignac, « Les annales de Subbiluliuma », Strassbourg, 1931.

G. Contenau, « La civilisation des Hittites et des Mitaniens », Paris 1934.

A. Dauzat, « Les noms de lieux », Paris, 1937.

A. Dauzat, « L'Europe linguistique », Paris, 1939.

L. Delaporte, « Eléments de la grammaire hittite », Paris, 1929.

L. Delaporte, « Textes hittites en écriture cunéiforme et vocabulaire », Paris, 1933.

L. Delaporte, « Les Hittites », Paris, 1936.

E. Forrer, « Forschungen », Berlin, 1926.

E. Forrer, « Die Hethitische Bilderschrift », Chicago, 1932.

S. Friedrich, « Klein Asiatische Sprachdenkmäler », 1932.

R. Furon, « Préhistoire générale », Paris, 1939.

P.-J. Gabrys, « Lietuviu kalbos gramatika » (vadovelis) II laida, Vilnius, 1913.

P.-J. Gabrys, « Carte ethnographique de l'Europe », contenant plus de 3000 noms de lieux, Lausanne, 1919.

P.-J. Gabrys, « Lietuviu literaturos apžvalga », II laida, Klaipeda, 1924.

J. Gelb, « Hittite Hiéroglyphs », Chicago, 1935.

M. Götze, « Die Annalen des Mursilis », Mitteilungen der vorderasiatischen, ägyptischen Gesellschaft, 1933.

F. Hrozny, « Code hittite » provenant de l'Asie Mineure (vers 1350 av. J.-C.), Paris, 1922.

F. Hrozny, « Les inscriptions hittites hiéroglyphiques », Prague, 1933.

T.-E. Karsten, « Les Anciens Germains », Paris, 1931.

F. Kurschat - Kuršaitis, « Litauisch - Deutsches Wörterbuch », Halle, 1883.

A. Meillet, « Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes », Paris, 1903.

P. Meriggi, « Sur le déchiffrement et la langue des hiéroglyphes hittites », Revue Hitt. et As. II, 1932.

E. Pittard, « Les Races et l'Histoire », Paris, 1932.

G. Poisson, « Les Aryens », Paris, 1934.

G. Poisson, « Le peuplement de l'Europe », Paris, 1939.

Philipp Ruhig-Ruigys, « Litauisch- deutsch und deutsch-litauisch Wörterbuch », Königsberg, 1747.

Ferdinand de Saussure, «Cours de linguistique générale», publié par Charles Bally et Albert Séchehaye et Albert Riedlinger. IIIme éd., Paris, 1931.

A.-H. Sayce, «Les Héthéens», histoire d'un empire oublié trad. et app. J. Menant.

A. Schleicher, « Litauisches Lesebuch und Glossar », Prag, 1857.

K. Szyrwid-Sirvydas, « Dictionarium trium linguarum », dictionnaire polono-latino-lituanien, Vme édition, Vilnius, 1677.

E.-H. Sturtewant, « A Comparative grammar of the hittite language », Philadelphia, 1933.

I

Le hittite cunéiforme

Les documents qui nous font connaître la civilisation hittite sont généralement rédigés en caractères cunéiformes, empruntés par les Hittites aux Babyloniens, probablement, au temps de leur grand roi Hammurabi.

Voici le spécimen de l'écriture hittite cunéiforme. Ce texte représente le premier art. du Code hittite : « Si un homme »...

Les Hittites utilisèrent aussi l'écriture hiéroglyphique, mais elle n'est pas identique à l'écriture hiéroglyphique égyptienne, bien que basée sur le même principe.

L'écriture hiéroglyphique hittite est originale, elle utilise près de trois cents signes parmi lesquels on reconnaît des êtres humains, diverses parties du corps humain, tête, bras, jambes, mains, pieds, des oiseaux, des têtes de quadrupèdes et divers objets.

Le déchiffrement des hiéroglyphes hittites, depuis les premiers essais de Sayce, après la découverte des hiéroglyphes de Hamath, malgré les efforts de MM. Gelb, Bossert, Forrer, Merrigi et Hrozny n'a fait que peu de progrès.

Nous consacrerons un chapitre à cette écriture, mais cette étude est basée sur les textes des documents hittites écrits en cunéiformes, dont le déchiffrement ne fait plus de doutes.

La langue hittite est celle des conquérants d'origine aryenne, venus en Asie Mineure de l'Europe, d'après les uns : MM. *S. Contenau, Cowley, Przeworski* par les détroits, Bosphore ou Dardanelles, d'après les autres : *Bissing, E. Meyer* et *R. Weil* par le Caucase.

Le hittite est le plus ancien témoin des langues aryennes, il se rattache de même que le tokharien, langue parlée dans le Turkestan chinois jusqu'au VIIme siècle après J.-C., au groupe occidental *kentum.*

MM. *A. Cuny* (Revue Hittite et Asianique, octobre 1933 – janvier 1934), *W. Petersen* et *E. H. Sturtevant* ont émis l'opinion que le hittite et le tokharien seraient issus de la même souche que l'aryen avant tout fractionnement de l'unité proto-aryenne. Ce serait donc des idiomes parallèles à l'aryen, des idiomes très proches de l'aryen, bien qu'indépendant, et relativement proches du chamito-sémitique.

Mais dans le hittite cunéiforme, dont les textes datent de la deuxième moitié du deuxième millénaire avant notre ère, il n'y a que l'aryen, une faible partie du vocabulaire hittite cunéiforme peut être identifié avec l'aryen, bien que sa grammaire lui appartient certainement.

Ces particularités s'expliquent par la présence des Asianiques, en Asie Mineure au milieu desquels s'établirent les Hittites. M. Hrozny admet aussi une forte influence de la langue akadienne sur le hittite cunéiforme,

par exemple : *habalasaïzi* « il écrase » où, en débarrassant le mot de sa désinence : *saïzi,* il trouve la racine sémitique *habalu* « détruire ».

Le hittite cunéiforme, qui se greffe sur la langue des populations asianiques de l'Asie Mineure, fut appelé, non sans raison, par M. Hrozny *nessite,* car les scribes, hittites, eux-mêmes l'appelaient *nassili.* M. Hrozny rattache ce terme au nom de la ville *Nessa,* la capitale primitive des envahisseurs aryens, lorsqu'ils s'installèrent en Asie Mineure.

On sait que M. Forrer a tenté d'appeler, d'ailleurs sans succès, ce langage le *kasénite,* parce qu'il était parlé aussi dans la vallée de *Kanès.*

En réalité le hittite devrait s'appeler *nessite,* mais pour ne pas déroger à l'habitude, consacrée par usage général, nous continuerons à l'appeler *hittite,* puisque cet usage est consacré même par la Bible, dont la traduction grecque par les Septante les appelait *Héthéens* ou *Hittim,* d'où dérive leur appellation actuelle Hittites. Les Assyriens les connaissaient sous le nom de *Hatti* et les Egyptiens, qui n'écrivaient pas les voyelles, sous celui de *Ht'.*

Les Hittites occupaient le pays de Canaan avant l'arrivée des Israélites.

La parenté du vocabulaire hittite avec le lituanien est indéniable, bien que celui-là avait subi une forte empreinte des langues asianiques. Nous avons pu identifier près de deux cents racines dont la ressemblance est frappante.

Nous avons tenté d'expliquer quelques mots hittites du sens inconnu et douteux (accompagnés de points d'interrogation dans le vocabulaire de M. L. Delaporte), par les mots similaires lituaniens qui subsistent encore dans quelques dialectes et qui souvent sont déjà tombés en désuétude, mais furent fort heureusement consignés

dans les dictionnaires lituaniens du XVIIme et XVIIIme siècle de Syrwid - Sirvydas et de Ruhig - Ruigys ainsi que dans celui de l'éminent linguiste lituanien Fr. Kurschat - Kuršaitis. Cela permettra peut-être d'identifier le vrai sens de ces mots.

Chose étrange, nous avons trouvé une certaine ressemblance entre plusieurs mots lituaniens, d'une part, sumériens et akadiens, d'autre part, employés dans les textes hittites allographiquement. Cela semble confirmer l'hypothèse de MM. Cuny, Petersen et Sturtevant, relative à la parenté des langues aryennes avec les langues chamito-sémitiques.

Nous ne croyons pas avoir épuisé toutes les concordances du vocabulaire hittite et lituanien, j'espère que cette liste pourra être sensiblement allongée avec les progrès de la hittitologie.

En comparant le vocabulaire hittite et lituanien nous devons tenir compte de la particularité de l'écriture cunéiforme qui ne distingue pas les consonnes sonores et sourdes : *b* et *p, d* et *t, g* et *k, s* et *š* qui sont rendues par les mêmes signes.

Nous tâcherons, dans la présente étude, d'établir le rapport du hittite avec le lituanien dans le domaine du vocabulaire d'abord, de la grammaire ensuite qui plus que le vocabulaire prouve la parenté des deux langues.

II

Vocabulaire hittite et lituanien

Les racines hittites et lituaniennes suivantes semblent être concordantes. L'emprunt d'une langue à l'autre, vu la discontinuité géographique et la séparation très ancienne de la souche commune (peut-être trente siècles avant notre ère), doit être exclu. Les coïncidences de vocabulaire hittite et lituanien ne sont pas fortuites, mais doivent être attribuées à l'identité originelle.

A

Hitt. *alis* « blanc », *alpas* « nuage », lit. dial. *alvas* « blanc » et « métal blanc-étain », lat. *albus* « blanc » ; dans le lit. courant *bal-tas* [1]) « blanc » ce qui est métathèse du lat. *alb* ou du hitt. *alp*.

Hitt. *annaz* « jadis », lit. *andai* « jadis ».

Hitt. *IAlaksandu* – nom d'un roi de Wilousa, contemporain de *Mouwatalis,* il existe en Lituanie des noms propres des personnes : *Aleksa,* il existait aussi dans la mythologie lituanienne une déesse *Aleksota.*

---

(1) Il est singulier que le radical *balt-as* se retrouve dans de nombreux noms de lieux de l'Est européen : lit. *Baltijos jura* « mer Baltique (blanche) ».

De nombreuses localités en Roumanie et au Caucase du Nord portent le nom de *Balta.* Ces noms de lieux sont connus depuis la plus haute antiquité.

Hitt. *alpant* « souffrant d'une certaine maladie », lit. *alpant* ou *alpstant* « en s'évanouissant », racine verbale *alpu, alpstu* inf. *alpti* « s'évanouir, tomber en faiblesse, perdre connaissance ».

Hitt. *anna* « mère », lit. *ainis* « ancêtre », *gr.* *ἄννις* « grand'mère ».

Nous pouvons supposer, à juste titre, que le nom propre *Anna — Anne* dérive du hittite *anna* « mère ».

Hitt. ^{I}*Anitta* ou ^{I}*Anittas,* nom d'un roi Nessite, lit. *anyta* « belle-sœur, sœur du mari », lit. dial. *anytas* « beau-frère ».

Hitt. *andurza* « dans, dedans », lit. *durys* « porte », lit. dial. *durise* « entre les portes, dedans », gr. *θύραζε* « dans la porte ».

Hitt. ^{D}*Agni* sens inconnu, probablement « déesse du feu » — ne pourrait-on pas l'identifier avec le lit. *ugnis* « feu », scr. *agni* « feu », lat. *ignis* « feu ».

Hitt. *anis* « celui », lit. *ans, anas* « celui ».

Hitt. *ar* « marcher, aller, venir », lit. *ar-ti* « labourer», lat. *aro, arare* « labourer », gr. *ἀρόω* « labourer », il semble que la racine hittite *ar* nous donne le sens primitif de « labourer », car, qu'est-ce que « le labour », sinon « marcher derrière la charrue ». Les Hittites ont employé probablement la même racine verbale pour désigner « le labour », car ils ont plusieurs divinités, dérivées de la même racine ayant le rapport avec la culture des champs.

^{D}*Ara* — divinité champêtre.

^{D}*Arinna* — déesse Soleil, dans sa course diurne, elle sort de la mer, elle voit tout, scrute tout, règle les différends entre les créatures, selon les normes de la justice et du droit ; on la représente avec trois paires d'yeux.

Il y a une certaine analogie entre cette divinité hittite et la divinité lituanienne du Soleil ascendant du printemps. *Pr-aurima* dont le temple se trouvait en

Lituanie au bord de la mer Baltique à *Palanga* [1]), où subsiste encore un grand *pilekalnis,* colline - tumulus, lieu vénéré même aujourd'hui par les Lituaniens.

Hitt. *arsis* « champ planté, cultivé ».

Hitt. *aruna* « mer » dérivé de la même racine *ar* « marcher, aller et venir », car les vagues de la mer étant en mouvement semblent « marcher » ; de la même racine *ar* semble dériver aussi le mot lituanien *jura* « mer ». Ainsi nous pouvons expliquer l'origine en lituanien du mot *jura* dont la racine verbale *ar* a perdu en lituanien sa signification primitive « marcher », ayant gardé seulement la signification « labourer » [2]).

Lat. *mare,* scr. *mira,* v. sl. *more,* « mer » semble dériver de la racine proto-aryenne *mer* en hittite « pourrir, se putréfier », en lit. *merkiu, merkti* « immerger » v. sl. *mokry* « humide ». En lit. moderne le mot *mares* (pl. t.) est employé pour désigner les eaux intérieures se trouvant dans le golf *Kouron - Kuršiu-mares,* tandis que pour désigner la mer extérieure — Baltique est employée l'expression *Baltijos - jura.*

On explique généralement l'étymologie de *mare* par la racine *mr* «mort », en zend *mir (mar)* mourir ; il me

---

(1) Il est singulier que nous trouvions une localité en Turquie, dans l'ancienne région hittite, portant le même nom, *Palanga,* et aussi en Bulgarie plusieurs *Palanka.*

(2) Il est singulier que chez les Hindous l'Occident est appelé *varuna* et la région de la mer *varuna ;* or, *Varuna* figure dans le Rigveda comme Dieu du Ciel, Créateur, le dieu de l'Océan et de l'Occident. A la divinité *Varuna* sont consacrés l'Occident, la nuit et les eaux.

Quel est le rapport entre hittite *aruna* « mer » et indien *Varuna ?* Pourquoi au dieu de l'Océan est consacré l'Occident et non le Sud d'après la situation de l'Océan Indien ? Cela n'indiquerait-t-il pas que l'Océan, voire la mer, était située à l'Occident pour les Aryas avant leur départ du berceau primitif des Proto-Aryens ?

Je pose ces questions, sans essayer de les résoudre.

semble plus logique de l'expliquer par la racine hitto-lituanienne *mer* « humide, immerger, faire pourrir ».

Hitt. *arsanija* « désirer, envier », lit. dial. *aršus* « envieux, passionné ».

Hitt. *atta* « père, chef », au pluriel *attas* « notables, autorités » ; le hittite *attaman* « mon père, mon chef » se trouve dans la langue lituanienne pour désigner le « chef de l'armée » qui a été emprunté ensuite par les Rutènes à l'époque, lorsque (au XVme siècle), l'empire lituanien s'étendait jusqu'à la mer Noire et englobait la Ruténie, ensuite par les Cosaques des Zaporogues pour désigner leur chef. Dès le XVIIme siècle le mot *attaman* « chef de l'armée » en Lituanie fut corrompu, sous l'influence slave (polonaise), en *hetman*.

Le mot lituanien *tevas* «père» qui dérive visiblement de *Devas* « Dieu », où la dentale sonore s'est transformée en sourde, pour distinguer probablement le « père terrestre » du « père céleste », semble être en très faible rapport avec le hittite *atta* [1]).

Hitt. *aušzi* « il voit », prét. *aušta* lit. *aušta* « il fait jour », lit. *aušra* « aurore », gr. ἕως, « aurore », lat. *aurora*.

(1) On sait que Mustapha Kemal, le grand réformateur de la Turquie, prit le titre d'*Atta-Turk* « père des Turcs » ; nous ne savons pas exactement quel part revient dans les réformes d'Atta-Turk à l'élément hittite qui subsiste en Asie Mineure jusqu'à nos jours ; c'est l'opinion de plusieurs hittitologues : *H. von der Osten*, prétend avoir trouvé au-dessus de *Marash* des descendants des Hittites, reconnaissables à leur accoutrement et ne parlant ni turc, ni persan, ni arabe.

M. E. Pittard, l'éminent ethnologue genevois, fait, au sujet des Turcs, l'observation suivante (op. c. p. 390) : « N'a-t-on pas affirmé que c'est à cause de leurs mélanges mêmes, que les Turcs Osmanli ont pu jouer le rôle que l'Histoire connaît et constituer un organisme politique de longue durée, alors que les anciens empires, fondés par les autres groupes turcs — l'empire Tartar par exemple, — s'effondrait rapidement ? » Ne faut-il pas attribuer cette qualité turque au mélange de l'élément hittite ?

Hitt. *arha* « absent », *arhz* « autour de, alentour », lit. *oras* « air, ouvert » *iš oro, ant oro* « dehors ».

D, T

Hitt. *dâ* « prendre, recevoir, posséder », *dats* « vous prenez », lit. *duo-ti* « donner », gr. *δίδωμι* « je donne », scr. *dadâtha* « vous donnez ».

Hitt. *dâi* « placer, poser » (les soldats dans une ville), lit. *deti (kiaušini)* « placer, pondre (un œuf) ».

Hitt. *ta* « te, toi, à toi », lit. *tu* « toi ».

Hitt. *tajuga, tauga* « âgé de deux ans », lit. *dveigys* « âgé de deux ans », cette expression est employée en lituanien contemporain pour désigner « un veau âgé de deux ans ».

Hitt. *dagan, tagan* [1]) adv. « à terre » *daga(n)zipa* « sol, serre », *daggalija* « cultiver », lit. dial. *daga* « récolte » *dagau, dagyti* « récolter ».

Hitt. *tak-ku* « si », lit. *jei(g)-gu* « si ».

Hitt. *talukaes* « long », lit. *tolokas* « éloigné », gr. *δόλιχος* « long ».

Hitt. *damas* — iterat. - duratif, *damask* « opprimer, éprouver », lit. dial. *damas* « digue, chaussée », gr. *δάμνημι* « presser ».

Hitt. *tarnâ* « laisser qq. un, faire qq. chose, permettre de faire quelque chose », lit. *tarnas* « serviteur », *tarnauju, tarnauti* « servir ».

Hitt. *tuzis* « armée », lit. *tauta* « peuple, nation », irl. *tuath* « peuple », os. *touto* « cité ». Il est singulier que chez les Hittites *tuzis,* dérivé de l'aryen commun *tut,* a une signification de l'armée et non du « peuple, nation, cité », cela ne signifierait-il que pour les Hittites

(1) M. Sturtevant (grammaire comp. p. 136), identifie cette racine hittite avec le lit. *žeme* « terre », il est bien plus aisé de l'identifier avec *daga* « produit de la terre, récolte ».

« la nation et le peuple » étaient synonyme de « guerriers, armée », car ce n'était probablement que la classe dominante des guerriers qui constituait chez les Hittites « la nation ».

Pourtant la racine aryenne commune *tut* paraît sous sa forme primitive dans les noms propres hittites, tels que *Tuthalija* [1]), composé de *tut* « nation, armée » et *halija* [2]) « puissance, gloire », *Tuthalija* signifie donc « puissance, gloire de la nation ou de l'armée ».

On connaît la prédilection de tous les peuples, d'origine aryenne pour la racine *tut* pour désigner les noms de leurs chefs, voire de leurs rois : *Teuta,* reine d'Illyrie, *Teutamos,* roi de Larissa, *Tautomédis,* roi des Daces, *Tautinus,* nom d'homme aquitain, *Tautius,* nom d'homme ibère, *Tautamos* nom d'homme lusitain [3]).

Il existe en lituanien le même mode de formation des noms propres en composition avec *tauta,* par exem. : *Vytautas* « défenseur de la nation », et aussi avec *galija* ou *gaila* «puissance», par exemple : *Jogaila, Jogela, Skirgaila.*

La présence en hittite de la racine *tut* semble être en contradiction avec l'opinion de l'éminent linguiste A. Meillet, il prétend que cette racine ne se trouve que dans les dialectes aryens de l'Ouest. (Introduction à l'étude des langues indo-européennes, p. 357). Il se peut que cela provient de l'origine occidentale des Hittites.

Hitt. *titnu, titanu* « placer, ranger, établir », lit. *titnagis* ou *titnagas,* subst. comp. *tit-nagas* « pierre qui servait à faire du feu ».

Pour cette opération on employait généralement la pierre de silex qu'on plaçait d'une manière spéciale entre

---

(1) Il serait donc préférable d'écrire *Tuthalija* et non *Dudhalija* ou *Dudhalijas,* comme font certains hittitologues.

(2) M. L. Delaporte donne la signification de *hâlija* « ployer les genoux, adorer ».

(3) Philipon, *Les Ibères, p. 107.*

les bouts des doigts, en lit. *nagas* « ongle », gr. *τίτημι* « placer » ; *titnagas* sign. littérale « objet placé entre les bouts des doigts ».

Il existe en v. lit. un verbe tombé en désuétude : *tituoju, titinoju, titinojuos, titinoti* « faire, se faire gros, grand, important ».

Cette racine verbale lit. serait-elle en relation avec le mot *Titan* « personne ou objet ayant un caractère gigantesque » et adj. *titanesque, titanique ?*

Hitt. *URUdùnna* sens inconnu, il existe en v. lit. un subst. m. *tuinas* « pivot, pillier, piquet » qui a, peut-être, quelque rapport avec ce mot hittite.

E

Hitt. *esmi (e-es-mi), eszi (e-es-zi)* « être », lit. *esmi, esti* « être ».

Hitt. part. *asant* « étant », lit. *esant* « étant ».

Hitt. *ad-, ed-, az, ez-, ezza-, etmi, etzi* (3 pl. *a-da-an-zi)* « manger », lit. *edu* « je mange » ; cette expression est employée en lit. exclusivement pour désigner le manger des bêtes, pour désigner le manger des hommes, il existe une autre expression comme nous le verrons ultérieurement (voir p. 58 le mot *walhi).*

Hitt. *edri* « sorte de nourriture », lit. adj. *edrus,* f. *edri* « vorace, glouton ».

Hitt. *eshru,* gen. *isharuwas* « larme », lit. *ašara* « larme ».

H

Hitt. *halija* « ployer les genoux, adorer », lit. *galia* « puissance, gloire » dérivé du verbe *galeti* « pouvoir » ; en lit. *galia* se transforme en *gaila* ou *gela* en composition avec une autre racine, souvent pour désigner les noms propres comme *Jogaila* ou *Jogela, Skirgaila* ou *Skirgela.*

Nous observons le même mode de formation de noms en hittite : *Tuthalija.*

Hitt. *hala(i),* sens inconnu, ne pourrait-on identifier cette racine hittite avec la racine lituanienne *galas* « fin, bout ». Il existe des noms propres hittites dérivés de cette racine : *Hala-, Halys-* le nom du fleuve appelé aujourd'hui *Kisil-Irmak, Holaja,* le nom du fleuve en Asie Mineure et le nom de ville *Halpa,* aujourd'hui Alep. Ces noms de lieux désignaient probablement chez les Hittites les étapes (« fins, bouts ») de leur extension en Asie Mineure et en Syrie.

Hitt. *halanta* « tête, sommet », lit. *galva* « tête ».

Hitt. *halki* « grain » semble être emprunté à une langue inconnue (peut-être asianique), mais les Hittites possédaient une divinité *DHallara,* qu'ils qualifièrent de divinité de *Dounna* [1]), or en lituanien *duona* « pain » ; le peuple lituanien considère le pain comme sacré, le nom du pain en lit. *duona* dérive probablement du nom d'une divinité ou personne divinisée — Dounna, qui, à l'époque préhistorique, — protoaryenne, inventa le pain et était probablement commune aux Hittites et Lituaniens. Il est singulier qu'en lit. dial. (samg.) le mot *duona* « le pain » se prononce *dóuna.*

Hitt. *hanna* « grand'mère », en lit. cette racine se trouve dans un mot composé *ra-gana* « sorcière ».

Cette racine est commune presque à toutes les langues aryennes : scr. *gna* à côté de *râgni* « reine », av. *gena* « déesse » gr. *γυνή* « femme » ; en lit. nous trouvons la racine *gana* dans le mot composé *ra-gana* « sorcière » ; cette racine se retrouve en latin, dans une racine verbale (redoublée) *gignere* « engendrer ».

Il faut supposer que la femme, à la suite de matriarcat, avait une situation élevée chez certains peuples aryens,

---

(1) L. Delaporte. Vocabulaire, p. 16.

elle était probablement le juge comme chef de clan. C'était le cas probablement chez les Hittites primitifs, car *hanna* en hittite signifiait aussi « juger, régler une affaire judiciaire ».

Il semble que les mots français : *honni, honte, honneur,* dérivent plutôt de la racine hittite *hanna* « grand'mère, chef de clan — juge » que du v. al. *haunijan,* comme on a supposé (dict. Larousse) qui à son tour dérive probablement du hitt. *hanna.*

Hitt. *hapati* « serviteur, vassal, sujet », il existe en lituanien un mot *viešpatis* « seigneur, suzerain », opposé comme sens au mot hittite *ha-pati* qui semble être composé de deux racines, de même que le mot lituanien *viešpatis.*

Or, on sait qu'en aryen commun *pati* scr. *patih,* zd. *paitiš,* gr. *πόσις,* lit. dial. *patis* « mari » avait la signification de « maître », à côté de la signification primitive « mari, maître » (de la famille) ; *viešpatis,* composé de deux racines : *viešas* « publique » et *patis* « maître », cela devait donc signifier «maître public, seigneur».

Hitt. *haras* (gen. *haranas)* « aigle », lit. *aras* « aigle ».

Hitt. *hwrta* (3 s. hurdai) « maudire », M. Sturtewant identifie cette racine avec lit. *vardas* « nom », il me semble que cette racine, de même que hitt. *hurtai* « malédiction, imprécation », a plus de ressemblance avec lit. *burtai,* pl. t. « sort », dérivé du verbe *buriu — burti* « jeter le sort (mauvais) sur quelqu'un ».

Hitt. *hark* « périr, être détruit », lit. *karti,* imp. *kark* « prendre, tuer ».

I, J

Hitt. *ija* — imp. s. 2 : *it,* pl. 2 : *itten ; iiatari* « aller », être en route, voyager », lit. *einu, eiti* « aller, marcher », lit. *joju, joti* « aller à cheval ».

Hitt. *jugan* « joug », lit. *jungas,* acc. *jungan* « joug ».

Hitt. *iškalla* « fendre, couper, arracher », lit. *isskeliu, isskelti* « fendre quelque chose ».

Hitt. *GISiškiššana,* sens inconnu, lit. *iškišana* « qq. chose qui ressort, dépasse, rebord », ce substantif est formé en lit. de la racine verbale : *iškišu* — *iškišti,* faire ressortir, dépasser qq. ch. ; il semble que de la même racine verbale dérive aussi le mot hitt. *iškiša* « dos », en lit. *iškiša* 3 p. sg. prés. « il ressort, dépasse », comme subst. peut signifier « qq. ch. qui ressort, dépasse, rebord » dans ce cas à la racine verbale s'ajoute le suffixe *na, iškiša-na,* ce qui lui donne la forme définitive de substantif.

Hitt. *iškišk,* sens inconnu, M. L. Delaporte (Vocab. p. 29), fait dériver de la racine *išk, iškija* « oindre », ce mot pourrait dériver aussi de la racine : *kiš* « devenir, arriver, venir », dans ce cas là *iš* « de » serait le préfixe, alors *iš-kiš* pourrait signifier « venir de qq. part. sortir de qq. ch., dépasser » dans ce cas la signification du mot *iš-kiš* en hitt. et en lit. serait la même.

N-B. — Nous croyons pouvoir faire observer à cette occasion qu'une grande partie des mots hitt. commençant par *iš* sont composés du préfixe *iš* et d'une racine ; il est probable que *iš* en hitt. a la même signification qu'en lit. « de », *aus* en allemand, *iz* « de » en v. slave.

Hitt. *išnaš* « farine » ? lit. *išneša* « il sort qq. ch. de qq. ch. », il existe en lit. un substantif *išnaša* « qq. chose sortant du rang », dérivé de la même racine verbale *iš-nešu, iš-nešti* « faire sortir qq. ch. de qq. ch. ». *Iš-naš* pourait signifier « ce qu'on a sorti du grain — farine ».

Hitt. *išpa-, išpija* «se rassasier, manger ou boire trop», lit. *išputes, išputusi (karvé),* cette expression est exclusivement employée pour désigner « vache gonfle, qui a trop mangé », c'est le part. prés. du verbe tombé en désuétude, il y a le subst. *puota* « beuverie », *iš-puntu, iš*

pusti « gonfler, d'avoir trop mangé », dérivé de la même racine (sans préfixe *iš*).

Hitt. *iwar* « comme, à la façon de », lit. *ivairus* « à la façon des autres, divers ».

G, K, Q

Hitt. *gang, kank* « prendre, suspendre », lit. *kankinu, kankyti* « éprouver, torturer ».

Hitt. *karap, krap* « dévorer », lit. *grabus* « apte à saisir », adject. dérivé de *grebiu, grobti* « saisir avec violence ».

Hitt. *karp, karpija* « élever », en lit. existe un subst. *karpa* « verrue », la racine verbale en lituanien est tombée en désuétude [1]).

Hitt. *kars* « couper, retrancher, bannir », lit. *kertu, kirsti* « couper » ; de cette racine peut dériver : hitt. *karas* « camp de l'armée », lit. dial. *karas* « armée », lit. courant *karas* « guerre ».

Hitt. *Karkémis,* nom propre d'une ville importante hittite sur la rive de l'Euphrate (site Djerablus).

L'étymologie de ce nom semble être la suivante : *Kar(as)* + *kemis,* nous connaissons la signification en hittite de *karas* « camp de l'armée », *kemis* sens inconnu en hittite, mais en lituanien *kiemas* « cour, endroit clôturé avec une palissade, village », gr. *κοίμη, κώμη* « village », en composition avec une autre racine en lit. *kiemas,* devient *kiemis,* par ex. *Did-kiemis* « grand village », *Tol-kiemis* « village éloigné » ; nous remarquons que le nom hittite *Kar-kemis* est formé de la même façon que *Did-kiemis,* ou *Tol-kiemis* et devait signifier probable-

---

(1) Il semble que le nom des monts *Karpates* dérive de la racine hitt. — lit. *karp* « élevé ». Cela nous indiquerait que les Hittites, voire Proto-aryens, qui ont fait souche des Hittites et des Lituaniens ont séjourné à l'époque préhistorique dans la région des Karpates.

ment «village, voire ville fortifiée». Il serait donc préférable d'écrire ce nom *Karkémis* 1), et non *Gargamis, Kargamis* ou *Karkamiz*, ou *Karkamish*, comme le font certains hittitologues.

Hitt. *karš* « couper, retrancher, bannir, exiler », lit. *karšis* 2) « la sole (poisson) » ; il existe en lit. le verbe : *karšinu*, inf. *karšti* « étrier, éliminer », *karšti vilnas* «étrier la laine» et verbe tr. *karšinu, karšinti* qui est employé exclusivement pour désigner la nouvelle situation du père ou de la mère qui se retire des affaires pour céder le domaine à un de ses fils ou à une fille et vit *séparément* en recevant une pension.

Hitt. *kartis* (gen. *kardias*, dat. *kardi*) « cœur », lit. *širdis* « cœur ».

Hitt *kas* (acc. *kuun*) « celui », lit. *kas* acc. lit. dial. *kun, kan* « qui ».

Hitt. *Kaskas*, nom d'un peuple, voisin des Hittites, en lit. *Kaskas*, ou diminutif *Kaškelis* ou *Kas(a)kaitis*, noms propres de personnes, fréquents en Lituanie 3).

---

(1) Il est singulier qu'en hittite hiéroglyphique le nom de Karkémis s'exprime par deux idéogrammes : ↑ ♀ dont le premier, la *flèche*, pourrait signifier la rac. *karas* « guerre, armée », le deuxième — *cercle entourant un pieu avec une jarre surélevée*, — semble symboliser « une localité habitée, village, ville, entourée d'une enceinte » — *kemas, kemis*. Cette forme des jarres et des vases était usuelle de la céramique hittite (Conteneau, *La Civilisation des Hittites et Mitaniens*, p. 220).

Nous proposons cette étymologie qui semble être plus plausible que celle de MM. Sayce et Ménant (Op. c. p. 181) qui tentèrent d'interpréter *Kar-Kemis* par « Forteresse de Kamosh », où Kamosh devait signifier le nom de la Divinité, sous la protection de laquelle cette forteresse, paraît-il, était placée.

(2) Ce poisson, d'après un conte mythologique lituanien, a été créé par la déesse de mer *Juratė*, quand elle déchira le poisson en deux et jeta dans la mer les moitiés.

(3) Nous pouvons présumer que le nom des Cosaques est le nom déformé de *Kaskas* hittites. Ces turbulents voisins du Nord des Hittites avaient toutes les caractéristiques des Cosaques contemporains et devaient primitivement exprimer une notion ethnographique.

Ce nom ne serait donc que pronom *kas* + *kas* redoublé « qui + qui ».

Hitt. *kesti, kestanu* « éteindre », lit. *gestu, gestau, gesti,* « s'éteindre », *gesinu, gesinti,* « éteindre ».

La phrase hittite : *wedanda IZI-in kestanutten* (Del. grm. 119), ressemble à la phrase lituanienne « *vandeniu ugnin gesinkite,* « éteignez le feu avec de l'eau ».

Hitt. *genzu* « attitude amicale, bienveillance », lit. dial. *genčiu* « parmi les parents amis », cette expression lituanienne dérive de *gentes* « parents ».

Hitt. *kemam* « hiver », lit. *žiema* « hiver », lat. *hiems* « hiver ».

Hitt. *kiš* « arriver, venir », lit. *kišu, kišti* « introduire, mettre qq. ch. dedans ».

Hitt. *LUkita* « remplaçant de membre du clergé », lit. *kitas* « l'autre ».

Hitt. *kuen* « frapper, tuer », lit. *kaunu, kauti,* « combattre, tuer dans le combat » ; de la même racine verbale hittite *kuen,* dérive en hittite un substantif *kuenna, kwenna* qui correspond au aryen commun *kwoina* « prix de sang » ensuite « rançon, peine », en lituanien *kaina,* av. *kaena,* gr. *ποίνη*. Le hittite de même que le lituanien conserve la labio-velaire, tandis qu'en grec la labio-velaire se labialise ; l'absence en latin du mot *kwoïna* ou ses dérivés (le lat. *poena* est un emprunt grec ou osque) indiquerait que cette coutume qui représente par rapport à la *vendetta* primitive un progrès considérable, n'existait pas chez les ancêtres des Latins, les Italiotes [1]),

(1) Hitt. *italu* « mauvais, méchant, dur, sévère », *italaweš* « être dur, sévère ». Cette racine hittite donne peut-être la clé de l'énigme de l'appellation d'une importante branche proto-aryenne *Italiote* qui se détacha de la souche commune proto-aryenne probablement avant la branche hittite.

Le fait qu'il manque en latin le radical *kwoïna* « prix de sang » indique probablement que cette coutume de *rachat* qui représente,

quand ils se détachèrent de la souche commune proto-aryenne.

Il existe en Lituanie une très ancienne ville qui s'appelle *Kaunas* dont le nom semble dériver de la racine verbale *kaunu, kauti* « combattre », le nom de cet endroit devait donc signifier «lieu du combat», ce qui correspond d'ailleurs, à la réalité : cette ville, de temps immémoriaux, était le point stratégique, placé entre deux fleuves *Nemunas* et *Neris,* était la place forte et « lieu du combat ». Or, il existait au IIme siècle av. J.-C. une autre ville *Kaunos* en Asie Mineure en face de l'île Rhodes et une

---

par rapport à la *vendetta* primitive, un progrès considérable, n'existait pas chez les Aryens primitifs à l'époque où les ancêtres des *Latins-Italiotes* s'en détachèrent. La peine capitale (empalement) est prévue même pour les délits contre la propriété, coupe abusive de la moisson d'autrui (tables VIII, 10). Les doutes soulevés sur l'authenticité de ces dispositions que l'on trouvait trop « barbares » dénotent une incompréhension de l'histoire Italiote (voir G. de Sanctis, *Storia dei Romani,* Turin 1907, II. p. 3).

On connait aussi la sévérité du droit romain, sa sévérité est égale à sa logique : *pater familias* (père de famille) avait *jus vitae ac necis* (droit de vie et de mort) par rapport à tous les membres de sa famille.

C'est grâce à la sévérité des mœurs et de leurs lois que les Italiotes, voire les Latins et les Romains, ont pu asseoir leur hégémonie sur la péninsule Italique d'abord, sur le bassin de la Méditerranée ensuite et créer la puissance de Rome.

La proto-histoire (le XII tables) et l'histoire (le droit romain) semblent justifier le nom des *Italiotes.*

Par contre le Code hittite (traduction de F. Hrozny) est bien plus indulgent : le meurtre et le vol est puni par la triple restitution et la compensation en argent.

Les atteintes à la propriété sont punies exclusivement par les amendes d'argent — les art. 91 à 100 du Code hittite.

Les attentats aux personnes et blessures sont punis aussi par des amendes d'argent — les art. V à XV, C. H.

La peine de mort était prévue par le *Code Hittite* — art. 187, 188, 189 pour les crimes contre la moralité : violation de sa propre mère et aussi la violation d'une vache ou une autre bête ; dans le deuxième cas il y avait probablement des circonstances atténuantes,

peuplade *Kaunii* tributaire de Rhodes (Tite Live XXXIII, 20 et XLV, 25)[1].

On trouve dans les textes hittites cunéiformes *GU(D)* « gros bétail, bovidé, taureau » ; ce mot écrit allographiquement dans les textes hittites, semble être emprunté au sumérien, mais il est probable que ce mot est d'origine aryenne, car nous le trouvons dans les principales langues aryennes; lit. dial. (samog., let.) *guovs* «le bovidé», scr. *gauh,* av. *gauš* « vache » ; le nom du « taureau » gr. *ταῦρος*, lat. *taurus,* v. pruss. *tauris* ne se trouve pas partout ; notamment pas en indo-iranien.

Hitt. *kessar* « main », il existe en lit. une racine verbale *kes-,* avec un suffixe itératif *in- kesinu, kesinti* et plus souvent iter. med. *kesintis* « faire un geste avec la main pour attraper qq. ch., faire tentative » ; gr. *χείρ*, tokh. *tsar* « main, pouvoir ».

On sait que l'idéogramme de la main levée sur les documents hittites signifie « pouvoir, autorité royale », d'ici dérive probablement : *Caesar* et *tzar.*

Hitt. *kukkuli* sens inconnu, en lit. existe un mot *kukulis* « boulette de pâte », au figuré on a l'habitude

---

car il est dit dans l'art. 188 du C. H., « ... et le roi le fait vivre, mais au roi il ne vient pas ».

En somme, il n'y avait que l'inceste, l'outrage contre sa mère qui était puni par la peine de mort, tous les autres crimes pouvaient être commués en amende d'argent.

L'influence civilisatrice du *Code Hittite* est indéniable dans toute l'Europe orientale et en Asie Mineure ; nous pouvons constater, entre autres, cette influence en Russie, où le juron faisant allusion à l'outrage de la mère est considéré le pire de tous.

Nous pouvons donc constater que les Hittites qui se sont séparés des Italiotes probablement au début du IIIme millénaire avant notre ère, avaient atteint un degré de civilisation *supérieur* et *postérieur* à celui des Italiotes.

(1) Il existait aussi en Ibérie le mont *Caunus,* où Gracche avait combattu les Ibères (Tite Live, 50). Il existe aussi en France (Ain), des très anciennes villes *Caunes* et *Caen* « lieu du combat ».

d'appeler des hommes trapus et gros *Kukulis*. On sait que l'auteur du fameux traité concernant l'élevage et le dressage des chevaux chez les Hittites s'appelait *Kukkulis* ou *Kikkulis*.

Hitt. *kunna,* verbe de sens indéterminé, lit. *kunas* « corps vivant », lit. dial. *kuna* « cadavre », on pourrait faire le rapprochement du subst. lit. *kuna* « cadavre » avec les mots hitt. *kunatar* « meurtre, homicide » et *kunanzasa* « massacre, meurtre ».

Hitt. *kul* « allumer, embraser ? », lit. dial. *kuleju, kuleti* « s'allumer concernant le fourrage ou céréales dans la grange, à la suite de la fermentation », d'ici le subst. *kule* « échauffement des céréales avant la saison de battage du blé », d'ici encore un autre verbe : *kuliu, kulti* « battre les céréales ».

Hitt. *gulbina, URUgulbina,* sens inconnu, ne pourrait-on pas rapprocher cette racine du mot lit. *gulbe* « cygne », adject. *gulbinis,é* « ayant rapport avec le cygne ».

Hitt. *gurs* « couper ? trancher ? », lit. *guru, gurti* v. intr. « être brisable, cassable », adject. *gurus,i* « cassable, fragile ».

Hitt. *kuis,* pron. relatif « qui », lit. *kuris,i* « qui » avec *r* euphonique qui disparaît dans le lit. dial.

Hitt. *kutru* « témoin », *kutruwa(i)* « faire attester ou (constater par témoins », lit. dial. *kutravoju, kutravoti* v. tr. « faire qq. ch. promptement », adj. *kutrus* « prompt, expéditif ».

Hitt. *kutta* « paroi ? côté ? », *kuttar* « épaule, cou, muscle, force », lit. dial. *kutu, kuteti* « remuer, éveiller en secouant » et lit. *kutenu, kutenti* « chatouiller » ; lit. dial. (Klaipeda-Memel) *kutis,* gen. *kučio* et aussi *kuté, es* « étable, écurie ».

Hitt. *kuwajami,* sens inconnu (mot étranger ?), lit. dial. *kuviuos, kuvietis,* syn. *droviuos* « avoir honte, rougir de qq. ch. »

Hitt. *kuwaš* « embrasser », semble dériver du verbe *kuwaiami* qui correspondrait au v. lit. *kuviuos, kuvetis* « rougir de qq. ch., par ex. de l'embrasser ».

L

Hitt. *lahha* « campagne, expédition militaire », *arhala* « dételer des chevaux », *lahhija* « entrer en campagne, faire la guerre », *lahhilah-heškinu* « faire courrir, dresser des chevaux » ; lit. dial. (Tilže) *laigau, laigyti,* verb. intr. frg. « courir çà et là, par ex. des jeunes chevaux », subst. *laigymas* «course, danse », *Laiguva, Laigyčiai,* villages près de Labgava (Prusse Orientale), probablement l'endroit où on dressait des chevaux.

Hitt. *lak-, laga* « courber, faire tomber », *laknu* « courber », lit. *lenkiu, lenkti* « courber » et aussi : *lankioju, lankioti,* verb. tr. frg. « courber plusieurs fois », subst. *lankas* « cercle », adj. *lankus* « flexible ».

Hitt. *lap* (ou *lab ?*) « s'échauffer, être chaud », lit. *labas, a,* adj. « bon » ; quel rapport pouvait être entre hitt. *lap* (ou *lab ?*) « être chaud » et lit. « *lab-as* « bon » ? Ce qui était « chaud » probablement était identifié avec « bon ».

Labarna nom d'un ancien roi hittite qui était ensuite employé comme titre du *grand* (prob. *bon)* roi, dérivé de la même racine *lab* « bon », *arna* n'est qu'un suffixe qui se rencontre aussi dans les noms lituaniens *Svarna, Kvedarna.*

Hitt. *linganu* « faire jurer, prêter serment », lit. *linguoju, linguoti* « faire mouvement avec la tête dans un sens affirmatif » ; la mythologie lituanienne connaît des prêtres qui s'appelaient *lingones* qui avaient pour fonction *d'assermenter.*

LuLIDUTU (M), LITUTU (M) « otage, caution », lit. *laiduoju, laiduoti* « cautionner, donner en otage »,

subst. *laidas* « otage, caution », part. pass. *laiduotas* « donné en otage ».

(Bien que ce mot soit d'origine akadienne, il ressemble étrangement à la racine lit. *laid.)*

Hitt. *luk-* « enflammer, faire clair, faire jour », lit. dial. *liktis* gen. *čio* « lumière, chandelle », lat. *lux*.

M

Hitt. *maus,* 3 s. *maušzi,* pret. 2 s. *maušta* « tomber », lit. *mauju, mauti* « tirer ».

Hitt. *mah, mahan, mahuhšeš* (Götze, Madduwattas 142), sens inconnu ? Ne pourrait-on pas identifier cette racine avec le verbe du vieux lituanien: *magauju, magauti* « très honorer, adorer », (Buga, Liet. Tauta 1, 2).

DMAH, déesse ? Aurait-elle un rapport avec le verbe lit. *magauti ?* Ce verbe, en lit., est tombé en désuétude, mais il existe encore en lit. dial. autre verbe, *magoju, magauti* « avoir profit, contribuer », subst. pl. t. dérivé de ce verbe est *magaryčios* «arrhes, la confirmation de contrat conclu par la boisson ».

Y aurait-il un rapport du hitt. *mah* et lit. *magoju* avec le mot français le *magot* « argent caché » ?

Hitt. *mantalija* « une sorte d'offrande », lit. *manta* « bien mobilier » (Buga, Liet. Tauta 1, 2).

Hitt. *mekis* «grand», lit. *menkas* «petit, insignifiant», gr. *μέγας* « grand ».

Hitt. *mema, memija* « dire, parler », lit. *menu, mineti* « rappeler, se rappeler », en lit. dial. *mémé* « homme qui bégaye ».

Hitt. *meta (mi-ta-ir-zi)* « délimiter », lit. *matuoju, matuoti* « mesurer, délimiter », *ma(s) tas* « mesure ».

Hitt. *mer* « se putréfier, se corrompre », lit. *merkiu, merkti* « immerger qq. ch. dans l'eau ou dans un autre liquide ».

Hitt. *min* « mon, ma », pron. poss., lit. *man, mano* « mon, ma », pron. poss.

Hitt. *muga (i)* « implorer », lit. *mugé* « le marché, la foire ».

Hitt. *Muški, Mušakaya,* nom du peuple guerrier et du pays en Asie Mineure occidentale avec lequel guerroya *Aïas,* roi de Karkémis (Néo-Hittites) ; il est intéressant de comparer ce nom avec *Muš (a) kawa, Muškava* (dict. Kurš.) *Muškava, Moskova, Moskva ;* les Lituaniens appelèrent ainsi leur turbulent voisin de l'Est dès le XIIIme au XVIme siècle qui grignota l'empire lituanien ; ce nom dérive du verbe lit. *mušu, mušti,* imp. *muški* « battre, combattre », *Muškava, Moskova,* signifiait donc « pays, peuple combatif ».

Le nom néo-hittite *Muški, Mušakaya* pouvait, peut-être, avoir la même signification.

N

Hitt. *neku* « il se fait sombre », *nekur* « le soir », lit. *naktis* « nuit », lat. *nox* «nuit ».

Hitt. *nepes* « ciel », lit. dial. *nepes (is)* et *debes (is)* « nuage ».

Hitt. *neša, nešk,* sens inconnu, M. L. Delaporte (Vocabulaire p. 55), pense que ce mot dérive de *nä (i)* « diriger », il y a une concordance entre cette racine hittite et le mot lituanien *neša* « il porte », *nešu, nešti* « porter, transporter ».

On sait qu'il existait une ville, en Asie Mineure, *Nessa,* qui était la capitale primitive des Hittites. Qu'il me soit permis de former ici une hypothèse : *Nessa* devait probablement signifier « ville, voire camp transportable ». A l'appui de cette thèse je donnerai les nombreux noms des lieux : *Nišaja* en Médie, *Nêsis* (Sotchi) sur la Mer Noire, *Nešiotis* à l'Est de la Volga, *Nissaja, Nissa-Nisch*

(en Serbie), fleuve *Nessus* (Tite Live XLV, 29) Maritza actuelle en Macédoine. Les Proto-Aryens avaient probablement l'habitude de dénommer ainsi les localités où ils avaient campé au cours de leurs migrations. Cette hypothèse semble être confirmée aussi par l'existence chez les Hittites d'une ville *Nenassa* « ville non transportable », c'est-à-dire, un campement qui était probablement transformé en demeure permanente.

Ainsi M. H. Horzny voulait donner aux Hittites primitifs les noms des *Nessites.*

Hitt. *newa* « nouveau, frais », *newah* « renouveler, reconstruire », lit. *naujas* « nouveau », *gr.* νέως « nouveau ».

P, (B)

Hitt. *parkuja* « être pur », *parkunu* « purifier », lit. *Perkunas* « nom de dieu de l'orage ». Quel rapport peut-il exister entre « purifier » et « dieu de l'orage » ? Il est bien facile de comprendre que les Proto-Aryens constatèrent probablement que l'orage donnant de l'eau en abondance, donnait ainsi ce moyen essentiel de purification ; si l'eau ne suffisait pas comme moyen de purification, le dieu de l'orage donnait aussi le feu par le tonnerre et l'éclair qui pouvait consumer les impuretés par le feu, *Perkunas* serait donc « purificateur ». La racine verbale hittite *parkunu,* tombée en désuétude en lituanien nous donne ainsi la possibilité de retrouver l'étymologie du nom de la divinité lituanienne *Perkunas,* cherché en vain par les linguistes lituaniens [1]).

---

(1) Folklore lituanien conserve de nombreuses traces de *Perkunas* « purificateur ». C'est à lui que Dieu du ciel confie la tâche de purifier la terre infestée des démons et des mauvais esprits en les précipitant dans l'enfer.

Perkunas, dans le folklore lituanien, est le dieu de l'orage ; il parcourt le ciel dans un char de feu, attelé de chevaux de feu ; lorsqu'il

Hitt. *paszi* « boire », lit. *puota* « beuverie », lat. *potus* « buvable ».

Hitt. *palhis* « large », lit. *platus* « large », gr. *πλάτυς* « large ».

Hitt. *paddai, peda (i)* « courir, fuir, emmener », lit. *peda* « pied », *padai* pl. t. « plantes des pieds ».

Hitt. *behute* « mener, conduire, emmener », *anda behute* « rentrer (des chevaux à l'écurie) », lit. *begu, begti* « courir, fuir ».

Hitt. *pija, pijama (i)* « donner ? faire présent ? (M. L. Delaporte, Voc. p. 62). On pourrait, peut-être, l'identifier avec le mot lit. *pijusi (karvé)* « vache donnant beaucoup de lait » (dict. Kursch), cette racine prend par extension la signification « boire », v. sl. *pi-ti* « boire », russe *pijany* « ivre ».

Proto-hitt. *pinu* « enfant, fils », lit. *pienas,* lit. dial. *peinas, pijnas* « lait », ce subst. dérive en lit du verbe tr. (tombé en désuétude : *pydau, pyditi* « préparer la vache au veau », *piju* ou *pa-pi-jusi karvé* « vache qui vient de faire le veau, ayant beaucoup de lait ». Ainsi *pinu* [1]) pouvait signifier primitivement « buveur de lait », ensuite « enfant, fils ».

---

ouvre les yeux il en sort des éclairs, lorsqu'il les referme le tonnerre retentit, lorsqu'il pleure, il pleut, quand il ouvre la bouche il en sort les vents qui provoquent des orages, d'où son qualificatif *Burnåburi(a)s* « bouche d'orage » (P.-J. Gabrys, *Lietuviu literaturos apžvalga,* p. 32).

(1) Etymologie de D*Telipinu* et I*Telipinu,* nom d'un dieu hittite et des rois hittites serait : *tele - pinu,* composé de deux racines, dont la première *tele,* semble dériver de la racine aryenne commune *tel* « téter, allaiter », gr. *θήλη* « mamelle », lit. *tel - ukas* « veau qu'on allaite » ; deuxième : *pinu* « enfant ». Par conséquent, *Telepinu* pouvait signifier primitivement « celui qui tette le lait », ensuite : « enfant, fils gâté ».

En effet, on sait que D*Telepinu,* fils du dieu de l'orage, se comporte comme tel, il joua une farce aux dieux de l'Olympe hittite en se cachant et en provoquant ainsi la perturbation dans le monde.

Hitt. *pihaimi, pihhunija, URU piggaija,* sens inconnu ; il existe en lit. le verbe *piginu, piginti,* verb. tr. fact. « faire beau marché, sous-estimer », adj. *pigus,* f. *pigi,* ntr. *pigu* « beau marché ».

Hitt. *pitta,* sens inconnu ; il existe en lit. deux mots tombé en oubli (dict. Kursch), adj. *pitas* « rond », en parlant surtout des œufs, *pitas pautas* « œuf rond » et subst. *pitelis* ou *pitlius* a un double sens « sac du boursier » en Lituanie méridionale, « archet du violon » en Lituanie septentrionale.

Hitt. *puk* « haïr, détester », lit. subst. *puika* « fierté » et adj. *puikus,* f. *(i)* ntr. *puiku* « fier ».

Hitt. *pupulli* « ruine ? », lit. *puolu, pulti* « tomber ».

Hitt. *puri,* un vase dans lequel on verse des libations, *purpura* « sorte de gâteau en argile, ou en farine », lit. *purvas (o)* « boue », en lit. dial. « argile ».

Hitt. *putkija,* sens inconnu « être fermenté ? », lit. *puti* inf. de *punu* ou *puvu* « pourrir, fermenter ».

R

RIKISTU (M), RIKSU (M), RIKELTU M) « traité », ces termes *(allographiques)* akadiens, devaient signifier en hittite « traité », comment les Hittites les prononçaient, nous l'ignorons, mais ils rappellent étrangement le mot v. lit. *rikis* « roi, chef », lat. *rex,* gaulois *rix,* scr. *rag (raj).*

Quel rapport peut-il exister entre *rikis* « roi, chef » et *RIKISTU (M)* « traité », sinon de cause à l'effet, c'est-à-dire, que l'acte du *roi - rikis* pouvait être appelé *RIKISTU (M)* « traité ».

On sait que le nom des rois hittites vassaux était exprimé par l'allographe sumérien *LUGAL (U),* le nom du « grand roi » *LUGAL GAL,* nous ignorons la pronon-

ciation hittite. M. G. Bonfante [1]) prétend que les Hittites ignoraient le mot *rex, rix,* mais ils pouvaient le connaître sous forme rapprochée du lituanien *rikis.*

Rousas (Rusas) roi d'Ouratru, allié de *Mita,* roi de *Mouški (Midas,* le roi des Phrygiens) et de *Pisiris,* dernier roi hittite de *Karkémis.* Ce nom *est assez* fréquent en Lituanie, *Rouss (Russ)* est le nom d'un bras du Nemunas dans son embouchure et aussi le nom d'une antique bourgade s'y trouvant depuis plus de mille ans.

Ce nom semble dériver de la racine verbale : *rausiu, rausti* « creuser, excaver », subst. *rusis* « creu, cave ».

Certains historiens supposent que *Rurik* [2]) fondateur de la première dynastie russe, était originaire de Rouss (Russ) et donna ce nom au pays slave dont il est devenu le roi.

S, Š

Hitt. *sak- (sak-), sek* « savoir », *sakiya* « faire savoir, déclarer », lit. *sakau, sakyti* « dire », *seku pasaka* « raconter un conte ».

Hitt. *sakwa* « yeux », lit. *akys* « yeux », lat. *oculus* « œil ».

Hitt. *šaruva (i)* « piller (une ville) », lit. *šarvas* « protection, cuirasse ».

Hitt. *skala* « fendre, estropier », lit. *skeliu, skelti* « fendre ».

Hitt. *septamas* « le septième », lit. *septintas* «le septième ».

---

(1) Civilisation indo-européenne et civilisation hittite, *Archiv Orientalni,* vol. II (1939), N. 1.

(2) Etymologie de *Rurik* serait : *Ru(ss)* + *rik(is)* = *Rurik* « chef, roi de Russ ».

Hitt. *spai* (prés. 3 pl. *spiyanti)* « constater, être en état », lit. *spéju, spéti* « avoir loisir » et aussi « deviner, supposer ».

Hitt. *URUšuppa,* « viande », lit. *šupinis* « plat de viande mélangée avec les petits pois ».

Hitt. *suwel* (su-e-e-el) « fil, corde », lit. *suvu, siuti* « coudre », *siulas* « fil ».

Hitt. *šuwa(i), šuwaja* « chasser », lit. *šuva, šuo* (gen. *šuns, šunies)* « chien ».

Il existe en lituanien le verbe : *šauju, šauti* «tirer un coup de fusil, d'arbalète, ou d'arc », ce verbe est employé exclusivement dans ce sens ; cette racine verbale pourrait être apparentée avec la racine hitt. *šuwa (i), šuwaja,* on sait que le chien était le premier animal domestiqué par l'homme préhistorique, il lui servait probablement de compagnon et auxiliaire de chasse.

Hitt. *ša,* pron. pers. 3 p. sg. lit. *šis, ši* « celui-ci ».

U

Hitt. *uppa, ubba,* subst., sens inconnu (Del. Voc. p. 85). Nous rencontrons ce subst. souvent en composition avec d'autres racines, pour désigner les noms de lieux hittites, par ex. : *Kabubba, Kardubba, Kartuba, Italubba* ou *Italuppa, Išubba* ou *Išuppa* ou *Išuppitta.* Ces localités étaient situées généralement au bord des cours d'eau.

En effet, M. L. Delaporte (*Les Hittites,* p. 37), dit : « Les villes et villages (hittites), dont certains ont déjà plus d'un millier d'années d'existence sur le même emplacement, sont bâtis dans les lieux découverts, de *préférence au bord des petits cours d'eau* ».

Que peut signifier *ubba, uppa, uppita?* Ce mot semble être apparenté au latin *aqua* « eau » où labiovélaire *qu* se transforma en labiale *b, p,* phénomène

vocalique courant dans les langues aryennes primitives. D'autre part, si nous tenons compte de la particularité de l'écriture cunéiforme hittite, qui ne distingue pas les sourdes et les sonores, rendues par les mêmes signes, nous comprendrons pourquoi *ubba* est transcrit aussi par *uppa,* en lit. *upé* « fleuve, courant d'eau ».

Nous savons aussi qu'il existait le même mode de formation des noms de lieux chez les Indo-Iraniens: *Pendjab* « région de cinq fleuves ». Le même mode de formation des noms de lieux existe aussi chez les Lituaniens : *šešupe* « fleuve composé de six affluents ».

Il serait donc logique d'identifier *ubba, uppa* au « fleuve, courant d'eau ».

Hitt. *uija* « chasser (la maladie), dépêcher, envoyer », lit. *uju, uiti* « chasser qq. ou qq. ch. avec dédain, mépris ».

Hitt. *ug, uk* « je, moi » pron. l-p. sg., lit. *aš* « je moi » pron. 1. p. sg.

URUD (U) « cuivre, bronze », lit. *ruda* « minerai à l'état brut ».

Hitt. *uda* « apporter (une nouvelle), emmener (du butin) », lit. *vedu, vesti* « mener, conduire, diriger, gouverner », subst. *vadas (o) « meneur, conducteur, chef ».*

W

Hitt. *wak, wag* « rompre, briser », lit. *vaga* « sol rompu, brisé, motte » ; en lit. la racine verbale est inconnue, le mot *vaga* s'explique grâce à la racine verbale hittite.

Hitt. *walhi* « boisson offerte aux dieux », lit. *valgau, valgyti* « manger », *valgis* « nourriture », ce terme est employé en lituanien *exclusivement* pour désigner *le manger des hommes,* à l'époque antique ce mot lit. désignait probablement le manger ou la boisson offerte aux

dieux. Pour désigner le manger des bêtes il existe en lit. un autre mot *edu, esti* (voir p. 39). De cette racine dérive probablement le nom du paradis germanique *Walhala.*

Hitt. *warra (i)* « venir au secours », *warra* « secours », *warri* « secoureur », lit. *varau, varyti* « pousser, repousser, chasser l'agresseur, défendre », av. *vara* « lieu habitable et habité », dans l'Avesta, le nom de cette portion de la terre que Djemshid rendit habitable en y apportant des germes de plantes d'animaux, scr. *varana* « enceinte fortifiée », v. all. *varian* [1]) « défendre ».

La racine *varas, wara, war,* se rencontre souvent en composition avec d'autres racines aussi bien en hittite qu'en lituanien, par ex. *Gaunuwaras, Salatiwara* (ou *Salatouwar, Saladouwar, Saladouar,* dans les tablettes de Kanès), localité dans les pays hittites.

Lietuvaras « défenseur de la Lituanie », le nom d'un prince lituanien (XIIIme siècle), héro national.

Noms de lieux hittites se terminant en *wara, war,* désignaient probablement les villes fortifiées, où les habitants trouvaient le secours et la protection en cas d'agression. C'est pour cette raison que nous trouvons de nombreux noms de lieux habités dans l'aire Eurasiatique composés avec *var :* Temesvar, Ungvar, Kaposvar (Hongrie), Peshevar (Indes).

Hitt. *warani* « brûler », lit. *virinu, virti* « cuire ».

Hitt. *watar* (gen. *watenas* « eau », lit. *vanduo* (gen. *vandens)* « eau ».

Hitt. *welku* (sens inconnu), lit. *velku, vilkti* « traîner ».

---

(1) La racine *var* subsiste dans les langues germaniques. En anglais : *war* « guerre » ou v. ang. *to war* « faire la guerre ». En allemand : *wehr* «défense, armée», *wehren* « défendre, empêcher ». Il est difficile de dire, s'il s'agit ici des substrats ou des superstrats hittites, voire proto-aryens.

Hitt. *welkuvan* « récolter » s'expliquerait par la racine verbale lit. *welku, vilkti* « traîner, rentrer la récolte ».

Hitt. *weda* « emmener », lit. *vedu, vesti* « mener, emmener ».

Hitt. *wetta* « année », lit. *metas, metai* « temps, année », lat. *vetus* « vieux, ancien ».

Hitt. *veya* (pret. wi-ya-at) « chasser », lit. *veju, vyti* « poursuivre, chasser », scr. *veti, vayati* « chasser ».

III

Concordances morphologiques hittites et lituaniennes

La parenté du hittite et du lituanien ressort encore plus de la comparaison de deux grammaires.

La morphologie prouve cette parenté bien plus que la lexicologie.

La morphologie hittite est simple. Le nom se présente avec deux genres personnel et impersonnel, deux nombres, sept cas au singulier et trois au pluriel.

Le verbe a deux conjugaisons à l'actif et une seule au passif, son sens se modifie soit par des adverbes séparés ou préverbes, soit par l'addition de préformantes, ou afformantes.

La proposition présente de nombreuses enclitiques, pronoms personnels, conjonctions et adverbes, toujours unies au premier mot, comme en akadien, le verbe est rejeté à la fin.

La déclinaison du nom ne distingue pas encore le masculin et le féminin, mais l'animé et inanimé.

Au pluriel la déclinaison hittite semble être mutilée : il n'y a que trois cas : nominatif, génitif, datif et accusatif, tandis que, en lituanien, la déclinaison au pluriel subsiste entièrement.

Duel en hittite est déjà atrophié, il en subsiste pourtant quelques traces dans les expressions suivantes :

Hasa hanzasa « petit-fils et grand petit-fils ».
Sakwa « yeux (deux) ».

En lituanien contemporain le duel existe encore, mais il tend à disparaître.

L'accusatif sing. en hittite de même qu'en lituanien se termine par *n*, par ex. :

Hitt.	Lit.
attan	*tevan*
lutan	*langan*
arunan	*juran*

Le datif sing. en hittite généralement se termine par *i*, mais dans les textes archaïques on rencontre datif en *ai* ; la forme du hittite archaïque en *ai* se rapproche davantage du datif sing. lituanien que la forme courante en *i*, par ex. : *tevui, langui, jurai.*

Le nominatif pluriel du genre personnel hittite a les désinences : *es, us, as,* elles se rencontrent aussi en lituanien au nom. pl., par ex. : *jures, sunus,* par contre la terminaison *as* se rencontre en lit. à l'accusatif pl. de même qu'en hitt. la terminaison *us*, par ex. :

Hitt.	Lit.
kurimpas « restes »	*juras* « mers »
antuhšus « hommes »	*sunus* « fils »

Dans le cas où les substantifs ont la terminaison en *is* la concordance dans la déclinaison est encore plus grande, par ex. :

	Hitt.	Lit.
Nom sg.	*tuzzis* « armé »	*vagis* « voleur »
Accus. sg.	*tuzzin*	*vagin*
Nom pl.	*tuzzîs (tuzzijaš)*	*vagys*
Accus. pl.	*tuzzis*	*vagius*

Nous constatons la même concordance dans la déclinaison des adjectifs.

Si la concordance du hittite et du lituanien est frappante dans la déclinaison, elle est moins grande dans la conjugaison, en hittite la conjugaison semble être atrophiée et réduite au strict nécessaire. Pourtant il y a une grande ressemblance dans la formation des participes.

Le *participe présent actif* hittite prend la désinence *anz* et le lituanien – *a (n) s,* gen. – *antis,* par exemple :

Hitt.	Lit.
asanz (a-aš-an-za	*esa(n)s* - esas
pl. a-aš-ša-an-te-eš)	gen. *esantis.*
adanz	*eda(n)s* - edas
a-da-an-za	gen. *edantis*
pl. a-da-an-te-eš)	

Le *participe présent passif* hittite prend la désinence *mas,* le même participe en lituanien prend la même désinence, par exemple :

Hitt.	Lit.
alalimas	*nešamas*
ou	
alelamas	*vedamas*
wertemas	

Le *participe passé passif* hittite prend la désinence *tas,* le même participe lituanien a la même désinence, par exemple :

Hitt.	Lit.
sarlatas	*neštas*
tanatas	*varytas*

Le verbe hittite semble avoir subi la grande influence de la langue souche sur laquelle se greffa la lan-

gue aryenne. Cette langue souche asianique ou hamito-sémitique était probablement aglutinante, car le verbe hittite est accompagné des nombreux préfixes et préverbes de même que la phrase hittite est construite à l'aide de la postposition.

Le verbe hittite semble être mutilé car la conjugaison du verbe hittite est réduite au plus strict nécessaire, contrairement aux autres langues aryennes primitives : le gréc, le latin, le lituanien, etc., dont la conjugaison est exubérante.

Pourtant on peut remarquer une concordance dans la formation du verbe hittite et lituanien par les moyens des nombreux infixes : *nu, in, sk,;* par exemple :

Hitt.	Lit.
taluk-nu « rendre long »	*didi-nu* « rendre grand »

Nu employé comme préfixe au verbe hittite de même qu'au verbe lituanien donne au verbe un sens définitif, par exemple :

Hit.	Lit.
nu-likta «alors tu as juré »	*nu-likta* « alors il est accompli ».

Le préfixe *iš* se rencontre dans le verbe hittite aussi souvent que dans le verbe lituanien. Par exemple :

Hitt.	Lit.
parija « ployer »	*varyti* « chasser »
iš-parija « ployer - de, déployer »	*iš-varyti* « chasser de, pourchasser »
skala « fendre »	*skelti* « fendre »
iš-kal-la-ia « découper »	*iš-skelti* « pourfendre »

Formation des noms (substantifs)

L'état actuel de la science hittitologique ne nous permet pas de définir le mode de formation exacte des noms, toutefois on peut constater que le nom est formé d'un radical primitif ou dérivé auquel s'ajoute des désinances *as, is, s* (au nominatif) pour distinguer le genre personnel du genre impersonnel ; même les noms impersonnels comme *aššul* « faveur », *memijan* « parole », grâce à la désinance *as,* passent au genre personnel :

aššulas, memijas.

Au nominatif singulier personnel les noms terminés par une dentale ajoutant directement la désinance *s,* qui se combinant avec la dentale *t (ts),* se change en *z,* mais quand *z* est précédé d'une consonne il se vocalise en *a* muet, par exemple :

anijats = *anijaz* « message »
humants = *humanza* « tout ».

Même les noms sumeriens et akadiens écrits allographiquement prennent une désinance *as* au nominatif, par exemple *ZAG-as* « frontière ».

Nous avons déjà mentionné de nombreux cas de noms propres de *Hatti* primitif, comme *Hattus, Nerik, Hapkis* sont hittisés, pour ainsi dire, en y ajoutant la désinance *as,* dans ce cas la dernière consonne est doublée: *Hattussas, Nerikkas, Hapkissas.*

La langue lituanienne a la même particularité que le hittite de lituaniser les noms d'emprunt au moyen de la désinance *as,* par exemple :

Minsk	*Minsk'às*
Smolensk	*Smolensk'as*

Dans certains dialectes lituaniens la désinence *as* perd la voyelle :

vyr (a) s = *vyrs* « homme »
met (a) s = *mets* « année ».

Dans ce cas la dentale donne en lituanien dans la prononciation, de même qu'en hittite *Z* (prononcé comme *tz*), toutefois l'orthographe lituanien exige d'écrire *ts*, pour marquer la provenance du son *Z*, par exemple :

met (a) s = *mets* (prononcé *mez*) « année »
vad (a) s = *vads* (prononcé *vaz*) « chef ».

De nombreux noms communs hittites et lituaniens sont formés à l'aide de mêmes désinences :

Hitt.	Lit.
- astis	
talukastis « longueur »	*gyvastis* « vie »
palhastis « largeur »	*išgastis* « peur »
- užis	
apuzis « argile »	*drabužis* « vêtement »
lahurnuzis « table de sacrifice »	*bernužis* « adolescent »
- talas	
aršantalas « envieux »	*patalas* « literie »
- mas	
tethimas « tonnerre »	*gerimas* « boisson »
weritemas « anxiété »	*vertimas* « version »
- ilis, - ulis	

Ces désinences sont souvent employées aussi bien en hittite qu'en lituanien pour la formation des noms propres, par exemple :

Hattusilis [1])	*Mažilis*
Mursilis [1])	*Turtulis*

(1) Les hittitologues français ont tort de déformer les noms propres hittites : *Mursil-is, Hattusil-is,* en faisant tomber la désinence (is) et déforment ainsi les noms de *Mursilis* en *Mursil, Hattusilis* en *Hattusil.* Cela est contraire à l'esprit de la langue hittite qui hittitise même les noms étrangers en ajoutant les désinences hittites *as, is.*

Hitt.	Lit.
Kukkullis [1]	*Kukulis*
Kikulis	*Didžiulis*

Il est à remarquer que le nom propre *Kukulis* est souvent employé en lituanien contemporain comme surnom pour désigner un homme de courte taille et gros qui ressemble à une « galette », en lit. *kukulis* [1]).

Formation des noms propres composés

La formation des noms propres hittites, composés de deux racines, est concordante avec celles des noms similaires lituaniens.

Par exemple, dans la formation des noms de lieux habités entrent souvent, aussi bien en hittite qu'en lituanien, les mots : *pilis, pile,* en lit. «ville» ou *k (i) emas, k (i) emis* « village » :

Hitt.	Lit.
Kisna-pilis [2])	*Sena-pilis* ou *Sena-pile*
Sapilis	*Daug-pilis* ou *Daug-pile*
Si-pyle	*Did-Kiemis*
Kar-kémis	*Dar-kiemis*
	Tol-kiemis

(1) Le nom propre de *Kukkullis* a été mentionné par Forrer (*Real-lex d. Assyriol,* I. p. 227), à propos d'une victoire du grand roi de Hattoussas Tuthalija : « Revenu à Hattussas, dit Touthalija, j'ai donné un établissement à SUMDKAL et à Ma (la ?) zitis. Quant à Kukkullis, j'en fis un vassal et le renvoyai chez lui. Mais Kukkullis se laissa entraîner par 600 hommes d'armes de l'Assuwa et ils conspirèrent coupablement. Les dieux veillaient ! La conspiration fut découverte, les coupables massacrés et Kukkullis périt ».

Nous remarquons dans ce texte le nom *Ma (la ?) zitis* ou *Mazitis.* Ce nom a une consonnance lituanienne, le suffixe *itis* en lit. sert pour les noms diminutifs ; *Mažytis* signifie en lituanien « petit ».

(2) *Kisnapilis* est le nom d'un général hittite, il a probablement le nom de la localité d'où il était originaire, et en réalité il aurait dû s'appeler *de Kisnapilis.* L'étymologie de *Kisnapilis* = *kisna* + *pilis,* où *kisna, ki(r)sna* en v. pr. et lit. dial. « noir », *pilis* en lit. « château, ville » ; *Kisnapilis* « château, ville noire ».

On sait que les Proto-Aryens s'établissaient dans les vallées des cours d'eau, plus ou moins aptes à l'agriculture ou à l'élevage, leurs noms de lieux habités prenaient très souvent le nom des cours d'eau. Or, le nom des cours d'eau étaient souvent composés de deux racines dont la deuxième, presque invariablement, était *uba, upa, apa,* en lit. « rivière, fleuve ». La première racine désignait le caractère de la rivière, par exemple : *Kart-uba,* ou *Kard-uba* ou *Kard-upa,* désignaient « eau, fleuve amer », *kartus,* en lit., « *amer* » ; par contre *Sal (d) uba* ou *Ak (t) uba* désignait « fleuve d'eau douce, potable », *Saldus,* en lit., « doux - ce », *aku* ou *eku,* en hitt., «boire».

Ainsi nous trouvons de nombreux noms de fleuves à travers l'aire eurasiatique portant le nom de *Karduba, Sal (d) uba, Ak (t) uba* (le bras gauche de l'embouchure de la Volga), ainsi que *Sal (d) apa, Astapa, Manapa, Išupitta* [1]). Ensuite, dans la prononciation, la deuxième racine *uba, upa, apa,* se transformera en *uva, ava* et prendra le caractère de désinance. Ultérieurement de nombreux noms de lieux habités au suffixe *uva, ava,* furent formés par analogie [2]).

(1) *Išupitta* est composé du préfixe *iš,* en lit. « de » et *Upitta* qui est le diminutif de *Upe,* en lit. « fleuve » ; *Išupitta* peut donc signifier « de petit fleuve ». Il est singulier qu'en Lituanie existe aussi une localité qui porte le nom de *Upyte* « petit fleuve ».

(2) La formation par analogie de nombreux noms de lieux proto-aryens, voire hittites et lituaniens, en *uva* et *ava,* semble invalider la règle de Fr. de Saussure (Op. c., p. 237), que l'analogie n'aurait aucune prise sur les noms propres, « spécialement noms de lieux (cf. Paris, Genève, Agen, etc.), car aucue création concurrente, ajoutait-il, ne surgit à côté d'eux ».

Or, Proto-Aryens, voire Hittites et Lituaniens, à l'époque préhistorique, eurent l'habitude de créer des noms de lieux en *série* et, par conséquent, il y avait des « créations concurrentes » qui n'échappèrent pas à la loi linguistique de l'analogie. De trois exemples cités ici par Fr. de Saussure, Genève, semble avoir été créée par l'analogie, car à côté de Génève, ancien *Genava,* nous connaissons

Ainsi de très nombreux noms de lieux habités hittites et lituaniens ont des terminaisons en *uva* et *ava,* par exemple :

Hitt.	Lit.
Ankuva	*Deltuva*
Assuva	*Garliava*
Arzava	*Kultuva*
Išuva	*Kernava*
Dalava	*Labgava*
Ingalava, etc.	*Sasnava,* etc.

Nous remarquons aussi la concordance dans la formation des noms des personnes hittites et lituaniennes, ainsi le mot lit. *galia* [1]) « puissant » et hitt. *halija* « puissance », entre très souvent dans la composition de noms des rois et des princes :

Hitt.	Lit.
Tuthalija « puissance de l'armée, de la nation »	*Jogaila* ou *Jogela* *Skirgaila* ou *Skirgela* *Daugela.*

Genu(v)a - Gênes et *Genabum* ancien nom d'Orléans ; le dernier nom de lieu maintient encore à l'époque romaine le suffixe *ab,* tandis que les deux autres, à la même époque, transformèrent déjà analogiquement *uba, aba* en *uva, ava.*

(1) La Bible (Les Rois I, 17, 14), mentionne le nom du géant philistin, *Goliath,* tué par David, qui était de la tribu de *Geth ;* la racine de ce nom ressemble au hitt. *halija* et lit. *galia* « puissance ». En lituanien contemporain on appelle généralement « un homme puissant, fort, de haute taille » - *galijotas.*

Il est singulier que la Bible spécifie que Goliath « était de *Geth* ». Le roi des Philistins chez qui se réfugia David s'appelait *Akkis* (comparez avec le nom hittite *Lup-akkis),* en lit. *akis* « œil », il était «roi de Geth » (Rois I., 27. 2.)

Il semble donc que les Philistins étaient une tribu hittite. L'onomastique philistine transmise par la Bible semble confirmer cette hypothèse.

Le mot *akis,* en lit., « œil », entre fréquemment dans la formation des noms de personnes hittites et lituaniennes, par exemple :

Hitt.	Lit.
Lup-akkis [1]) « arrache yeux » (?)	*Ketur-akis* « quatre yeux »
	Juod-akis « yeux noirs »

On pourrait citer encore d'autres concordances de formation de noms communs et propres hittites et lituaniens, mais ceux qui sont cités ici prouvent amplement l'identité originelle de deux langues.

Super-désinence [2]) — *sis.*

Il y a encore une particularité propre aux langues hittite et lituanienne, notamment la double désinence ou la super-désinence, *sis* qui ne s'ajoute pas au radical du nom, mais au nom entier avec la désinence, ce qui donne la super-désinence *as* + *sis* = *asis,* par exemple :

Hitt.	Lit.
Sarlatas + *sis* = *sarlatassis* (digne du remerciement).	*gerasis* (le bon).

Nous pouvons donc conclure que la morphologie du hittite cunéiforme, malgré sa simplification : l'atrophie du pluriel et de la conjugaison, atteste une ressemblance frappante avec celle du lituanien contemporain.

---

(1) *Lup-akkis* était un général du grand roi hittite *Supiluliuma ;* étymologie de ce nom serait *lup,* dérivé du verbe lit. *lupti* « arracher », *akis* en lit. « yeux », *Lupakkis* = « *arrache-yeux* ».

(2) Nous croyons pouvoir qualifier cette particularité linguistique de super-désinence, vu qu'à la désinence déjà existante s'ajoute encore une autre désinence. Cette particularité ne se rencontre pas, à notre connaissance, dans d'autres langues aryennes, elle est propre seulement au hittite et au lituanien. Nous reviendrons encore sur cette question dans le chapitre concernant le hittite hiéroglyphique.

IV

Le hittite hiéroglyphique

Les hiéroglyphes hittites n'ont pas encore livré leur secret, malgré les efforts des savants : MM. Forrer, Bossert, Meriggi, Cavaignac et enfin M. Hrozny qui n'ont réussi à élucider, sur quelques centaines de signes, qu'une soixantaine. Cette écriture, dite *boustraphédon* (rappelant la marche du bœuf attelé à la charrue) réserve encore bien des surprises.

Les hittitologues les plus distingués ne sont pas d'accord en ce qui concerne la langue que recouvrent les hiéroglyphes hittites, tout ce qu'on sait qu'il s'agit d'une langue aryenne qui n'est ni le hittite proprement dit (cunéiforme), ni le luvite, mais leur ressemble.

Il serait peut-être utile d'appeler au secours, la langue lituanienne qui, grâce à son archaïsme extraordinaire, semble être plus proche que toute autre langue de l'aryen primitif. C'est peut-être encore le lituanien qui départagerait la controverse de MM. Meriggi et Hrozny à propos du hiéroglyphe hitt. représentant la tête de porc ou de chien (Arch. f. Orientforschung X., p. 126). Le signe qui suit l'idéogramme (tête d'animal), est lu *su* par Meriggi, *ku* par Hrozny.

La lecture *su* donne pour le mot qui suit : *suvanai,* que M. Meriggi rapproche de « schwein » ; la lecture *ku* donne le mot *kuwanai* « chien ».

Le rapprochement *suwanai* de *schwein* nous paraît trop aisé, il serait peut-être plus naturel de le rapprocher

du lit. *šuva* (gen. *šuns)* « chien », *šuvanai* peut être dat. sing. ou nom pl., de *šuva.*

On n'est pas fixé non plus quant à l'époque à laquelle remonte l'emploi de cette langue. M. Hrozny pense qu'on peut remonter jusqu'à l'époque du grand empire hittite (XVme, XIIIme siècle avant l'ére chrétienne) et l'identifie au palaïque.

M. E. Cavaignac (Op. c., p. 126), remarque à juste titre : « Palaïque ou non, si la langue des textes hiéroglyphiques a été employée au temps du grand empire, il faudrait y voir un idiome apporté dans ces régions à peu près en même temps que le hittite et que le dialecte indo-européen qui a laissé des vestiges dans le Mitanni. Cette langue appartient au groupe occidental des langues indo-européennes, mais le pronom *jas* (remarque Hrozny) le rapprocherait d'autre part des langues aryennes.

Les objections qui se présentent sont graves, continue M. E. Cavaignac, il serait extraordinaire qu'une langue dominant dans une si large partie de l'empire n'ait laissé aucun vestige dans les textes des Boghaz-keui. Il serait surprenant aussi qu'elle n'en ait pas laissé davantage à Ras-Schamra, qui a fleuri jusqu'au XIIme siècle. Là, en dehors de l'idiome local qui est sémitique, le hurrite [1]) était couramment employé.

(1) Nous pouvons faire observer que les textes de Ras-Schamra, écrits en caractères alphabétiques, probablement dérivés du système cunéiforme, (J. Friedrich, *Der Alte Orient,* XXXIII, 1-2), en énumérant un grand nombre de sortes de sacrifices des Cananéens qui étaient assez différents de ceux des Israélites et de ceux des Phéniciens, donnent leur nomenclature. Parmi ces sortes de sacrifices il y a le sacrifice de communion, accompagné d'un repas sacré, appelé *pgr* ou *skn* et non *selem* comme chez les Sémites.

Nous tenterons une explication de l'appellation du nom de ce *repas sacré.*

Pgr sont des consonnes de la racine du mot lituanien *pikr-us* « amer, désagréable », gr. *πίκρος* « amer ».

Les hittitologues ont quelques difficultés à circonscrire la région où fut employé le hittite hiéroglyphique. M. E. Cavaignac (Op. c., p. 154-55) dit : « Sur l'Euphrate, nous trouvons d'abord le centre brillant de *Karkemis,* avec ses palais, ses bas-reliefs et ses magnifiques inscriptions, qui sont au nombre des plus beaux spécimens de l'écriture hiéroglyphique hittite. Toute la zone de Karkemis a d'ailleurs donné des textes analogues, mais plus humbles naturellement : Gerger-Kalessi et Samosate au Nord, Kubbeh et Kallekli au Sud, et même Tell-Ahmas, qui est plus connu comme centre assyrien.

« Nous dirigeant vers le sud, quelques textes d'Alep servent de transition pour atteindre Hamath. La ville n'a guère été sémitisée avant le VIIIme siècle : on n'est donc pas étonné que les rois antérieurs y aient laissé de beaux textes hiéroglyphiques, fameux dans la science pour avoir, les premiers, il y a un siècle, attiré l'attention sur cette catégorie de monuments. Un peu plus au Sud, Restan offre encore des textes, mais ensuite l'écriture hiéroglyphique n'est plus représentée que par les antiquailles : à Betshean, sur les sceaux, à Jérusalem sur des jarres, à Gaza sur un anneau...

« En somme, conclut M. E. Cavaignac, Hamath, Karkemis, Malatia, Karaburun, Kolit-Oghlu-Yaïla, circonscrivent assez bien le domaine des gens pour lesquels

---

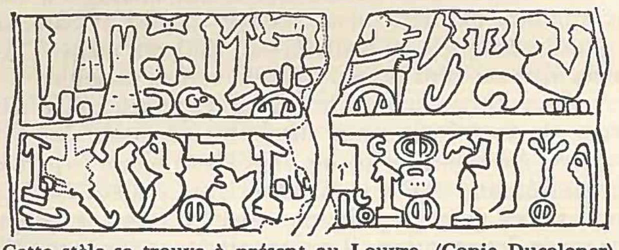
Skn sont des consonnes de la racine du mot lituanien *skan-us* « agréable à manger ou à boire » ; ce terme est employé dans lit. contemporain pour désigner la qualité de la nourriture ou de la boisson destinée pour les hommes et probablement, dans l'antiquité, pour les dieux.

Ceci confirmerait l'hypothèse que les *Hittites* et probablement *Hurites* ou *Horites,* comme les appelle l'Ancien Testament ainsi que les Cananéens installés avant les Israélites au sud de la Mer Morte, parlaient une langue apparentée à la langue lituanienne, telle qu'elle est parlée jusqu'à présent sur les rives de la mer Baltique.

on peut adopter provisoirement l'appellation peu compromettante d'« Hittites hiéroglyphiques ».

M. E. Cavaignac dans « Le problème hittite » (p. 159), donne comme spécimen le texte hittite hiéroglyphique de la stèle, trouvée à Restan, au sud de Hamath qu'on prétend lire à peu près complètement (?)

Voici cette stèle :



Cette stèle se trouve à présent au Louvre. (Copie Ducoloner)

M. Cavaignac (Op. c. p. 159) transcrit, lit. et traduit ce texte comme suit :

←

E			tu	A	mu		(enfant)	E	(?)	li	Ur	Amu
	(roi)	(pays)	va		ja	va		ta				
va			na	ma		s	(na)	s		na	hi	me

→

ja		na		(édifice)		(pa)	(stèle)	na		(déesse)	la	tu	
	(porte)		amu	ta-me	ja	va			Ba		ta	(aller)	a
n		u		ha		(ta)	va	ja	ha		a	ha	

« Amu Urhilina E(?) tas (enfant) namu vajas Amatuvana (pays) (roi). Eva jan (porte) nan amu (édifice) tameha, japavata (?) stèle vanaja (Déesse) Bahalata (aller) tuhaa ». (Dans ce texte les mots entre parenthèses représentent des idéogrammes).

« Moi je suis Urhilina, fils d'E (?) tas, roi du pays de Hamath. Lorsque j'ai construit cette porte (?), j'y ai fait entrer cette stèle (?) pour la déesse Baalat ».

La lecture du texte ci-dessus et sa traduction me paraissent être éronnées. M. Cavaignac ne tient aucun compte de l'idéogramme - *édifice*.

A la place de la lecture de M. Cavaignac je propose la suivante :

« Amu me Urhilina E (?) tas (enfant) Amu javas, tuva namas (pays) (roi). Eva ja (porte) namu (édifice) tame java nuha ta, pa ?, (stèle) navaja (déesse) Bahalata tu haa ». (Les mots entre parenthèses représentent des idéogrammes).

On remarquera que j'ai rapporté *s* dans la première ligne aux deux mots : *java (s)* et *nama (s)*, car sa position le permet.

Dans la deuxième ligne du hiéroglyphe (fragment de gauche) nous remarquons l'idéogramme *édifice* et à côté le texte *namu*. Or, on sait que les signes idéographiques sont souvent accompagnés par un complément phonétique et il arrive que le mot tout entier soit écrit phonétiquement à côté de l'idéogramme. Il est donc permis de lire l'idéogramme (édifice) - *namu*. Dans la ligne précédente du hiéroglyphe nous avons déjà identifié le mot : *namas*.

Or, *namas* en lituanien signifie « édifice, maison ». En supposant que le hiéroglyphe recouvre une langue lituanienne ou toute proche, nous pouvons traduire ce texte :

« *Moi, Urhilina, d'E (?)tas fils, (déclare que) céréale est à moi, (mais) la maison (est) à toi (se trouvant) (dans) le pays du roi Evaja, (dans) cette maison vous n'apporterez des céréales, (par contre) tu (y) entrera la nouvelle stèle de la déesse Bahalata.* (Les mots entre paranthèses représentent les sous-entendus).

On dirait qu'il s'agit d'un contrat ou d'un bail de location d'un édifice *namas* [1]) avec une restriction de ne l'employer comme grange, mais, par contre, de la bien tenir et de l'orner d'une stèle de la déesse. On sait que les Cananéens donnaient à leurs dieux le nom *baal* « seigneur » et à leurs déesses *baalat* « dame ».

Dans ce cas là l'idéogramme *déesse* est accompagné par un complément phonétique *bahalata* - *baalat* «déesse».

En analysant ce texte et comparant le hittite hiéroglyphique au lituanien, nous trouvons une ressemblance frappante.

Hitt. hiér.	Lit.	
Amu	*mano* [2])	« à moi, le mien »
tuva	*tavo*	« à toi, tien »
namas	*namas*	« édifice, maison »
javas	*javas*	« céréale avec paille, céréale non battue »
tas, ta	*tas, ta*	« ce, cette »
navaja	*naujaja*	« nouvelle »
nu	*ne*	« non, ne - pas »
tame	*tame*	« dans ce, cette » loc. de *tas, ta* « ce, cette »

Le verbe *ha (ta), haa,* que nous rencontrons dans ce texte, pourrait être identifié avec le verbe latin *habeo, habere* « avoir », il se répète dans ce texte deux fois, la première fois il suit l'idéogramme « porte », ce qui peut signifier « avoir porte, prendre porte - porter », dans le

(1) L'idéogramme *édifice* accompagné du complément phonétique *namu* nous a servi de clé, en permettant de supposer que les hiéroglyphes recouvrent une langue très proche du lituanien ; la présence d'un autre mot lituanien *javas* « céréale » nous confirme dans cette supposition.

(2) Dans le vieux lit. : *muma* = hitt. *amu,* métathèse de *(m) uma,* « à moi, le mien » (voir : P.-J. Gabrys Liet. liter. apžv., p. 9).

deuxième cas ce verbe accompagne l'idéogramme (jambe) et peut signifier « avoir jambe, aller, entrer », alors dans le premier cas : *nu-ha (ta)* nous traduisons « n'apportez pas », dans le deuxième cas : *tu haa* « tu feras entrer ». Le verbe *haa, hata* serait donc le verbe auxiliaire, il est employé ici à l'impératif.

Les substantifs *namas* et *javas* sont mentionnés deux fois, la première au nominatif : *namas, javas* où *s* se rapporte à deux mots ; dans le deuxième cas : *namu* est locatif, suivi du pronom *tame,* aussi au locatif ; quant à *java,* il semble être à l'accusatif, mais nous sommes surpris de ne pas voir *n,* caractéristique de l'accusatif.

Toutefois, nous devons faire observer qu'en lituanien contemporain, l'*n* de l'accusatif est atrophié, il est remplacé par une cédille pour marquer cette disparition ; il serait surprenant que le hittite hiéroglyphique ait eu déjà ce caractéristique.

Le pronom *tame* « dans ce, cette », se rapportant à *namu* « édifice » au locatif est aussi au locatif : *tame* est identique au locatif lituanien : *tame* (nom. *tas, ta).*

L'adjectif *navaja* semble être au féminin se rattachant à l'idéogramme (stèle de la déesse), le hittite hiéroglyphique distinguerait peut-être les genres contrairement au hittite cunéiforme qui ne distingue que le personnel et l'impersonnel. En identifiant l'adjectif hitt. *navaja* au lit. *naujaja,* nous supposons qu'il est ici employé avec une double désinence ou super-désinence :

Hitt. hiér. (probable)		Lit.	
masc.	*navasis*	masc.	*naujasis*
fem.	*navaja*	fem.	*naujoji*
		acc.	*naujaja (n)*

En lit. contemporain cette forme d'adjectif est employé pour la précision du sujet auquel on le rapporte,

cet adjectif s'obtient en ajoutant aux adjectifs courants le pronom : *jis, ji* « celui-ci, celle-ci », par exemple :

naujas + *jis* = *naujasis*
nauja + *ji* = *naujoji*

Cet adjectif est employé en lit. pour préciser le sujet auquel il se rapporte, il peut acquérir la signification du sujet même et le remplacer (cf. p. 70).

Nous présumons que l'adjectif hitt. hiéroglyphique *navaja* pourrait avoir la même signification.

En conclusion, qu'il nous soit permis de formuler une hypothèse : *les hiéroglyphes hittites semblent recouvrir une langue très proche du lituanien, plus proche que le hittite cunéiforme et, probablement, moins corrompue par les barbarismes asianiques et chamito-sémitiques que le hittite cunéiforme.*

Nous supposons que les hiéroglyphes hittites n'étaient employés que par les classes dominantes : le roi, les prêtres et les guerriers qui conservèrent, plus ou moins intacte, la langue primitive des conquérants. Tandis que l'écriture cunéiforme fut réservée pour l'usage de la langue hittite populaire corrompue par des barbarismes asianiques et chamito-sémitiques.

V

Importance du hittite et du lituanien pour la philologie, la préhistoire et la protohistoire

---

La comparaison du lituanien, le plus vieux témoin *vivant* des langues aryennes, avec le hittite, le plus ancien témoin *mort* de l'aryen, attesté dans les tablettes de Boghaz-Keui, datant du milieu du deuxième millénaire avant notre ère, nous permet d'observer le langage proto-aryen, en quelque sorte, dans son éclosion, dans sa formation et dans son développement. Ces deux langues, malgré leur séparation datant de plusieurs milliers d'années, portent encore la marque irrécusable de leur ascendance commune.

Vu la discontinuité géographique et la séparation très ancienne de la souche commune (peut-être trente siècles avant l'ère chrétienne), l'emprunt d'une langue à l'autre doit être exclu. La parenté de deux langues doit être attribuée à la communauté d'origine.

De nombreux traits du passé commun dans le domaine du vocabulaire et de la morphologie attestent leur proche parenté, malgré la corruption du hittite par les barbarismes asianiques et chamito-sémitiques.

De la comparaison du hittite avec le lituanien, que nous venons de faire, nous pouvons conclure que, si ces

deux idiomes ne sont pas des frères jumeaux, ils sont, en tout cas, des cousins germains.

Nous avons vu que la racine *ar,* commune presque à toutes les langues proto-aryennes, avait en hittite la signification primitive « marcher, aller et venir », elle a pris ensuite la signification « labourer, c'est-à-dire marcher derrière la charrue ». Il semble que le hittite nous fait assister à la naissance même de *l'art* du « labour » qui avait été inventé, probablement, à l'époque préhistorique, par le peuple qui faisait souche des Hittites, des Lituaniens et d'autres peuples d'origine aryenne, il portait probablement le nom d'*aryas, artojas* « laboureurs », pour se distinguer des peuplades primitives de l'Europe, des pêcheurs et chasseurs ignorant et même méprisant la culture des champs.

Il est symptomatique que chez presque tous les peuples aryens, sauf chez les Hittites, la signification primitive de la racine *ar* « marcher » avait été perdue et n'a été conservée que la signification « labourer ». Cela prouverait que les Hittites se détachèrent avant les autres peuples aryens de la souche commune, lorsque la signification première de la racine *ar* « marcher » n'avait pas encore été perdue (peut-être au début du troisième millénaire avant notre ère).

Les peuples Indo-Iraniens perdirent à la suite de leurs migrations à travers les steppes eurasiatiques et de leur vie nomade, la racine verbale *ar* «labourer», mais conservèrent jalousement, avec fierté, leur nom primitif *Aryas* « laboureurs » que portait probablement le peuple souche dont ils se détachèrent. Ce fait prouverait, comme nous avons déjà dit dans l'avant-propos, que le peuple souche dont se détachèrent les Hittites, les Indo-Iraniens et les autres Aryens se nommaient à l'époque préhistorique, *Aryas, Arejai, Areï,* ce qui devait signifier « laboureurs ». C'est pourquoi nous avons cru devoir adopter

le terme *aryen*, à la place des termes conventionnels et irréels : *indo-européen* et *indo-germanique*.

Il nous semble donc que la règle de A. Meillet : (Op. c. p. 33) « un nom propre correspondant à celui-ci *(arya)* ne se trouve dans aucun autre dialecte indo-européen ; seuls les dialectes *indo-iraniens* doivent donc porter le nom de *aryens* », doit être invalidée, car il est inexact qu'un nom propre *arya* ne se trouve dans aucun autre dialecte indo-européen, puisque nous avons prouvé que Homère (Iliade IX, 539) surnomme Kuretes d'un nom générique *d'Areï* (cf. p. 19). D'autre part, l'étymologie de *barbare* = *be-ar* + *be-ar* « celui qui ne sait pas labourer, homme inculte, non aryen, étranger » donne la preuve à *contrario* qu'un terme générique – *Aryas, Areï* devait exister à l'époque de l'unité des tribus proto-aryennes (cf. p. 20-21).

La découverte de la langue hittite semble confirmer, d'autre part, l'affirmation de M. A. Meillet: (Op. c. p. 410) « qu'il n'y a pas de langue, attestée à date ancienne ou récente, qui puisse être ajoutée au groupe indo-européen ; rien non plus ne fait prévoir la découverte de textes plus anciens des dialectes déjà connus... seule une trouvaille d'espèce inattendue pourrait apporter des faits qui renouvellent l'idée qu'on se fait de l'indo-européen ».

Il semble que la découverte du hittite est cette trouvaille inattendue qui apporte des faits capables de renouveler l'idée qu'on se fait de l'aryen primitif.

Grâce au hittite nous avons pu donner une explication de certains phénomènes de la langue lituanienne tels que : *Perkunas*[1] « dieu de l'orage », *jura* « mer »,

---

(1) M. E. Karsten (*Les anciens Germains*, p. 64) prétend que les Lituaniens empruntèrent le nom de leur principale divinité, *Perkunas* (dieu de l'orage), aux Germains, mais il n'explique pas comment le germanique *Fergunia*, mutilé par la mutation consonnantique, à signification incertaine : « montagne (?), chênaie (?), aurait pu se transformer en *Perkunas* (dieu de l'orage).

duona « pain », *valgis* [1]) « nourriture des dieux et des hommes », *šupinis* « plat spécial lituanien » ainsi que celle de certains mots courants dans d'autres langues européennes : *Anna-Anne, honneur, honni* (en français), *ataman* « chef de l'armée » en lituanien et en rutène, l'origine du mot *tzar* en russe et probablement en assyrien et babylonien (Nabopolatzar, Nabochodonotzar, Salmanassar), l'origine des noms *Italiotes, Italie.*

Nous avons pu constater que, si le hittite donnait la clé de la formation de certains noms propres et de mots lituaniens, le lituanien donne, à son tour, la clé de l'origine de certains mots et noms propres hittites, par exemple, le mot hittite *pinu* « enfant, fils », devait signifier primitivement « buveur de lait », car en lit. dial. *pijnas* « lait », *pijnu, pieno* « du lait ». Ainsi les noms propres : *DTelipinu* le nom du fils du dieu de l'orage, *ITélipinu* le nom de plusieurs rois hittites, devaient signifier primitivement « téteur, buveur de lait, fils, enfant gâté ».

Nous avons tenté, à l'aide du lituanien, d'expliquer plusieurs mots hittites au sens inconnu ou douteux. (Voc. de L. Delaporte).

Il tente d'expliquer l'inconnu par plus inconnu en appelant, d'après son habitude, à son secours : « un mot voyageur (?) d'origine très ancienne », sans se douter que cette origine est proto-aryenne, voire hittite, dérivé de la racine verbale : *parkunu* « purifier », mais ce mot n'était guère voyageur, au contraire, il resta fixé pendant des millénaires sur les tablettes de Boghaz-Keui.

Vu la proche parenté des idiomes proto-aryens, du hittite et du lituanien, et leur origine commune et directe de la langue souche, le lituanien n'avait aucun besoin d'emprunter le nom de *Perkunas* au germanique *Fergunia*. C'est plutôt le contraire qui est arrivé : le germanique *Fergunia* avait été emprunté au hittite ou au lituanien *parkunu* ou *Perkunas*.

[1]) *Walhala* - le nom du paradis germanique, semble dériver de la racine hittito-lituanienne : *valgis*.

Nous avons vu aussi, par exemple, que la racine hitt. *war,* avait la signification « secours, secourir », en lit. la même racine *var,* verb. *var-yti* a la première signification « pousser, repousser », ensuite « chasser (l'agresseur), défendre » ; nous voyons donc que le lituanien conserve la signification primitive que le hittite avait perdu. De nombreux noms de lieux, non seulement en Asie Mineure, aux Indes, mais aussi en Transylvanie, en Hongrie et dans les Balkans, se terminant par *varas, vara* et *var,* prouveraient que c'étaient probablement des lieux fortifiés des Proto-Aryens, voire des Hittites, où la population se réfugiait en cas d'agression.

La formation de ces mots prouverait que la langue est réellement une activité — une *ἐνεργεῖα* et non un *ἔργον,* car des mots acquièrent de nouvelles significations avec le développement du langage qui se transforme et que le langage de chaque peuple est une manifestation de son activité matérielle et intellectuelle.

Il semble donc que l'extraordinaire archaïsme du lituanien, taxé par Ferd. de Saussure et A. Meillet d'être aussi ancien que le latin du troisième siècle avant notre ère, devrait être reculé d'un millénaire, car il semble être aussi archaïque que le hittite attesté entre le quinzième et le treizième siècles avant notre ère.

Les textes hittites de Boghaz-keui du milieu du IIme millénaire avant J.-C. sont de plusieurs siècles plus anciens que les plus anciens textes indo-iraniens.

On sait que les plus anciens textes indiens datés — les inscriptions d'Açoka — ne remontent pas au-delà du milieu du IIIme siècle avant J.-C.

Rigveda dont les textes non datés, mais par leur langue et leur contenu se dénoncent comme antérieurs seulement de quelques siècles aux insciptions d'Açoka.

C'est de tous les textes de l'Inde celui qui présente la langue la plus archaïque.

Les plus anciens textes iraniens ne sont guère plus anciens que les textes indiens : ils ne dépassent pas le Vme siècle avant J.-C. Ce sont les inscriptions de Darius (522-486) et de ses successeurs écrites en *vieux* perse en une écriture cunéïforme simplifiée.

Les textes religieux *d'Avesta,* fixés d'une manière définitive qu'à l'époque des Sassanides (226 à 632 après J.-C.), dont les strophes assez analogues aux strophes védigues, et dont l'archaïsme ne le cède guère à celui du Rigveda, ne donnent pas plus d'enseignements que le sanscrit.

Nous pouvons donc conclure que le hittite est le plus ancien témoin des langues aryennes. Il est singulier qu'il ne s'attache pas au groupe oriental – (de *satem*) des langues aryennes, mais au groupe occidental (de *kentum*).

Cela prouverait que les Hittites arrivèrent en Asie Mineure de l'Europe par la voie la plus courte, celle des Détroits et du Caucase. Tandis que les Indo-Iraniens ont dû probablement contourner la mer Caspienne et errèrent longtemps dans les steppes Eurasiatiques avant d'atteindre leurs habitats définitifs. Pendant ces migrations leur parler se modifia probablement au contact avec les populations pré-aryennes qu'ils assimilèrent.

A l'appui de notre hypotèse nous pouvons donner les noms de lieux : *Nissaïa, Nissa-Nisch, Nessus* dans les Balkans, *Nessa, Nenassa* en Asie Mineure, qui marquent la voie de pénétration des Proto-Aryens voire des Hittites à travers les Balkans et les Détroits ; *Nêsis* (Sotchi) par le Caucase.

La présence de *Nešiotis* à l'Est de la Volga et *Nišaja* en Médie prouverait que d'autres vagues de Proto-Aryens voire d'Indo-Iraniens contournèrent la Mer Caspienne (cf. pp. 51, 52).

Toponymie et Préhistoire

Si l'apport de la hittitologie à la linguistique n'est pas encore certain, il est déjà incontestable dans le domaine de la philologie et de la préhistoire.

Il y a un très vieux fond de la civilisation hittite, voire proto-areynne, préhistorique dans toute l'Europe et l'Asie Antérieure, inscrit dans les noms de lieux qui subsistent jusqu'à nos jours. Ces noms de lieux antiques, témoins des migrations des Proto-Aryens, voire des Hittites, émergent, tels des rocs inébranlables parmi les langues modernes, et semblent être les poteaux indicateurs de leurs migrations.

Tout en reconnaissant que la linguistique a pour objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même, on doit admettre que la langue est un *document historique.* (Saussure Op. c. p. 317.)

Les noms de lieux qui se transmettent de générations en générations depuis des millénaires doivent être considérés comme documents préhistoriques. La *toponymie* et, dans une certaine mesure, l'*anthroponymie* viennent au secours de la préhistoire et de la protohistoire, à condition de pouvoir faire des étymologies correctes.

Certes, l'étymologie des noms de lieux proto-aryens n'est pas aisée, faute de connaissance de l'aryen primitif.

M. A. Dauzat (*Noms de Lieux,* p. 3) veut remédier à ce manque de connaissance par la méthode *des aires* (?). Cette méthode, comme nous l'avons déjà indiqué (Cf. p. 21-22) tente d'expliquer l'inconnu par plus inconnu encore.

A la place de la *méthode des aires* de M. A. Dauzat, nous proposons la *méthode hittito-lituanienne* qui consiste dans l'emploi de deux langues proto-aryennes, hittite et lituanienne, les plus archaïques et les plus rapprochées

de l'aryen primitif. Cette méthode, espérons-le, nous permettra de résoudre des équations étymologiques aussi correctement que possible.

Nous croyons devoir donner des explications plus détaillées sur la nature de la méthode que nous proposons.

D'après F. de Saussure (Op. c. p. 259) « elle (l'étymologie) remonte dans le passé des mots jusqu'à ce qu'elle trouve quelque chose qui les explique... c'est l'explication des mots par la recherche de leurs rapports avec d'autres mots, c'est-à-dire, ramener à des termes connus... puisqu'il n'y a pas de rapports nécessaires entre le son et le sens. »

Nous croyons devoir compléter cette définition. Pour pouvoir faire l'étymologie sûre, sinon infaillible, nous devons remonter à l'origine même du mot dont nous recherchons l'étymologie. En vertu de la loi que la fonction crée l'organe, nous pouvons supposer que l'organe aussitôt créé demande le nom, pour être distingué d'autres organes-instruments. Si nous pouvons assister à la création de l'organe et, pour ainsi dire, à son baptême, nous pouvons être absolument sûr de la correction de son étymologie. Par exemple, l'étymologie des mots créés récemment, pour désigner les objets inventés sous nos yeux : *automobile, cinématographe, télégraphe,* etc., est aisée, car nous avons assisté à leur naissance et à leur baptême, encore faut-il connaître le grec et le latin. Mais admettons que ces mots soient retrouvés dans mille, deux ou trois mille ans, lorsque le grec et le latin seront oubliés et l'emploi des objets que ces mots désignent, perdu, l'étymologie de ces mots sera bien malaisée, les linguistes les plus distingués se perdront en conjectures en donnant des étymologies les plus erronées et les plus fantaisistes en employant peut-être aussi... la méthode des aires.

Nous sommes actuellement à peu près dans la même situation lorsque nous recherchons l'origine et la signification des mots créés à l'époque préhistorique ou proto-

historique à l'aide d'une langue dont l'usage a disparu, ou évolué au point de ne plus la reconnaître, comme c'est le cas de l'aryen primitif qui a fait souche des langues aryennes contemporaines.

Pour pouvoir faire l'étymologie correcte d'anciens noms de lieux de l'Europe, de l'Asie Antérieure et de l'Afrique du Nord, l'aire d'expansion des peuples aryens, et aussi des noms de personnes que les auteurs de l'antiquité nous ont transmis, il serait indispensable de connaître l'aryen primitif. Les linguistes du siècle passé tentèrent, à l'aide de la grammaire comparée, de reconstituer l'indo-européen – l'aryen commun, basé sur les concordances entre les langues aryennes connues. Cet aryen commun ressemble donc à l'aryen primitif comme un squelette à un corps vivant. Heureusement qu'une langue proto-aryenne, que certains linguistes qualifient de résiduelle [1]), subsiste par miracle vivante jusqu'à nos

---

[1]) M. A. Dauzat, dans un ouvrage récent (1939) « L'Europe linguistique », p. 51, classe la langue lituanienne entre le celtique et le tzigane qui sont en train de disparaître, en la qualifiant de résiduelle.

Nous croyons devoir faire observer que la langue lituanienne n'est pas en voie de régression, ni de disparition. Au contraire, depuis un demi-siècle, elle est en progrès constant au Sud comme à l'Est, regagnant le terrain perdu au profit du polonais et du russe.

Grâce à l'impulsion donnée par l'Etat lituanien dès 1918 à 1940, la langue lituanienne est devenue la langue officielle et celle des classes intellectuelles, de sorte que toutes les villes sont regagnées à la langue lituanienne.

Si le nombre des Lituaniens parlant la langue des ancêtres était au début du XXe siècle de deux millions environ, il est à présent presque doublé en Europe et d'un million et demi en Amérique, Etats-Unis, Argentine, Brésil, où le lituanien est loin de disparaître et où il continue d'être parlé par les immigrants et leurs descendants. Par conséquent, cette langue, toute archaïque ou archaïsante, comme l'appelle M. A. Dauzat, ne saurait être considérée comme résiduelle.

jours. C'est la langue lituanienne la plus rapprochée de l'aryen primitif [1])

Mais le lituanien, malgré son extraordinaire archaïsme, ne suffit pas toujours pour suppléer l'aryen primitif, nous sommes obligé d'avoir recours aussi au hittite, proche parent du lituanien.

Ces deux langues proto-aryennes peuvent souvent suppléer l'aryen primitif dans la recherche des étymologies de noms de l'origine proto-aryenne. Le hittite moins évolué que le sanscrit et l'iranien nous donne plus d'enseignements que ces deux langues connues antérieurement.

C'est pour cette raison que nous croyons pouvoir appeler cette *méthode hittito-lituanienne.*

Nous pouvons admettre comme règle générale qu'en Europe et aussi en Asie Antérieure il n'y avait pas de noms de lieux *pré-aryens,* pour la simple raison que les populations pré-aryennes du type de Kyclôpes de Homère et de Fenni de Tcite ayant été incultes et peu sociables, n'éprouvaient aucun besoin de donner des noms aux

---

Il est étonnant que M. Dauzat n'ait pas voulu, à l'instar de ses éminents prédécesseurs : F. Schleicher, F. de Saussure et A. Meillet, reconnaître les qualités de cette langue extraordinaire et tenter de s'en servir, pour les recherches étymologiques (Cf. son livre « Noms de Lieux »).

S'il avait voulu se donner la peine de se pencher sur ce prétendu « résidu », il aurait pu, peut-être, y discerner des pépites d'or pur qui lui auraient permis de faire des étymologies des « Noms de Lieux » plus correctes qu'il ne l'a fait.

Il est étrange qu'un savant linguiste se lance dans des appréciations et des considérations d'ordre politique et social, d'ailleurs toutes erronées et pleines d'inexactitudes, qui sont hors de sujet dans une étude linguistique (Cf. l'Europe linguistique).

1) Le parler indo-européen — l'aryen primitif, d'après A. Meillet (Op. c. p. 349), était « à l'image d'un parler lituanien moderne, pauvre en termes généraux et plein de termes précis indiquant toutes les actions particulières et tous les détails des objets familiers ».

fleuves, aux monts, aux lieux habités, car nomades errants ils ne construisaient, avant l'apparition des Proto-Aryens, ni villages, ni villes. La nécessité de donner des noms aux lieux apparut seulement avec la vie sédentaire des agriculteurs – *Aryas, Areï*. Les noms les plus anciens en Europe et en Asie Antérieure sont généralement les noms techniques de peuplement des Proto-Aryens qu'ils créèrent en série (Cf. p. 68). Ainsi au cours de cette étude nous avons déjà mentionné des noms innombrables à la racine *ar-*, en lit. *ar-ti* « labourer », qui devaient désigner des endroits aptes à l'agriculture (Cf. pp. 21, 22) ; à la racine *neš- (ness)*, en lit. *neš-ti* « porter, transporter », qui désigne des localités où ils campaient pendant leurs migrations à la recherche d'endroits aptes à la culture (Cf. pp. 51, 52) ; à la racine *gal-*, en lit. *gal-as* « fin, bout », qui désigne des étapes de l'extension des Proto-Aryens en Europe et en Asie Antérieure, ainsi nous trouvons de nombreuses localités ayant cette racine : *Galice* (Pen. Ibérique), *Galicie* (en Autriche), *Galatz* (en Roumanie), *Gallipoli* (en Turquie), *Halys, Holaja* (en Asie Mineure), *Halpa-Halep-Alep* (en Syrie), (Cf. p. 40), *Gallilée, Galgala, Galaad* (en Palestine) ; à la racine *bud-* dont le verbe *budé-ti* en lit. « veiller, surveiller », pour désigner des endroits « stratégiques » : des défilés dans les montagnes, des gués ou des estuaires de fleuves, des régions entières. Tous ces points « stratégiques » portent invariablement les noms à la racine *bud-*, ainsi dans l'estuaire de la *Garumna* (Garonne) se trouvait *Burdigala* (Bordeaux), dérivé par métathèse de *Budrigala* = *budri* + *gala*, où *budri(s)* en lit. « veilleur », *gala(s)*, en lit. « fin », *Budrigala-Burdigala* « fin de veilleurs » ; près de l'estuaire du Rhin se trouvait Batavia = *Budavia* (Hollande) « région, pays de veilleurs, sentinelles ».

Dans le nord de l'Italie, où passait la route du cuivre d'Alméria et du bronze d'El-Agar, la rivière Pô s'appelait

Bodincus dérivé probablement de *Budingas* en lit. « celui (fleuve) qu'il fallait surveiller en y plaçant des sentinelles». *Budda* sur le Danube (auj. la capitale de la Hongrie) se trouve à l'endroit du passage de ce fleuve. *Boudry* [1]) nom d'une bourgade se trouvant dans un défilé du Jura, en Suisse, longeant la vallée de l'Areuse. Il est singulier que ce défilé n'est pas éloigné de la *station de la Tène,* connue dans l'archéologie par des fouilles où furent découvertes de nombreuses armes et objets en *fer* datant du Vme siècle av. notre ère.

Des régions entières ayant une importance stratégique, comme c'était, par exemple, le cas des défilés dans le Caucase – passe de Darjal, passage du Dniepr près de l'embouchure de la Desna, furent gardés par les peuples qui portaient les noms de *Budines* [2]) en lit. « veilleurs-sentinelles ».

Hérodote (II. 34) assigne aux Budines du Caucase la région boisée du versant nord, au nord-ouest de la Mer Caspienne ; il dit qu'ils chassent la loutre, le castor et les phoques dans la Caspienne, qu'ils avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. Quant aux *Budines* [3]) entre le

---

[1]) *Boudry* est un nom de famille très répandu en Suisse, de même qu'en Lituanie *(Budrys).* Les Boudry suisses prétendent être les descendants de révoqués de l'Edit de Nantes, réfugiés en Suisse. Il y a lieu de supposer que leurs titres de noblesse sont plus anciens, ils datent depuis des millénaires et non des centenaires, car ils sont probablement les descendants des *Boudry's* « veilleurs-sentinelles Proto-Aryens ». Certainement, pour cette mission importante on choisissait l'élite.

En Lituanie on rencontre aussi de nombreux noms de lieux, *Budriai* ou *Budrikai,* dérivés de *Budrikis* « chef des sentinelles ».

[2]) Il est probable que *Ossètes* sont les descendants de Budines.

[3]) Il est singulier que dans cette région se trouve la station paléolithique, Timonovka, village situé à quatre km. de Briansk, sur la rive droite de la Desna où on a trouvé plus de 35.000 outils en silex taillé dont 3253 burins, lames et grattoirs. L'ensemble

Dniepr et la Desna, ils gardaient probablement le passage sur le Dniepr et l'accès aux terres noires.

Une quantité considérable de noms de lieux habités à la racine *bud-* est disséminée à travers l'aire Eurasiatique : *Budduso* ville d'Italie (Sardaigne), *Budrio* ville d'Italie (prov. Boulogne), *Budel* bourg en Hollande (prov. Brabant), *Büdingen* ville d'Allemagne (Hesse-Darmstadt), *Budweiss, Budejowice, Budisov, Budwitz,* villes en Bohême-Moravie ; *Budzanov, Budzin,* villes en Pologne ; *Boudroun,* ou *Bodroun* ville et port en Turquie, près de l'ancienne Halicarnasse. *Boudha-Gaya* ou *Bodh-Gaya* bourgade de la Bengale, lieu de pélerinage des boudhistes. Toutes ces localités devaient avoir une importance stratégique ou autre pour les Proto-Aryens à l'époque de leur peuplement de l'Europe et de l'Asie Antérieure.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'appui de notre thèse, mais ceux-ci suffisent, croyons-nous, pour prouver son bienfondé.

Ce n'est pas par un jeu du hasard que ces noms de lieux à signification précise s'étendent de l'Atlantique à travers l'aire eurasienne jusqu'en Palestine et l'Inde, en marquant la voie et les étapes d'extension des Proto-Aryens de l'Ouest à l'Est. Nous reviendrons sur cette question.

On se rend compte de l'importance de la toponymie pour la préhistoire, à condition de savoir faire des étymologies correctes des noms de lieux proto-aryens, ce qui est relativement aisé, grâce à la méthode hittito-lituanienne.

---

présente du Magdaléen. Une autre importante station préhistorique, celle de Tripolje située dans le confluent de la Desna et du Dniepr, est caractérisée par la poterie peinte à spirales datant du IIIme millénaire. Il est à supposer que cette région fut occupée par les Proto-Aryens de la plus haute antiquité.

Théonymie [1]*, anthroponymie et protohistoire*

L'égyptologie, l'assyriologie et aussi la hittitologie reculèrent de nombreux siècles les limites de l'histoire du Moyen Orient. Les annales de l'Egypte et de la Chaldée, mises en ordre par la science moderne, datent de l'an 3000 av. J.-C. Les peuples Proto-Aryens portant les noms divers : Gudi, Guti, Hati, Hethi, Hittites, Kassites-Cosséens, Mitani sont mentionnés dans ces annales dès le début du IIIme millénaire av. J.-C., comme conquérants venant du Nord et de l'Ouest. Ainsi les Proto-Aryens sortent de la préhistoire pour rentrer dans la protohistoire.

Pour déterminer l'emplacement des habitats préhistoriques des Hittites voire des Proto-Aryens, dans le Proche-Orient, nous devons partir de ceux qui nous sont connus par la protohistoire que nous révèlent les annales de la Chaldée.

Sargon l'Ancien (d'Agadé) vers 2725 av. J.-C. (Chron. de Conteneau) entreprend une expédition en Asie Mineure, jusqu'aux « montagnes d'argent » (pays de Hatti) pour défendre les Sémites contre l'empiètement des Proto-Aryens à *Purushanda* dont le roi *Nur-Dagan* vaincu se soumet à Sargon.

Ce fait d'armes mi-historique, mi-légendaire est relaté par deux tablettes akadiennes, dont une fut trouvée à Tel-Amarna, l'autre à Assur et la troisième en néssite à Boghaz-keui.

---

1) Qu'il nous soit permis de créer le néologisme *théonymie,* pour désigner les *noms de dieux.*

S'agit-il des Proto-Aryens ou des Asianiques ? A en juger d'après le nom de la ville *Purushanda* et celui du roi *Nur-Dagan,* nous pouvons supposer que c'étaient des Proto-Aryens. L'éthymologie de *Purushanda* = *Purus* + *handa,* où *purus* = *puras,* pl. *purai* en lit. dial. « grains de blé », *gandas* en lit. « fama - fameux », alors *Purushanda* « pays fameux, renommé par son blé ».

Ce n'est pas par hasard que le roi de ce pays s'appelait *Nur-Dagan,* où *Nur* en akad. « lumière », *Dagan* = *daga* en lit. dial. « grain, récolte » (cf. p. 37).

Dagan [1]) était « dieu de végétation, dieu-grain ». La signification du nom *Nur-Dagan* « lumière du dieu de végétation et du dieu-grain ». Ce nom du roi Proto-Hittite à moitié akadianisé prouverait que des Proto-Aryens qui ont pénétré en Asie Mineure au début du IIme millénaire étaient en voie d'assimilation.

Un texte conservé dans une copie akadienne parle d'une coalition des 17 rois de l'Asie Mineure contre Naram-Sin (2646-2591), troisième successeur de Sargan l'Ancien. Un autre texte, celui-ci hittite, donne les noms des coalisés avec la mention de noms des pays. Ainsi le nom du chef des coalisés est *Anmanaïla,* roi de GUDU-SU.-A, celui qui sera obligé, après la guerre perdue, de

---

[1]) M. G. Conteneau (Op. c. p. 53) s'étonne de rencontrer un nom sémitique(?) « insolite d'ailleurs, dit-il, dans le pays où on le suppose, et où l'on attendrait un nom asianique ». L'étymologie de ce nom prouve que le nom de cette divinité n'est ni sémitique, ni asianique, mais aryen.

Est-il étonnant qu'un « pays fameux par son blé » = *Purushanda* ait un « dieu-grain » - *Dagan.* En lit. contemporain la racine *daga* « grain, récolte » a de nombreux dérivés : *diegas* « germe », *daiga* « grain germé », *diegti, daigyti* « faire germer », en lit. dial. adj. *daganis, diegonis* « apte à germer », ainsi le nom du dieu *Dagan,* dérivé de cet adj. devait avoir la signification primitive : « celui qui donne l'aptitude à germer ».

porter le tribut à Akad. *Gudu* est visiblement génitif pl. de *Gudai* qui sont connus dans les textes akadiens sous le nom de *Guti ;* SU.-A est probablement l'abréviation de SU - (jung) - A en lit. dial. « union ». Ce qui ferait de *Anmanaïla* chef de l'union, voire fédération des 17 rois *gudiques.*

Les noms d'autres rois ont une consonnance nettement aryenne, plusieurs ont une désinance en *-aïla, -ila, -uva, -handa* qui sont, comme nous l'avons vu précédemment, des désinences des noms aryens (cf. pp. 69, 70).

Nous attachons une importance particulière dans ce texte à la mention : GU - DU SA - A. Il s'agirait d'une importante *union* ou *fédération* gudique de 17 rois de l'Asie Mineure dont les noms témoignent de leur origine aryenne. Cela prouverait entre autres, que le nom *Gudai-Gudi* était le nom générique de tribus aryennes qui envahirent l'Asie Mineure et pourtour nordique de la Mésopotamie (monts Zagros) au début du IIme millénaire av. J.-C.

Quelle est l'étymologie de *Gudai-Gudi ?*

Gudai = *gu(ovs)* + *dâ,* où *guovs* lit. dial. « gros bétail, bovidé », *dâ* hitt. « posséder », ainsi *Gudai* « possesseur de bovidés ». Cela indiquerait qu'ils étaient des pâtres, éleveurs de gros bétail et qu'ils venaient probablement des steppes Eurasiatiques se trouvant au nord de la Mer Noire et Caspienne, car cette région se prêtait à l'élevage. Nous reviendrons ultérieurement sur cette question.

Parmi les rois gudiques se trouvait *Bamba,* roi de Hatti, cela prouverait que les Proto-Hittites n'étaient pas des Asianiques, comme le supposent de nombreux hittitologues, mais des Aryens partiellement assimilés par les Asianiques. D'ailleurs le nom de *Bamba* est nette-

ment aryen, car *Bamba* en lit. « nombril », donc *Bamba* « homme de courte taille, petit » [1]).

Le nom de *Hatti* (Hittites) est la forme fléchie de *Gudi-Guti,* si nous tenons compte de la particularité de l'écriture akadienne qui ne distingue pas la dentale sonore *d* de *t* sourde.

D'ailleurs, plusieurs faits historiques prouvent que les peuples d'origine gudique se rappelaient de leur parenté ethnique et, malgré la rivalité entre eux, se soutenaient dans la lutte contre les Sémites. Ainsi le grand roi hittite *Mursilis I,* après la conquête de Babylone vers 1806 av. notre ère (Chrn. Cont.), ne pouvant s'y maintenir, vu l'éloignement de Babylone de *Hattussas,* passa la main aux Kassites qui s'installèrent définitivement à Babylone vers 1750 (Chr. Cont.) pour y rester cinq siècles.

A l'époque du grand Empire Hittite, *Muvatalis* vient en aide au roi kassite de Babylone *Nazimarutas* (1328-1302) pendant la guerre de celui-ci avec le roi assyrien, Adadnirari, malgré l'obstacle gênant que les Araméens opposèrent aux communications. Avec le successeur de Nazimarutas, le roi *Kadašman-Turgu* (1302-1284) les Hittites ont conclu l'alliance dynastique. *Hattusilis* s'appuya sur cette alliance pendant la guerre avec l'Egypte.

Les tablettes cunéïformes akadiennes nous fournissent de nombreux noms de dieux et aussi les noms de rois kassites.

---

[1]) En lit. contemporain on a l'habitude de donner le surnom de *bamba* aux hommes de petite taille dont la stature n'arrive que jusqu'au « nombril » - *bamba* d'un homme de stature normale.

Nous pouvons supposer que le mot français *bambin,* ital. *bambino* sont des substrats proto-aryens qui subsistent dans ces langues jusqu'à nos jours.

Plusieurs savants tentèrent déjà de donner leur étymologie. Tâche malaisée sans connaissance de la langue qui donna l'origine à ces noms. Nous croyons pouvoir donner des explications étymologiques de ceux-ci en nous servant de la méthode hittito-lituanienne.

M. Cavaignac (Op. c. p. 14) affirme que les Cosséens, peuple incontestablement (?) « asianique », en descendant vers 1750 av. J.-C. de leurs montagnes dans les plaines de la Chaldée, amena avec lui une divinité aryenne, *Surias*. Les Cosséens ou Kassites amenèrent avec eux à Babylone encore d'autres divinités aryennes : *Harbé, Hudha, Kassu, Kamulla, Burias, Marut, Milita,* etc.

Quelle est l'étymologie de ces noms ?

Harbé = *Garbé* en lit. « gloire ».

Hudha = *Guda(s)* « dieu ethnique, protecteur de *Gudai* =*Guti* », grand peuple auquel se rattachaient les Kassites. *Kassu* « dieu ethnique, protecteur des Kassites.

Kamulla = *Kumelé* en lit. « jument », déesse, protectrice des chevaux, le cheval était un symbole divin chez les Kassites ; ce sont eux qui introduisirent l'usage des chevaux en Babylonie.

Burias = *Boréas* en grec « dieu de l'orage », en lit. *Burna* – *buris* ou en lit. dial. *Burna* – *Burias* qualificatif de *Perkunas* « dieu d'orage lituanien » (cf. p. 52-53).

Marut = *Marut(is)* « dieu de la peste » en lit. *maras* « peste », *Marutis* est diminutif de *maras*.

Milita[1]) = *Mileta* en lit. « déesse de l'Amour » dérivé de la rac. verb. *mileti* en lit. « aimer », cette déesse est connue dans la mythologie lituanienne aussi sous le nom de *Milda*.

---

1) Cette déesse kassite passa du Panthéon kassite dans le Panthéon babylonien.

Les annales de la Babylone avec les noms de dieux kassites nous transmettent aussi les noms de leurs rois : *Gandas, Kastilias, Abiratas, Tazzigurumas, Burna-Burias,* etc. Quelle est l'étymologie de ces noms ?

Gandas = *gandas* en lit. « fama, fameux ».

Kastilias = rac. verb. *kasti* en lit. « creuser la terre » *-ilis* ou *-ili(a)s* suffixe du subst., *kastili(a)s* « celui qui creuse la terre, laboure à la houe » (cf. p. 66).

On sait que certaines tribus proto-aryennes, pendant leurs migrations à travers les steppes eurasiatiques, perdirent l'usage du labour dans le vrai sens du mot, ils ne conservèrent, probablement, que l'usage restreint de l'agriculture « creusage de la terre à la houe ». C'était probablement le cas des Kassites, identique à celui des Indo-Iraniens (cf. p. 17). Leur nom dérive donc de la rac. *kasti* en lit. « creuser la terre », *Kassites* « ceux qui labourent la terre à la houe ».

Abirattas = *abi* + *ratas,* en lit. *abi, abu* « deux », *ratas* « roue », *Abiratas* « deux roues ».

Tazzigurumas = *tuzzi(s)* + *gerumas,* où *tuzzis* en hitt. « armée, nation », *gerumas* en lit. « bonté », ainsi *Tazzigurumas* ou *Tuzzigerumas* « bonté, bienfaiteur de l'armée, de la nation ». Chez les Kassites de même que chez les Hittites l'armée était probablement le synonyme de la nation (cf. pp. 37-38).

Burna - Burias, = *burna* en lit. « bouche », *-burias* en lit. dial. « orage », *Burna - Burias* « celui qui fait l'orage avec la bouche » (cf. p. 53).

Il nous semble donc que la théonymie et l'anthroponymie kassite donnent d'abondants éléments qui permettent de *contester* l'origine « asianique » des Kassites-Cosséens et fournissent assez d'éléments pour prouver leur origine aryenne.

A quelle époque s'est produite cette pénétration des Proto-Aryens en Asie-Mineure ?

Elle est probablement très ancienne. En tout cas, les tablettes akadiennes attestent que Sargon l'Ancien (2725-2671 av. J.-C.) avait peine à contenir les « Barbares », apparus au nord de son royaume. Ses successeurs succombent, en 2502, sous les coups des *Guti* qui conquirent d'abord *Akad* et ensuite *Sumer*. Bien que les textes akadiens les concernant sont rares et ne nous renseignent ni sur la langue, ni sur la race de ce peuple, quelques noms de leurs rois montrent, néanmoins, que leur langue n'était ni asianique, ni sémitique, mais aryenne. Parmi ces noms nous en relevons plusieurs qui sont d'une consonnance nettement aryenne : *Imta, Iarla, Iralaganda, Nikilagab.*

Imta semble dériver d'une racine verbale *imti* en lit. « recevoir », avant de devenir roi, il était peut-être « percepteur, receveur d'impôt ».

Iarla,- si la signification de la racine *Iar-* est incertaine, la désinence *-la* est certainement aryenne, nous la retrouvons dans le nom propre lituanien : *Raïla* qui, comme on le remarque bien, est métathèse du nom gudique : *Iarla.*

Iarlaganda = *Iarla* + *ganda,* où *ganda(s)* en lit. « fama, fameux », ainsi *Iarlaganda* « *Iarla* le fameux, le glorieux ».

Nikilagab = *Nikila* + *gab,* où la deuxième racine *gab* est une abréviation de *ga(r)b(é)* en lit. « gloire », abrégé ou déformé par des scribes akadiens ; quant à la première racine *Nikila,* elle peut dériver de la racine *nikus* en lit. « inspirant peur », *νίκη* en grec « victoire », ainsi *Nikilla-gab* «celui qui inspire la peur, le victorieux».

Les autres noms de rois des *Guti,* cités par *Langdon* dans *Oxford Editions of Cunéiforme Texts II, 18,* sont déformés par les scribes akadiens, de sorte que leur caractère aryen est plus difficile à déceler. Toutefois, même parmi ces noms déformés on peut reconnaître leur ca-

ractère aryen, tel est le cas de *Elulumesh* déformé de *Elulumis* ; la désinence *umis* est fréquente dans les noms propres hittites et lituaniens. Tel est le cas aussi du nom *Ilimabakesh* = *Ilimab* + *akis,* où la deuxième racine *akis* en lit. « œil » est très fréquente dans les noms propres hittites et lituaniens *(Lupakis, Keturakis,* etc. (cf. p. 70).

Certains textes akadiens qualifient *Guti* de *namruti* « clairs, blonds », cela est une preuve de plus de leur origine aryenne.

Certes, ils ne paraissent pas être aussi « barbares » comme les annales akadiennes semblent les présenter : plusieurs villes babyloniennes jouissent d'une grande prospérité sous la domination des *Guti* qui dura 124 ans (2502-2378, Chron. Conteneau), tel était le cas, par exemple, de la ville *Umma,* dont le scribe dédicace une plaque votive au roi des Guti : *Sarati-gab-sin.*

Grâce à la conquête par *Gudi-Guti* de la Babylone, la présence des Proto-Aryens en Orient fut constatée historiquement au milieu du IIIme millénaire. Ainsi les Proto-Aryens sortent de la protohistoire pour entrer dans l'histoire.

Grâce à la théonymie et à l'anthroponymie nous pouvons constater que les peuples : *Gudi-Guti-Hatti, Kassites* qui envahirent l'Asie Mineure et la Chaldée dès le IIIme millénaire étaient des Proto-Aryens.

Il s'agit de savoir d'où ils venaient et où était leur habitat primitif.

Nous espérons que la méthode onomastique nous aidera à découvrir sinon leur berceau du moins leurs principaux habitats. Mais avant d'aborder ce sujet nous croyons utile de donner un bref exposé de l'historique de cette question.

VI

Lieu d'origine des Hittites et des Proto-Aryens

La question du lieu d'origine des Hittites est étroitement liée à celle des Proto-Aryens.

Malgré de nombreuses études dues aux savants français, anglais, allemands et autres, le problème de l'origine des Aryens n'est pas résolu. Il nous semble utile de donner un bref historique de cette question.

Il existe encore une grande incertitude sur l'origine des Aryens.

Friedrich von Schlegel plaçait au début du XIXme siècle (1808) le berceau des Aryens dans l'Inde. Raoul Pictet (1856-64) dans la Bactriane (Asie Centrale). Avec le progrès de l'anthropologie et de l'archéologie, depuis le milieu du XIXme siècle, cette question est revenue à l'ordre du jour.

L'école allemande : L. Geiger (1871), Cuno (1871), T. Poesche (1878), K. Penka (1883, 1886, 1907), M. Much (1893), G. Kossinna (1902, Mannus (1909-10, 1926), G. Wilke (1909), C. Schuchhardt (1926), mettant à profit les découvertes de l'archéologie et de l'anthropologie, ont émis une hypothèse qu'il faut chercher le berceau des Aryens non en Asie, mais en Europe. La préhistoire avait établi que l'Europe était habitée par de nombreuses populations à l'époque préhistorique (avant la date que l'histoire permettait d'attribuer à l'expansion aryenne).

Les savants allemands affirment que des populations les plus anciennes (néolithiques) en Europe préhistorique ont la même composition ethnique que les Européens actuels. Les races ainsi reconnues, notamment la race nordique, pouvaient représenter les véritables Aryens. Les Nordiques, ayant toujours habité l'Europe, le berceau des Aryens devait être recherché en Europe et non en Asie.

L'école française, basée plus sur la philologie que sur l'anthropologie et l'archéologie, les place dans les steppes eurasiennes et incline plutôt à maintenir l'ancienne hypothèse classique de l'origine orientale des Aryens.

Dès la parution de la théorie nordique de l'origine des Aryens, la polémique s'en suivit avec les savants français. M. Salomon Reinach en 1892, réfutant les théories de Poesche et Penka, disait : « Tout ce roman repose sur l'hypothèse gratuite d'un type physique propre aux propagateurs des langues aryennes ». Il plaçait le berceau aryen primitif dans les vastes steppes russes au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. C'est l'hypothèse scythique.

Plusieurs autres savants français se ralliaient plus ou moins à la thèse de S. Reinach. Le préhistorien célèbre Gabriel de Mortillet, affirmait que la civilisation néolithique fut introduite en France par des Brachycéphales venus d'Asie, apportant l'agriculture et la domestication des animaux. Il évitait de parler des Aryens, mais on les devinait.

Un autre éminent préhistorien français, Marcellin Boule, semble vouloir concilier la thèse française avec la thèse allemande ; il émet l'opinion que les Nordiques pouvaient subsister à l'époque du renne (fin Paléolithique supérieur, voire Mésolithique) dans les plaines de la Sibérie Occidentale et de la Russie, et qu'ils ont gagné de là les rives de la Baltique après la fonte des

glaces. Il confirme ainsi partiellement l'hypothèse de Poesche qui désigne le berceau des Aryens sur la Baltique, en Lituanie.

M. Zaborowski admet la possibilité de l'existence pendant le néolithique en Russie Orientale et Méridionale d'une population des steppes qui pouvait, sous l'influence venue de la Mésopotamie, faire quelques apports des métaux au début de l'époque chalkolithique. Mais il fait aussi une concession à la thèse allemande, en admettant que cette population aurait pu être apparentée aux hommes du Paléolithique supérieur et pouvait avoir déjà un type voisin de celui du Nordique. Il pense qu'elle, après avoir envahi l'Europe, se mêla aux populations existantes et créa la civilisation et langues aryennes.

Il est regrettable que la grande autorité en Préhistoire, M. Joseph Déchelette, ait refusé de traiter la question aryenne, la considérant d'ordre essentiellement linguistique.

Toutefois, parmi les savants français il y a des réfractaires opposés aux théories de l'école française ci-dessus exposées. Ce sont MM. Gobineau et Vacher de Lapouge. Ils furent les partisans de la thèse allemande. Le premier appuya fortement la théorie nordique. Le second tenta d'établir que le véritable Aryen est le Nordique qui a imposé sa domination aux autres races européennes ; il essaya de justifier cette supériorité par les qualités propres aux Nordiques, et par les défauts des autres races, mais il exagéra les uns et les autres.

S'il y a des réfractaires à la théorie française parmi les savants français, il y a aussi des réfractaires à l'école allemande parmi les savants allemands. M. Sigmund Feist contestait la théorie allemande sur l'identité des Aryens avec des Nordiques. Dans un ouvrage *(Kultur, Ausbreitung und Heimat der Indogermanen)*, publié en

1913, il tente de prouver que les langues germaniques sont différentes sur des points essentiels de la langue mère que l'on peut reconstituer comme la souche de toutes les langues aryennes. Les peuples germaniques n'étant d'origine aryenne, à son avis, seraient *aryanisés* par des invasions venues d'Asie. L'auteur appuie donc la thèse classique française du berceau aryen oriental, sans préciser l'emplacement, sans définir le caractère ethnique du groupe aryen qui s'y est constitué. Il tire profit à tort, pour sa thèse, des découvertes des langues aryennes : *hittite et mytanienne* en Asie Mineure et *tokharienne* en Bactriane (Asie Centrale).

Parmi les réfractaires à la théorie allemande il faut mentionner encore Otto Schrader ; il s'est rallié à la thèse française en admettant le berceau des Aryens dans la grande plaine du Sud de la Russie dont les conditions d'existence auraient favorisé l'éclosion de la civilisation aryenne primitive ; il se basait sur la paléontologie linguistique, interprêtée autrement que ne l'avait fait le savant genevois Pictet.

Les savants anglais, en grande partie se rallient à la thèse française. Myres, Haddon, Peake, Childe admettent la civilisation et race aryenne au Néolithique en Russie méridionale et orientale. Isaac Taylor émit une théorie (1889) basée sur les affinités des Aryens avec les Finnois, dont ils seraient une variété évoluée ; il conclut néanmoins à placer leur foyer dans le Sud et l'Est de la Russie. L'autre savant anglais, P. Giles, veut situer le berceau des Aryens, qu'il appelle *Viros,* dans le bassin du Danube.

Les savants italiens se rallient à la thèse française. Le professeur G. Sergi admet l'immigration des Aryens d'Asie en Europe. Il préconise l'irruption à la fin de la période néolithique d'une race brachycéphale apportant sa civilisation aux Nordiques et aux Méditerranéens. Il

rejoint la théorie du savant français de Morgan qui préconise aussi que les Proto-Aryens devaient être les brachycéphales et pénétrèrent en Europe après la fusion des glaces en Europe et le refroidissement de la Sibérie.

Un autre savant italien, E. de Michelis, combattant la théorie de Sergi, prétend que les Aryens s'étaient constitués avec leur langue et leur civilisation particulière dans l'Europe centrale et orientale, à l'époque néolithique, de diverses races européennes primitives.

Il me reste à mentionner ici encore la théorie d'un savant français, Georges Poisson, qui dans deux ouvrages récents d'une grande documentation scientifique, donna une synthèse des faits connus ; il dépeint l'évolution depuis la Préhistoire jusqu'à l'Histoire classique non seulement des Aryens, mais aussi de toutes les populations successives de l'Europe.

Ce savant français adopta dans ces investigations, une méthode qui n'était pas jusqu'à présent employée par aucun de ses confrères français, il s'est appuyé à la fois sur la linguistique, l'éthonologie et la préhistoire.

Il préconise la constitution du groupe Proto-Aryen dans le grand Empire Aryen créé en Europe et en Asie entre 2300 et 1900 av. J.-C. par les peuples des steppes, auquel nous devons par la suite attribuer l'initiative de ce vaste mouvement linguistique et social, à l'élaboration duquel ont dû toutefois contribuer largement les anciens occupants du sol méditerranéen.

M. G. Poisson admet *une large contribution des anciens occupants* du sol européen dans l'élaboration de la langue et de la civilisation aryenne contrairement aux savants qui préconisent que les Proto-Aryens imposèrent l'une et l'autre aux aborigènes.

Nous devons constater que jusqu'à présent ni la toponymie, ni l'anthroponymie n'ont été mises suffisamment à contribution, dans l'investigation de l'origine des Aryens. Les savants ci-dessus cités se servirent principalement de l'anthropologie et de l'archéologie. Et pourtant les Proto-Aryens, dans leurs déplacements sur le continent Eurasien, laissèrent des empreintes indélébiles sur les montagnes, sur les fleuves, sur les pays entiers qu'ils traversèrent, où ils vécurent, ils donnèrent aussi les noms aux peuples, à leurs chefs, voire à leurs rois et à leurs divinités que l'histoire nous a transmis.

Méthode onomastique dans les recherches préhistoriques

Nous croyons pouvoir préconiser l'emploi de la méthode onomastique dans les recherches préhistoriques qui, complétée par la méthode archéologique et anthropologique, peut donner des résultats satisfaisants [1]).

Nous avons déjà indiqué (cf. pp. 89-91) quatre séries de noms de lieux d'ordre technique que les Proto-Aryens avaient l'habitude de donner aux lieux qu'ils occupaient. Ainsi les noms de lieux à la racine *ar-* « labourer » désignent les lieux que les Proto-Aryens occupaient à demeure, parce qu'ils étaient aptes à la culture ; par contre, les noms de lieux à la racine *ness-neš-* « porter, transporter » désignent des lieux de campements qu'ils occupaient provisoirement pendant leurs migrations à la recherche de lieux aptes à l'agriculture. En effet, si les noms de la première catégorie correspondent souvent aux noms de fleuves dont les vallées étaient aptes à l'agriculture, ceux de la deuxième se trouvent

(1) Nous nous excusons de la répétition dans ce chapitre des sujets déjà partiellement exposés plus haut, rendue nécessaire pour expliquer le fonctionnement de la méthode que nous préconisons.

soit dans les steppes, soit dans les montagnes, localités peu ou inaptes à la culture, où les Proto-Aryens ne pouvaient s'adonner qu'à l'élevage du bétail. Ainsi ces tribus proto-aryennes furent surnommées *Gudai-Gudi* « possesseurs, éleveurs de gros bétail, bovidés » et ils menaient provisoirement la vie nomade. A en juger, d'après les noms de lieux à la racine *ness, neš-*, l'aire de l'extension des *Gudai-Gudi* était très vaste : de Balkans et du Danube à travers des steppes sur les rives nord de la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne au delà de la Volga jusqu'à l'Iran en passant aussi par l'Anatolie et l'Asie Mineure.

Cet immense espace constituait l'Empire Gudique, où se mouvaient les tribus proto-aryennes à la recherche de terres fertiles : *Purus-ganda's* « fameuses par leur blé », s'adonnant provisoirement à l'élevage des bovidés et travaillant parfois la terre à la houe, comme c'était probablement le cas des *Kassites* dont le surnom semble le justifier.

Est-ce que nous pouvons considérer cette aire Eurasiatique comme lieu d'origine des Proto-Aryens, comme le font les savants de l'école française ?

Non ! Parce que les steppes ne se prêtaient pas à l'agriculture, sauf de rares exceptions. Or, les Proto-Aryens étaient avant tout et surtout « laboureurs », leur lieu d'origine ne pouvait se trouver que dans les localités aptes, très aptes à l'agriculture. Obligés de les quitter, ils s'adaptaient temporairement à la vie nomade et devenaient « éleveurs et possesseurs de bovidés » — *Gudai, Gudi*.

Le lieu d'origine des *Gudai-Gudi* pouvait se trouver dans la vallée du Danube moyen — Pannonie (auj. Hongrie), Transylvanie, région des Karpates. Dans cette région il y a de nombreuses localités aptes à l'agriculture,

entre autre la vallée de *l'Aluta,* affluent gauche du Danube. Dans les grandes plaines fertiles du bassin du Danube, sur les terrains de lœss se forma de bonne heure — à l'époque néolithique et chalkolithique — une civilisation d'aspect particulier, connue sous le nom de civilisation *Danubienne,* caractérisée par la céramique *rubanée.*

Les données archéologiques fournissent des preuves suffisantes que cette civilisation avant le IIIme millénaire av. J.-C. rayonna au Nord : en Silésie, en Moravie, en Saxe et Thuringe et aussi au Sud, dans les Balkans jusqu'en Thessalie.

Ces données concordent avec les données onomastiques de lieux: ici nous trouvons des localités à la racine *gal-* en lit. « fin », au nord *Galicie,* à l'est *Galatz* et au sud *Gallipoli,* qui marquent les limites de l'extension de la civilisation danubienne ; à l'intérieur de cet espace nous trouvons de nombreuses localités à la racine *ness-* en lit. « transporter », en Silésie une ville *Neisse,* dans les Balkans la ville *-Nisch* (anc. *Nissaïa-Nissa)* et le fleuve *Nessus* (auj. Maritza) qui indiquent par où passaient les porteurs de la civilisation danubienne qui étaient des Proto-Aryens, comme ces noms de lieux l'indiquent.

Quelles sont les données anthropologiques de cette aire ?

Les squelettes découverts dans la région danubienne montrent un mélange de Dolichocéphales et de Brachycéphales. Le type anthropologique des squelettes dolichocéphales est celui des Méditerranéens. L'ensevelissement en position accroupie dans de simples fosses. Les bracelets en coquilles de *Spondyle* sont d'une importation méditerranéenne.

La présence des Brachycéphales indiquerait l'invasion venant de l'Asie par les steppes Eurasiatiques. En effet, les fouilles de plusieurs stations en Roumanie et en Transylvanie indiquent qu'au début du IIIme millénaire av. n. e. elles ont subi une invasion ; tel est le cas de *Cucuteni* près de Jassy, *Pétreny* en Bessarabie et *Erösd* en Transylvanie, dans la vallée de l'Aluta, où on distingue deux couches séparées par des traces d'incendie. On estime que la deuxième couche est postérieure à 2500. La première couche est plus ancienne, elle peut être située entre le IIIme et IVme millénaire. Ces stations se trouvaient sur des collines entourées d'un rempart de pierres brutes avec un fossé profond, les maisons sont rectangulaires et peu enfoncées dans le sol, avec murs en clayonnage et torchis, appuyés sur de gros poteaux de bois. Des pilliers isolés supportent le toit. Plusieurs maisons avaient des porches et des chambres garnies d'âtres, construits en petites pierres. Les âtres et les murs étaient revêtus d'un enduit peint. A Erösd on a trouvé un reste de four et un modèle de four complet pour faire la poterie qui est très fine, les vases en argile sont bien cuits. La majorité de la poterie est peinte, avec motifs en spirales. On a trouvé vingt-et-une stations similaires sur la rivière Aluta et ses affluents.

C'est ici que devait se trouver un centre important de la civilisation danubienne que nous pouvons déjà considérer comme proto-aryenne. Car c'est justement dans cette région que se trouvent de nombreux noms de lieux à *var,* en Hongrie : *Kapuvar, Kaposvar, Ungvar ;* en Transylvanie : *Kolozvar, Ujvar, Temesvar ;* en Croatie : *Bélovar, Prnjavar, Vukovar.* Comme nous avons déjà indiqué dans cette étude (cf. p. 58), chez les Hittites, voire chez les Proto-Aryens, les noms de lieux composés avec *var* désignaient les « lieux fortifiés ». Nous pouvons donc conclure que les Proto-Aryens, qui ont fait souche

des *Gudi - Guti - Hatti - Hittites - Kassites* et probablement des *Proto-Lituaniens* [1]), devaient séjourner avant le IIIme millénaire dans la vallée du Danube moyen.

C'est sous la pression des Brachycéphales arrivés de l'Asie qu'une partie d'autochtones — Dolichocéphales — quitta probablement leurs habitations, pour gagner les montagnes, revint ensuite et rebâtit les villages qui furent détruits à nouveau vers le milieu du IIIme millénaire par une autre vague des Brachycéphales. Une autre partie des Dolichocéphales s'expatria probablement vers le sud, le nord et l'est en cherchant de nouveaux habitats, comme de nombreux noms de lieux aux racines : *neš-, ness-* et *gal-,* situés dans ces trois directions, l'indiquent.

De nombreux savants de l'école française supposent que ce soient des Brachycéphales asiatiques qui apportèrent l'agriculture en Europe. Cette hypothèse nous paraît être erronée, car la population autochtone dolichocéphale du groupe d'Erösd, de Cucuténi et de Pétreny à l'époque de l'apparition des Brachicéphales était sédentaire et avait atteint un degré élevé de civilisation. A en juger d'après les vestiges de leurs maisons et de leur céramique, elle pratiquait aussi l'agriculture. Ce sont certainement des autochtones, Dolichocéphales, qui bâtirent leurs villages fortifiés qu'ils appelaient *var - varas - varana.* C'est ce qui nous donne l'indication qu'ils étaient des Aryens.

([1]) Il est singulier que le Folklore lituanien conserve des traces du séjour des Lituaniens sur les rives du Danube, dans les *daïnos* — chants populaires lituaniens — il y est souvent question du Danube, par exemple :

Siunté mane motinelé
In Dunoju vandenelio

« M'envoya ma mère
Chercher de l'eau au Danube »

Les Proto-Aryens expatriés, à la suite de l'invasion des Brachycéphales devinrent par nécessité *Gudai - Gudi - Guti* « possesseurs, éleveurs de bovidés » ; ils étaient nomades pendant la recherche de nouveaux habitats. Ceux qui descendirent au sud, dans les Balkans, traversèrent les détroits, pénétrèrent en Anatolie, où ils s'arrêtèrent, après avoir découvert des terres fertiles dans la vallée de *Halys* (nom dérivé de *galas* en lit. « fin »), où se trouvait la fameuse *Purus-handa* « endroit renommé par son blé », dont il est question dans les annales akadiennes vers 2725 av. J.-C. Les autres remontèrent au nord jusqu'en Galicie, la troisième vague s'enfonça dans les steppes Eurasiatiques.

Les données linguistiques, archéologiques et anthropologiques concordent, nous fournissant des preuves que le peuple qui habitait dans la région des Karpates, dans la Transylvanie, en Hongrie au début du IIIme millénaire pouvait constituer la souche des Gudi-Guti, Hatti (Hethéens-Hittites) — Kassites et des Proto-Lituaniens. A la suite des invasions des Brachycéphales venant de l'Asie, comme nous venons de constater, une partie de ce peuple se déplaça au sud en traversant le Danube et s'est répandue dans les Balkans jusqu'à la mer Egée et passant les détroits pénétra en Asie Mineure ; l'autre partie s'avança au nord, d'abord en Moravie, en Bohême, en Galicie, en Silésie jusqu'à la ligne Magdebourg-Glogau et ensuite à travers la Lusace jusqu'à la Mer Baltique. Ce sont ces derniers qui donnèrent probablement naissance aux civilisations connues dans la préhistoire au second âge du bronze (1900-1600) sous les noms d'*Auniétitzienne* et au IVme âge du bronze (1300-1000) -*Lusacienne.*

Nous partageons l'opinion de l'éminent préhistorien français G. Poisson (Op. c. p. 262) qui considère que des *Auniétitziens* ont fait la souche des *Proto-Lituaniens*

ainsi que des *Venètes* (ou *Vendes*) de la Baltique et du nord-est de l'Italie qui étaient non pas des Slaves, mais une population antérieure à l'arrivée des Slaves. C'est à tort que M. Zaborowski ainsi que plusieurs auteurs slaves tentèrent d'apparenter aux Auniétitziens des Proto-Slaves. Mais on sait que le rôle des Auniétitziens dans l'évolution des peuples Aryens de l'Europe est trop important, pour qu'on puisse l'attribuer à un peuple qui, par sa langue, a des affinités avec les Aryens d'Asie. Cette hypothèse est d'ailleurs abandonnée, car l'apparition des Slaves en Europe est de plus de vingt siècles postérieure aux *Auniétitziens.*

Quant aux Gudi-Guti-Hatti-Kassites, ils appartiennent à la même souche, ils menaient la vie pastorale dans les steppes Eurasiatiques.

Ils ressentirent aussi le choc des envahisseurs Brachycéphales et se déplacèrent au sud à travers le Caucase en envahissant l'Asie Mineure et la Mésopotamie vers le milieu du IIme millénaire. Nous pouvons les identifier *aux peuples des steppes* dont il est souvent question dans la préhistoire.

Gudi - Guti - Hatti (Hittites) - Kassites — peuples des steppes et leur civilisation

Ces peuples sont connus par leurs tombeaux, les Kourgans [1]), c'est-à-dire tumulus, sous lesquels on trouve

(1) Nous ne prenons en considération que les *Kourgans* néolithiques, car il en existe de très récents, du temps des Scythes et même du Moyen-âge.

Les Kourgans néolithiques sont répandus généralement dans les *régions herbeuses,* leur distribution coïncide en général avec celles des microlithes. Les plus nombreux se trouvent au nord du Caucase dans les régions de Kouban, Taman, Terek, dans les steppes

des squelettes accroupis et soupoudrés à l'ocre. Leur civilisation est caractérisée par la hache d'armes à trou d'emmanchement. Leur poterie se compose de gobelets et de vases à fonds bombés, ornés de dessins géométriques, obtenus par application d'une ficelle. C'est la poterie connue sous le nom de *cordée*.

Ces peuples utilisaient des chars et des chevaux, des haches d'armes, des lances à pointe de cuivre, des masses d'armes en pierre. Ils menaient une vie pastorale, car on n'a pas trouvé de stations, néanmoins, on a trouvé dans leurs restes des traces de grains qu'ils obtenaient en cultivant eux-mêmes (comme les Kassites) ou en rançonnant des peuples voisins [1]) qui cultivaient la Terre Noire.

---

entre la Volga et le Dniepr. Il y en a aussi dans le Turkestan – ceux d'Anau. Spizyn a fait en 1899 le recensement des Kourgans néolithiques contenant des sépultures avec os teints en ocre, il en trouva deux cent trente.

Quelle est l'étymologie du mot *Kourgan* qu'on croit généralement russe ?

L'origine de ce mot n'est certainement pas russe, ni même slave, car on ne peut l'expliquer par aucune racine en langues slaves.

Si nous avons recours à la méthode hittito-lituanienne nous pouvons l'expliquer par deux racines : *kur* + *gano,* où *kur* en lit. « où », *gano,* dérivé du verbe *ganyti* « pâturer », ainsi *K(o)urgan* = *kur* + *gan(o),* « où on pâture ».

On peut supposer que les tumulus, qui ont servi primitivement de sépultures, eurent ensuite des emplois plus utilitaires. Les pâtres gudiques du haut de ces tumulus purent surveiller leurs troupeaux, car la majorité des Kourgans se trouve dans les *régions herbeuses.*

(1) En lituanien contemporain, sous le nom des *Gudai,* on désigne jusqu'à présent les peuples voisins de l'est et du sud-est, cela indiquerait que les Lituaniens occupent les habitats actuels dès la plus haute antiquité.

Le Folklore lituanien prouve que les Lituaniens conservèrent assez mauvais souvenir du voisinage avec des *Gudai-Gudi,* car

Le premier caractéristique de leur civilisation est la hache d'armes à double tranchant — bipenne, *labrys* [1]), exécutée en cuivre dans le nord du Caucase, en pierre dans les régions occidentales, où le cuivre était introuvable. Cette hache d'armes en cuivre ou en pierre joue un rôle important dans les civilisations orientales, ainsi que l'attestent des découvertes archéologiques et des traditions légendaires ou même historiques.

---

la mémoire populaire garde le souvenir de l'époque, lorsque les *Gudai* les rançonnaient :

Perkuné, dievaiti,	« Dieu de l'orage, Perkune,
Nemuški Zemaiti,	Ne frappe pas le Samogitien
Bet muški Guda,	Mais frappe le *Guda,*
Kaip šuni ruda.	Comme un chien roux ».

(1) Dans les traditions légendaires de l'antiquité, on attribuait la bipenne aux Amazones. La nature de ce peuple de femmes est mal définie, mais il semble se rattacher au peuple des steppes. On les plaçait d'abord en Asie Mineure, au nord de la Mer Noire. C'est à elles qu'on attribuait l'origine de la bipenne qui apparaît dans les cultes de l'Asie Mineure.

Plutarque raconte qu'Héraclès aurait dépouillé Hippolyte, la reine des Amazones d'Asie Mineure, de la bipenne ou *labrys* pour la remettre à Omphale qui la transmit aux rois de Lydie ; ils la conservèrent comme attribut royal. Ensuite le roi carien Arsalès de Mylosa l'attribua au Zeus de sa ville surnommé *Labran-deus,* c'est-à-dire le dieu à la *labrys,* à la hache double. Ce symbole était ainsi devenu d'abord attribut royal, ensuite attribut divin.

On a trouvé dans les couches les plus anciennes de l'Artémision d'Ephèse deux *labrys* en ivoire et une en électron (ambre). On trouve la représentation de la bipenne sur les cachets d'Aïdin de la collection de Tyškevicius (à Boston) et de Clerq et aussi sur le bas-relief « Chasse » de Sakje-Genri (Musée de Berlin).

D'où vient la hache *labrys* ? Du nord ou du sud ? Les uns supposent qu'elle a été inventée par les peuples des steppes, les autres que c'est le produit de la civilisation mésopotamienne (M. Wolley vient de trouver un modèle en or dans les couches les plus anciennes des fouilles de la ville d'Ur). On trouve aussi le même type de hache en pierre dans le nord de l'Europe où il prend une grande extension et a des formes multiples.

Les partisans de l'origine des Aryens dans le nord de l'Europe, estiment que la hache *labrys* ne serait que la copie de celle du nord

La civilisation gudique, dite des steppes, présente une autre particularité – sa céramique. Elle se compose surtout de vases et de gobelets à fonds bombés, ronds, pointus ou légèrement aplanis, avec une ouverture rétrécie et un col léger. Elle est décorée au moyen d'empreintes de ficelle. C'est ce qu'on appelle la *céramique cordée*. Il y a une grande analogie avec la céramique cordée du nord de l'Europe. M. Boltenko trouva, dans la station néolithique d'Oussatova près d'Odessa [1]), à

de l'Europe et qu'elle a été importée par la migration en Asie des premiers peuples Aryens.

Qu'il nous soit permis d'apporter dans le débat un élément linguistique qui, peut-être, aidera à résoudre ce problème. Il existe dans le lituanien dialectal une double dénomination de la hache : *kaplys* et *labrys*, la première dénomination est employée pour désigner une « hache ébréchée, en mauvais état », la deuxième dénomination signifie une « hache en parfait état, bien aiguisée ».

Quelle est l'étymologie de ces mots ? *Kaplys* dérive de *kapoti, kapoju-* « couper », *labrys* dérive de *labas* « bon, en bon éat », dans les deux cas entre les racines *kap-* et *lab-* et la désinence *-ys* est intercalé *l* et *r* euphonique.

Les monuments hittites représentent abondamment des rois, des divinités et des guerriers avec le *labrys*. C'est bien l'arme pour ainsi dire nationale des Hittites. Il est possible que ce soient les Hittites, dont la langue, comme nous venons le prouver, ressemble à la lituanienne, qui dénommèrent ainsi la hache bipenne. Cette dénomination fut empruntée probablement avec la hache par les Grecs d'Asie Mineure, qui nous ont transmis ce nom.

Nous voulons risquer une hypothèse ; on sait que le fondateur du premier empire hittite et dont le nom est devenu presqu'un titre s'appelait *Labarna*. Nous avons déjà fait dériver ce nom de la racine *lab-* « bon ». Il est probable que ce nom pouvait aussi signifier « celui qui manie la hache de combat *-labrys*, bon combattant, vaillant » (cf. p. 49).

[1]) Odessa est un très ancien lieu habité qui s'appelait *Kartuba*, ensuite *Katuba*. Sous la dénomination turque le nom de cette localité fut transformé en *Katchubei*.

L'étymologie de *Kartuba* = *kart* + *uba*, où *kart-us* en lit. « amer », *uba, upa* en lit. « fleuve, eaux » ainsi *Kartuba* « eaux amères ». En effet, on sait que près d'*Odessa* se trouvent *deux limans* d'eau salée, ancien bras de la mer, dont un porte le nom de *Katchubei*.

8 km. au nord de la mer Noire, une quantité considérable de tessons de poterie cordée, dans les mêmes fouilles il a été trouvé aussi un vase peint et un autre gravé.

Nous admettons que cette céramique a pris naissance à Oussatova ; mais inversement à l'opinion des partisans de l'origine nordique des Aryens, nous supposons une migration des Gudai-Gudi dans les régions nordiques, où ils propagèrent la poterie cordée.

Quels sont les témoignages anthropologiques des Kourgans ? M. Zaborowski avait réuni les mesures de treize crânes, incontestablement néolithiques de régions des steppes. Dans son mémoire de 1895 il avait conclu qu'ils se rattachaient tous à « notre grande race dolichocéphale néolithique », il les reliait à des races préhistoriques les plus anciennes de l'Europe centrale, notamment à l'homme de Brunn-Predmost, en Moravie, dont le crâne saupoudré d'ocre, présente une forme si archaïque. Il constata que des crânes semblables, allongés, aux arcades sourcillières très saillantes, sont assez fréquents au nord des Karpates et dans les Kourgans. M. Zaborowski insiste sur cette persistance du caractère comme un signe d'une masculinité sous l'influence d'une vie rude de guerriers. Un crâne de Kobrynova et un autre de Smela (gouv. de Kiev) paraissent être encore plus allongés (66,9). Cette race semble être le produit de l'époque Aurignacienne. Elle présente une forme intermédiaire entre le Cro-Magnon [1]) provenant du Sud-Ouest de l'Europe et le Néanderthalien.

Ces faits infirment la thèse de Moragan, que les peuples des Kourgans seraient arrivés de la Sibérie sous la pression de changement subit de climat. Ayant admis

(1) On sait que les squelettes de Predmost furent examinés par Matiegka dont la conclusion est que ces squelettes représentent un type uniforme qui se rattache aux crânes du type bien connu de Cro-Magnon dont ils constituent une variante.

que l'Asie était un réservoir de Brachycéphales, on comprendrait difficilement la présence des crânes dolichocéphales dans les Kourgans, si on présume que les Kourgans étaient l'œuvre des immigrants asiatiques.

Deux circonstances nous obligent à admettre l'appartenance des peuples des steppes, voire des Kourgans, non à la race des Brachycéphales d'Asie, mais à la race Brunn-Predmost, — la dolichocéphalie des crânes des Kourgans et la manière d'ensevelissement : la position contractée et la présence de l'ocre rouge.

La race des Kourgans apparaît à Kostienki sur le Don, à Mezyn en Ruthénie et en Transylvanie. Apparamment cette race occupait les steppes au nord de la Mer Noire depuis les Karpates jusqu'au Turkestan, où il a été trouvé en 1904 par M. Pumpelly une station importante de la poterie peinte à Anau près d'Askhabad. Deux Kourgans ont été explorés. Le Kourgan nord plus ancien contient deux couches : Anau I et Anau II ; le Kourgan sud postérieur au premier contient les couches Anau III et Anau IV.

Les dates de ces couches sont controversées, mais Peake et Fleure admettent pour le Kourgan nord :

Anau I de 3900 à 3300
Anau II de 3300 à 2750

Les premiers habitants d'Anau avaient des maisons rectangulaires en briques crues ; ils cultivaient le blé et l'orge ; élevaient des bœufs, des porcs et des moutons. La présence de meules montre qu'ils connaissaient le grain et par suite la culture ; ils fabriquaient une poterie peinte avec des dessins géométriques ; elle n'était pas tournée et n'avait pas d'anses, elle a beaucoup de ressemblance avec celle de Suse ; certains ont voulu faire dériver celle-ci de celle d'Anau. On peut constater toutefois qu'il y a un lien entre la civilisation de Suse et celle d'Anau.

Anau II donne des poteries grises et noires, une

faucille en silex, des épingles en cuivre, des colliers en lapis-lazuli et en cornaline, lames de poignard et tête de lance en cuivre. C'est le développement de la civilisation d'Anau I.

On suppose que le site fut abandonné à la fin de la période II à cause du dessèchement progressif de la région, aujourd'hui déserte.

Anau III montre des poteries faites au tour, blanchâtres, avec des pots à bec, des véhicules à roues. Tout cela ressemble beaucoup à ce que l'on trouve en Iran. (Tépé Hissar II et III) en Assyrie (Gaura V et VI) et en Anatolie. Ces affinités nous laissent à présumer que les peuples des steppes *Gudai-Gudi-Hatti-Hethi-Kassites,* pressés soit par le changement de climat, soit par les envahisseurs de Sibérie, descendirent les uns en Iran, les autres en Assyrie et en Anatolie.

Nous ne partageons pas l'opinion de M. G. Poisson (Peuplement de l'Europe p. 228) qui pense que le peuple du nord de la Sibérie, émigré vers les steppes du Turkestan, fusionna avec le peuple des steppes, caractérisé par la civilisation d'Anau I-IV et donna naissance aux Aryens. Ces envahisseurs préhistoriques ne laissèrent plus de traces que *Khazares, Polovtzy, Petchénègues* ou *Tartars,* envahisseurs des steppes à l'époque historique.

Nous présumons que le peuple des steppes, de Karpates au Turkestan, était déjà formé et appartenait au groupe Proto-Aryen, qui a fait souche des *Gudi-Guti-Hatti-Kassites* et des *Proto-Lituaniens,* cantonnés dans la vallée du Danube moyen et dans les Karpates (vallée d'Aluta). En se basant sur la chronologie ci-dessus citée d'Anau II 3300 à 2750 avant notre ère, on peut supposer que les habitants de ce site quittèrent le Turkestan vers 2750, c'est-à-dire à l'époque de Sargon l'Ancien, et commencèrent à envahir Assyrie, Anatolie et Iran ; c'étaient les ancêtres des *Gudi-Guti* qui deux siècles plus

tard conquirent Babylone en 2502 et furent les maîtres d'Akad et de Sumer de 2502 à 2378, des Hittites qui reconquirent Babylone en 1806 et aussi des Kassites qui s'installèrent à Babylone en 1750 pour y régner pendant cinq siècles.

Il est bien probable que les Tokhariens du Turkestan chinois qui parlaient encore au VIIme siècle de notre ère une langue aryenne (du groupe kentum), fussent le reste de ce peuple des steppes dont le site d'Anau révéla l'habitat. Nous avons mentionné (cf. p. 12) qu'on a trouvé des traces de ressemblance avec le lituanien dans les inscriptions sur les fresques de Turfan (Turkestan chinois).

Le problème des Tokhariens a beaucoup intrigué les savants. M. G. Poisson pense qu'il n'est pas possible d'y voir une migration d'un peuple européen à travers l'Asie. Nous pensons, au contraire, que cela est très possible : puisque des hordes asiatiques se déversèrent sur l'Europe à travers les steppes, aussi bien à l'époque préhistorique qu'à l'époque historique (Gengis-Khan et autres), pourquoi un mouvement inverse ne serait-il pas possible ?

L'hypothèse de la formation des peuples Proto-Aryens dans les steppes Eurasiatiques, formulée par plusieurs auteurs n'est pas suffisamment appuyée par des arguments d'ordre linguistique, archéologique ou anthropologique. Les vastes plaines des steppes à moitié désertiques n'étaient aptes qu'aux pâturages, le peuple qui était laboureur, par excellence, ce que son nom *Arejas-Aryas* indique, ne pouvait se former dans un pays de cette nature. Au contraire, le peuple des Kourgans qui était d'origine proto-aryenne, était composé, au début, de laboureurs qui, ensuite, par la nature des choses, devinrent pâtres. Mais ils continuèrent malgré tout, à s'appeler avec fierté *Arejas-Aryas* (laboureurs), nom qui devint un titre de noblesse dans leur nouvelle patrie : Iran et Inde. Cela n'empêcha pas de les surnommer

Gudai-Gudi-Guti, ce qui devait signifier « éleveurs, voire pâtres de bovidés », nom qui correspondait d'ailleurs à la réalité. Le nom de *Gudai-Gudi* fut ensuite déformé en *Guti* par les scribes de Babylone et par ceux d'Assur en *Ḥatti.*

Une branche du peuple des Kourgans-Gudi traversa probablement le Caucase au début du IIIme millénaire en longeant la côte de la Mer Noire, où elle laissa la trace dans la dénomination ancienne de *Sotchi-Nesis.* Cette migration devait se produire par des vagues successives.

Gudi-Guti installés en Asie Mineure, dans la boucle de la rivière Halys, au début du IIIme millénaire, parmi les peuples asianiques, s'assimilèrent aux indigènes et ne conservèrent que le nom de *Hatti* dérivé de Gudi-Guti.

Lorsque cinq siècles plus tard, une autre vague de Proto-Aryens, connus sous le nom de Nessites, arriva en Asie Mineure par le Bosphore et les Dardanelles et entreprit la conquête du pays, elle se heurta aux Hatti qui semblent être déjà complètement assimilés. Car Anita, après avoir pris d'assaut Hattussas, la capitale des Hatti, la détruit et sème sur ses ruines la plante épineuse *zahheli,* en faisant le vœu de la voir pousser au lieu du blé. Anita ne manqua pas de jeter l'interdit sur cette ville : « Celui qui deviendra roi après moi, profère-t-il, et repeuplerait la ville Hattussas, que le dieu de l'orage du ciel l'écrase ! » Cet anathème n'empêcha d'ailleurs pas ses successeurs de rebâtir la ville et d'y transporter la capitale, car la position géographique et stratégique de cette ville s'y prêtait admirablement. Hattussas resta la capitale de l'empire hittite jusqu'au XIIme siècle av. J.-C.

Par contre, le père d'Anita, Pithâna, lorsqu'il conquit Nessa « fait prisonnier le roi de Nessa ; quant aux habitants il ne fait de mal à aucun, il les traite comme (ses) père et mère ». Cela prouve leur parenté ethnique ;

malgré la rivalité et la guerre qu'ils se faisaient entre eux, ils se ménageaient mutuellement. Tandis que Hatti, assimilés complètement aux Asianiques furent considérés par les Nessites comme étrangers bien qu'ils descendissent de la même souche proto-aryenne.

Les Nessites après la conquête de Hattussas et du pays de Hatti abandonnent le nom des *Nessites,* qui devait signifier « ceux qui se transportent d'une localité à une autre » et adoptèrent le nom de *Hatti* en se fixant définitivement à Hattussas. Ils furent connus sous ce nom jusqu'à la disparition de leur empire au VIIme siècle avant J.-C. Mais ils évitèrent l'assimilation par les Asianiques parmi lesquels ils vivaient.

C'est le sixième roi hittite, Labarna, qui peut être considéré comme le fondateur de l'empire hittite. Voici ce que dit à son sujet M. L. Delaporte (Op. c. p. 62) :

« Labarna semble avoir achevé l'union sous un seul chef des cités-états de Hatti qui auparavant étaient dans une indépendance relative et subissaient parfois le joug de l'une ou de l'autre. Leur situation avait été jusque là comparable à celle des cités sumériennes et akadiennes. Le résultat auquel Labarna atteint peut être comparé à celui qu'obtint vers le même temps en Mésopotamie le grand roi Hammourabi, l'organisation définitive du pays sous la direction d'un seul chef, une législation unifiée, un même culte.

« Avec Labarna, les Indo-Européens ont définitivement évité l'assimilation dans l'ancienne population asianique de Hatti, ils se sont assuré la suprématie ; ils vont devenir un facteur important dans la politique mondiale. »

Nous pouvons conclure, contrairement à l'opinion de nombreux préhistoriens, que le peuple des steppes, constructeur des Kourgans, était dolichocéphale, que son lieu d'origine se trouvait dans la vallée du Danube

moyen : Pannonie, Transylvanie, Roumanie, Croatie — région des noms de lieux habités à *-var*.

Au point de vue ethnographique nous avons identifié le peuple des steppes et des Kourgans au *Gudai-Gudi-Guti,* auxquels se rattachaient *Hatti (Heths-Hittites)* et *Kassites.* C'étaient des Proto-Aryens, comme les noms de lieux, sur l'aire de leur extension de Karpates et du Danube jusqu'au Turkestan, l'indiquent.

Les noms des montagnes et des fleuves de cette aire sont aryens. Ainsi le nom des *Karpates* signifie « région élevée », comme nous l'avons déjà indiqué (cf. p. 43), il dérive de la racine hitt. *karpja* « élever » ; *Caucase* dérive de la racine lit. dial. *kaukas* « colline, élévation ». Le Folklore lituanien connaît le dicton :

Penkvalakis kauko
Tris valakai lauko.

« Cinq valaques[1]) de kaukas
Egalent aux trois valaques des champs ».

Les noms des fleuves *Danube, Dniestre, Dniepr, Don, Donetz* dérivent de la racine scr. *dhuni* « rivière », *dun, don* en ossète « eau, rivière ». Ces noms de fleuves indiquent qu'ils n'avaient pas un nom spécial, ils désignaient seulement « eau, rivière » avec l'adjectif distinctif *s(t)r-aunus,* en lit. « rapide » pour *Dniestre et Dniepr,* d'ailleurs Dniestre était connu dans l'antiquité sous le nom de *Tyras* en lit. : « désert », car il traversait une région (Bessarabie) désertique ; au bord de ce fleuve se trouve la ville *Tyraspol* dont le nom dérive de *Tyras.*

La racine scr. *dhuni* est métathèse de la racine lit. dial. *und-uo* (gen. undens) « eau » et de la rac. lat. *unda* « onde, vague », en scr. *undon* ou *udra* « eau » ; *Udon,* était l'ancien nom de *Kouma* (nord du Caucase), *Odra* fleuve en Pannonie et *Oder* en Allemagne.

---

(1) Valaque est une mesure des champs lituanienne égale à trente hectares.

Un bras de l'embouchure du Danube s'appelle *Kilia* qui est une forme fléchie de *Gilia,* dérivé de *gilus* en lit. « profond ». Il est singulier qu'un des bras de l'embouchure du Nemunas [1]) s'appelle aussi *Gilia,* un autre *Russ ;* il existe sur la rive droite du Danube (en Bulgarie) une localité qui s'appelait aussi *Russe* (auj. Roustchuk).

L'ancien nom de la Mer d'Azov – *Palus Méotis* avait le surnom de *Tamerinda* (Pline VII, 7), la presqu'île entre la Mer d'Azov et la Mer Noire s'appelle *Taman,* parce qu'entourée des eaux sombres et boueuses de la Mer d'Azov. Ces noms dérivent de la racine *tam-sus* en lit. « sombre, obscur » ; en Europe occidentale nous rencontrons aussi de nombreux noms de fleuves dérivés de la même racine : *Tamesis* (Tamise) en Grande-Bretagne, *Tamaris* en Espagne, *Tamarus* en Italie (Samnium).

Sur l'aire des steppes Eurasiatiques nous trouvons de nombreux noms de fleuves en composition avec *-uba, -upa* en lit. « fleuve » ; le bras gauche de la Volga s'appelle *Aktuba* dont l'étymologie : *ak(t)* + *uba,* où *ak(u), ek(u)* en hitt. « boire », *uba, upa* en lit. « fleuve », ainsi *Aktuba* « fleuve d'eau potable ». Deux affluents de l'Oural portent les noms de *Kara-uba* et *Bess-uba* (cf. pp. 56, 57, 68).

Le nom du fleuve Kuban dérive de *Ku* + *uba,* où *ku* est la forme fléchie de *Gu(ovs)* lit. dial. « bovidé », *uba* « fleuve », *n-* le suffixe de l'adjectif à la terminaison *-nas, -nis* fréquent en lit. et en hitt. pour désigner la capacité, l'aptitude, ainsi *Kuban* « fleuve apte, commode à abreuver des bovidés ».

---

(1) Cette circonstance semble confirmer notre hypothèse que la vallée du Danube fut le lieu d'origine des Proto-Lituaniens, qui, après avoir quitté la vallée du Danube, s'installèrent à *demeure* dans le bassin du *Namunas* dont le nom dérive de *namas* « habitation, maison », *Namûnas* ou *Némunas* « lieu où on s'installe à demeure ».

Sur la même aire des steppes Eurasiatiques nous rencontrons aussi de nombreuses *Karduba* ou *Kartuba* « eaux amères » dont l'étymologie a été indiquée plus haut (cf. p. 68). Ce sont généralement des anciens « restes » de la Mer Noire ou Caspienne qui se retira. Ils contiennent souvent de l'eau salée, tel est le cas des deux *limans* d'Odessa et des innombrables *limans* entre les Mers Noire et Caspienne (cf. p. 115). Pour les distinguer les uns des autres on leur donne des qualificatifs, par exemple : *Krasny liman* « liman rouge », *Siny liman* « liman bleu », etc. Si les qualificatifs sont russes, le nom *liman* est proto-aryen et date de l'époque préhistorique, de même que le nom du *Lac Léman* (Lac de Genève) en Suisse.

Ce nom est souvent déformé en Russie par métathèse en *Ilmen,* comme c'est le cas du grand lac russe près de Novgorod.

Il y a aussi de nombreux noms de lieux en France portant ce nom : *Limagne* (en Auvergne), *Limogne* (Cahors).

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse. Le nom générique *léman, liman, ilmen,* créé en série, est certainement proto-aryen, il dérive d'une racine de l'aryen primitif, tombé depuis longtemps en désuétude aussi bien en hittite qu'en lituanien, car dans ces deux langues nous ne trouvons aucune racine nous permettant de l'expliquer. En tout cas, ce nom générique se rapporte non pas aux lacs ordinaires, mais aux *restes* d'étendues d'eaux plus vastes, voire des mers. On dirait que les Proto-Aryens qui créèrent ce nom furent les témoins du retrait des eaux. Ainsi le Lac Léman (Suisse) est certainement le reste d'une nappe d'eau qui s'étendait des Alpes au Jura. On sait que le Lac Léman préhistorique se déversait dans le Rhin au-dessus de Vevey par la dépression d'Attalens entre le Mont-Pélerin et le Mont-Vuarat. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que l'ancienne limite

nord de cette immense nappe d'eau porte le nom de *Jura* [1]) (prononcer *Youra*) en lit. « mer » (cf. pp. 33, 35) qui est aussi un nom générique, créé en série, car en dehors du *Jura suisse* il y a le *Jura de Souabe* et le *Jura Franconien* qui longent la rive gauche du haut Danube.

On sait que les phénomènes glaciaires ont amené une accumulation énorme de glaces, formées sur les montagnes de 1200 à 3000 mètres d'altitude, ce qui était le cas des Alpes et du Jura. A l'époque de la post-glaciation Wurmienne, après la fonte des glaces, tout l'espace entre les Alpes et le Jura fut couvert d'une immense nappe d'eau, de sorte que se forma une « mer » d'eau douce.

Post-glaciation Wurm I. correspond à l'apparition des Aurignaciens du Paléolithique supérieur, dans la zone inter-glaciale, entre le glacier des Alpes et les glaciers Scandinaves, qui descendaient jusqu'à la ligne Londres-Prague-Kiev.

Les Aurignaciens qui chassaient des rennes et des mammouths sur le versant nord du Jura auraient pu être les témoins de la formidable période glaciaire, accompagnée des phénomènes géologiques qui ont modifié la surface de la terre ; ils pouvaient être les témoins de la fonte des glaciers des Alpes qui remplirent d'eau toute la dépression entre les Alpes et les *Jura's* Suisse, de Souabe et Franconien. Ce sont peut-être eux qui, en observant les phénomènes de la post-glaciation — la fonte des glaces — et voyant l'immense mer d'eau douce, s'écriè-

(1) M. A. Dauzat (op. c. p. 208) fait dériver le nom de *Jura* d'une racine celtique, *juris*, désignant la « forêt de montagne, hauteur boisée », si fréquente, dit-il, dans cette région, où elle a laissé dans la toponymie bien d'autres représentants (Joux, Jorat, Jorasse, etc.). Mais, il s'agit de savoir, si la « racine celtique » *juris* « montagne boisée » ne dérive pas de *Jura ?* Est-ce que les noms du *Jura de Souabe* et du *Jura Franconien* dérivent aussi de la « racine celtique », *juris ?* Et *Baltijos jura*, le nom lituanien de la « Mer Baltique », dériverait-il aussi de la « racine celtique », *juris ?*

rent *Youra! Youra!* « mer! mer! ». Nom qui resta attaché à ces monts qui servirent jadis de rives à cette mer.

On sait que l'époque Aurignacienne est caractérisée par l'apparition d'une race nouvelle — Cro-Magnon, très évoluée dont les caractères anatomiques, différents de ceux des Néanderthaloïdes, sont identiques à ceux des races actuelles les plus évoluées. Cette race donna l'impulsion à l'industrie lithique qui est très supérieure à celle des Moustériens tant au point de vue de la variété et de la multiplicité que des formes de leur outillage.

Nous pouvons donc supposer que c'étaient des Cro-Magniens qui donnèrent la dénomination aux monts *Jura's*. Ainsi, il serait probable que ce soient des Cro-Magniens qui firent la souche de tous les peuples Proto-Aryens.

Ici nous fermons la parenthèse sans insister davantage.

Les steppes eurasiatiques dans leur ensemble ne se prêtaient pas à la culture, néanmoins, il y avait des exceptions comme les noms de lieux l'indiquent. Nous rencontrons deux *Samara,* l'un affluent gauche du Dniepr et l'autre aussi affluent gauche de la *Volga* avec une ville du même nom se trouvant dans le confluent de deux fleuves.

Quelle est l'étymologie de *Samara*? *Samara* = *sam* + *ara,* où *sam* est la forme fléchie de *žem(e)* en lit. « terre » *ara* en lit. « labour », ainsi *Samara* « terre, sol arable ». Il est singulier que nous trouvons ce nom de *Samara* aussi bien à l'extrême limite occidentale de l'aire Eurasiatique, en France : l'ancien nom de la *Somme* et de la *Sambre,* qu'en Orient, en Mésopotamie : *Samara,* nom d'une ville sur la rive gauche du Tigre.

Le nom du Lac *Aral* dans le Turkestan prouve que ses rives étaient arables à l'époque préhistorique avant le dessèchement du climat (Anau).

Gudi-Guti, constructeurs des Kourgans dans les steppes, menaient une vie nomade et, par conséquent, n'étant fixés nulle part, ils ne donnaient que rarement les dénominations aux localités, sauf celles probablement, où ils séjournaient plus longtemps, comme c'était le cas dans la partie occidentale des steppes de la Bessarabie et aussi dans la région du Kouban.

Dans la partie occidentale des steppes à la lisière des Terres Noires, nous trouvons encore de nombreuses localités qui, parmi les noms slaves à la terminaison *-skoje, -ka,* ont une consonnance hittite, par exemple : *Kišinev(a), Balta, Yarouga, Kodyma, Ouman ;* de nombreux noms à caractéristiques hittites, à la terminaison *-ava, -uva, -ova, -eva* ou abrégé en *ov,* par exemple : *Goltava, Pultava (Poltava), Rostov(a), Azov(a), Saratov(a), Kiev(a),* dérivé de *Kujava - Gujava* « lieu d'abreuvage des bovidés » (cf. p. 69).

Il est symptomatique que nous trouvons aussi des noms de lieux à la consonnance hittite dans la Crimée : *Monts Yaïla, Yalta,* les noms en *-ava Balaklava ;* les noms de lieu en *an :* péninsule et cap *Tarkan, Taman.* De nombreux fleuves dans la région du Caucase portent des noms hittites : *Anapa, Laba, Beïsoug, Malka, Irunga, Aragva.*

La région du Caucase à la proximité du défilé de Darjal, habitée par les Ossètes, abonde en noms de lieux hittites : *Tuganova, Banokova, Trambieva,* nous trouvons ici même le nom d'une localité qui s'appelle *Balta* «blanc», on sait que ce nom est très répandu en Moldavie, en Bessarabie et en Lituanie, où plusieurs localités portent le nom de Balta. Nous trouvons en Roumanie une localité qui porte le double nom de Alba-Balta.

L'abondance des noms gudiques ou hittites dans cette région du Caucase, habitée par des Budines (auj. Ossètes), s'explique par le fait qu'ici se trouvait un point « stratégique » de la plus haute importance — passe de

Darjal, – car les Proto-Aryens dans leurs migrations avaient l'habitude d'occuper ces points et les faire garder par de forts contingents, installés à demeure. C'est ainsi que s'explique la présence de cet îlot des Ossètes au milieu des peuples asianiques (cf. p. 90).

Ces noms de lieux prouvent amplement que les peuples des steppes qui ont construit des *Kourgans* furent des Aryens. Nous les avons identifiés avec les *Gudai-Gudi-Guti-Hatti (Hittites) -Kassites.*

Ces peuples firent trembler les empires d'Orient : *Akad, Sumer, Assyrie, Egypte.* Avec la conquête de Babylone par *Guti,* en 2502 av. J.-C., les *Aryens* entrent par la grande porte dans l'Histoire.

La présence de ces peuples d'origine aryenne dans les steppes a permis aux préhistoriens de l'école française et aux autres orientalistes d'émettre l'hypothèse que le berceau des Aryens se trouvait dans les steppes eurasiatiques.

Désormais la légende de l'origine orientale des Aryens doit prendre fin. Il n'y a plus de doute que le berceau des Aryens se trouve en Occident, en Europe. Nous avons pu suivre la trace des Proto-Aryens jusqu'à la vallée du Danube moyen. Mais ce n'est qu'une étape, d'ailleurs, très importante de leur expansion à l'Est, au Sud et au Nord.

Leur berceau est ailleurs.

Extension de l'Empire Gudique dans le nord et l'ouest de l'Europe

Les annales de la Chaldée nous donnent des preuves de la pénétration des Proto-Aryens, *Gudi-Guti-Hatti (Hittites)-Kassites,* en Mésopotamie dès le milieu du IIme millénaire. Les annales hittites de Boghaz-Keui nous apportent une preuve qu'un puissant empire proto-aryen fut fondé au début du IIme millénaire av. J.-C. en Anatolie et en Syrie ; il dura jusqu'au VIIme siècle av. J.-C.

Nous ne possédons, hélas, d'autres annales qui puissent nous donner des preuves de l'extension de l'Empire Gudique dans le nord et dans l'ouest de l'Europe.

Pas de documents, pas d'histoire !

Nous sommes donc obligés, en revenant de l'Orient en Europe, de retourner dans la préhistoire et de nous contenter, faute de documents écrits, des documents archéologiques, anthropologiques et linguistiques - toponymiques pour pouvoir, à l'aide des conjectures, retracer l'expansion des Gudai-Guti en Europe même.

Nous avons vu que les caractéristiques de la civilisation gudique, dite des steppes, est la hache d'armes à un ou deux tranchants — *labrys* en cuivre dans la région du Caucase et en pierre dans les régions occidentales. Gudai-Guti furent des guerriers et des conquérants. Ils étendirent leur empire non seulement en Orient, mais aussi en Occident, en Europe septentrionale. Leur empire couvre ainsi une grande partie de l'Europe, s'étendant au nord du bassin du Danube, des Alpes et de l'Adriatique jusqu'aux rivages de la Baltique et jusqu'en Scandinavie.

Avec leur hache d'armes et avec la masse d'armes, les envahisseurs gudiques apportent en Europe centrale et septentrionale la poterie cordée et l'usage des tumulus à sépulture individuelle.

Les préhistoriens de l'école française, entre autres G. Poisson, ont raison, lorsqu'ils affirment que les Proto-Aryens essaimèrent de steppes Eurasiatiques dans le nord et l'ouest de l'Europe. Mais ils ont tort, lorsqu'ils prétendent que ces steppes furent leur berceau. On a vu pourquoi les steppes inaptes à l'agriculture ne pouvaient être le berceau d'*Aryas-Arejas* « agriculteurs » par excellence.

Les préhistoriens de l'école allemande ont raison lorsqu'ils soutiennent que les Nordiques sont d'origine aryenne ; ils ont aussi raison, lorsqu'ils affirment qu'on doit chercher le berceau des Aryens en Europe et non en Asie. Mais ils ont tort lorsqu'ils prétendent que le berceau des Aryens se trouve sur les rives de la mer du Nord ou de la mer Baltique.

Le principal protogoniste de l'origine des Aryens dans le nord de l'Europe, Kossinna, prétend que la civilisation de la céramique cordée se développa dans le nord (Jutland) et de là elle s'est étendue jusqu'aux steppes ; il voit dans les tombes individuelles une évolution locale des « Indo-Germains », qui seraient ensuite partis de la Scandinavie et de l'Allemagne pour coloniser les steppes Eurasiatiques. Cette opinion est appuyée par Schuchhardt et autres préhistoriens allemands.

L'avance des Nordiques dans cette direction serait marquée par les tumulus contenant de la poterie cordée, la hache d'armes en pierre. Les Kourgans néolithiques ne seraient que l'imitation des tumulus nordiques. Les dolmens de la mer Noire ne seraient qu'une survivance de mégalithes du nord, entraînés par les courants précédents. Cette opinion est partagée par la majorité des

préhistoriens allemands, elle est appuyée par le préhistorien suédois Aoberg.

Cette opinion est combattue par les travaux récents d'un savant danois, G. Rosenberg, qui a montré comment était née à Oussatova (près d'Odessa) la décoration cordée et comment elle s'est propagée jusque dans le nord (Cf. pp. 115-116).

L'hypothèse des préhistoriens allemands est fortement combattue par Serjna et par des savants anglais, Myres, Peake, Childe. Nous partageons leur opinion que l'apparition des tombes individuelles dans le nord au milieu de la civilisation mégalithique au Danemark et en Allemagne modifia son développement. Elle isola à l'ouest de l'Elbe un groupe de la civilisation mégalithique existant précédemment sur les rivages de la mer du Nord.

L'extension de l'empire gudique au nord de l'Europe trouble visiblement l'état de choses ancien et provoque le mélange de la civilisation gudique avec celle des mégalithes, il se forme ici une civilisation mixte employant à la fois les mégalithes et les tombes individuelles sous tumulus et caractérisée par la poterie cordée et par la hache d'armes.

Cette civilisation se rapproche de celle qui se forma antérieurement plus au sud en Thuringe, Saxe et Silésie sous l'impulsion de la civilisation danubienne.

L'ensemble de deux civilisations semble avoir formé une grande unité culturelle, dite de la *civilisation à céramique cordée,* comportant quelques variations locales ; elle fait supposer, sinon une organisation politique unifiée, tout au moins solidarité ethnique due à un élément commun. Nous pouvons supposer la formation d'un type ethnique nouveau nordique par la fusion des survivants : des Cro-Magniens, des descendants de *Kiœkkenmœddings* (éléments pré-aryens, Finnois) évolués,

grâce à la civilisation mégalithique et des conquérants gudiques venant des steppes.

Les conquérants *Gudai-Guti,* venant des steppes dans le nord et l'ouest de l'Europe, y procédèrent certainement de la même manière qu'en Asie Mineure et en Mésopotamie, avec cette différence qu'ils rencontrèrent ici une population moins avancée, voire même arrièrée. Ce furent certainement Gudai-Guti qui donnèrent des noms aux lieux en Europe nordique et centrale.

Ici nous sommes obligés de rappeler que les populations pré-aryennes de ces régions du type de Fenni de Tacite *(Germ.)* (cf. pp. 17, 18) ne donnèrent sûrement pas les noms aux lieux qu'ils n'occupaient que provisoirement, étant chasseurs et pêcheurs, ne labourant pas la terre et même méprisant l'agriculture. Nous sommes en droit même de supposer que *Fenni* (d'où dérive la dénomination *Finnois)* constituaient le principal noyau des Pré-Aryens qui occupaient la région entre le Rhin, l'Elbe et les monts du Harz avec Hercunia silva au sud. Par conséquent, ces noms de lieux doivent être attribués aux conquérants, Proto-Aryens, venant des steppes — Gudai-Guti.

Ainsi les noms de fleuves de l'aire qu'on attribue généralement aux peuples pré-germaniques, portent la marque irrécusable de la facture gudique. Commençons par le plus important, le *Rhin,* qui marque la limite occidentale de l'extension de l'empire gudique. Le nom latin de ce fleuve *Raenus, Reinus* et celt. cour. *Reinos* dérive du proto-aryen : *(s) raunus* en lit. « rapide », où la diphtongue *au* fut substituée par *ei, ae,* dont la disparition est marquée en allemand par *h,* les deux consonnes de la racine *r, n,* subsistent.

Le bras principal de l'embouchure du Rhin s'appelle actuellement *Waal,* dérivé de *Vacalus* (César), *Vahalis*

(Tacite) ; ces noms attestés par les auteurs romains dérivent de la rac. proto-aryenne, *vaga-lis,* où *vaga* en lit. « sillon », au figuré « lit d'un fleuve », *-lis* désinence habituelle aux noms hitt. et lit. (Cf. pp. 66, 67). Ce nom en lit. contemporain indique généralement : « lit principal du fleuve ».

Les affluents du Rhin ont aussi les noms aryens : *Moselle* dérivé de *Mažile* « toute petite » en lit. diminutif de *Maža, Meuse* anc. *Moza* dérive de *Maža* en lit. « petite » ; dans les deux cas l'adjectif est au féminin se rapportant à *upe* (sousentendue) en lit. « fleuve » fem.

Ceux qui donnèrent les noms à ces fleuves voulaient probablement marquer leur rapport de grandeur : le *Rhin* était le *grand* fleuve, *Meuse* «petite» par rapport au Rhin, *Moselle* « la plus petite ». L'affluent droit du Rhin *Ruhr* avait surnom *Gelduba,* les deux noms sont proto-aryens : *Ruhr* dérive de *rauris* lit. dial. « vallon creux » du verbe *rausti* en lit. « creuser » ; *Gelduba* = *gelda* + *uba,* où *gelda* en lit. « seille », *uba (upa)* « fleuve », ainsi *Gelduba* « fleuve encaissé comme dans une seille ». Les deux noms désignent un fleuve encaissé, ce qui est le cas de la *Ruhr.*

Ce nom *Gelduba,* plus que tous les autres, trahit l'origine gudique des noms de lieux de l'aire germanique. Nous avons vu plus haut (cf. pp. 56, 57, 68, 123) que c'était le mode préféré des *Gudai-Guti-Hatti (Hittites)* de former en série les noms des cours d'eau. En Allemagne abondent les noms de fleuves en *-ap, -up, -ep, -pe* en territoire bas allemand et en *-aff, -uff, eff, -f* en territoire haut allemand, ce sont les anciens noms gudiques en *uba, upa, apa* déformés par la mutation consonantique (cf. pp. 68, 69).

Le nom de fleuve *Weser,* ancien *Visurgis, Visurja* est proto-aryen dont l'étymologie : *Vis* + *urja* = *vis* + *aria,* où *vis* en lit. « partout », *aria* en lit. « on laboure »,

ainsi *Visurja - Weser* « fleuve dont la vallée est labourable partout ». Ce nom n'est pas isolé, il fait partie d'une grande série de noms proto-aryens désignant de nombreux noms de fleuves dont les vallées sont arables ; deux en France *Vézère (Visera* IXme siècle), affluents de la Dordonne et de l'Isle ; *Isar* près de Munich, dérivé de *(V) isar (a) ; Isara* ancien nom de *Oise,* affl. de la Seine, dérivé de *(V) isara ; Yser* en Flandre, *Isère* affluent du Rhône dérivé de *(V)isara* « labourable partout ».

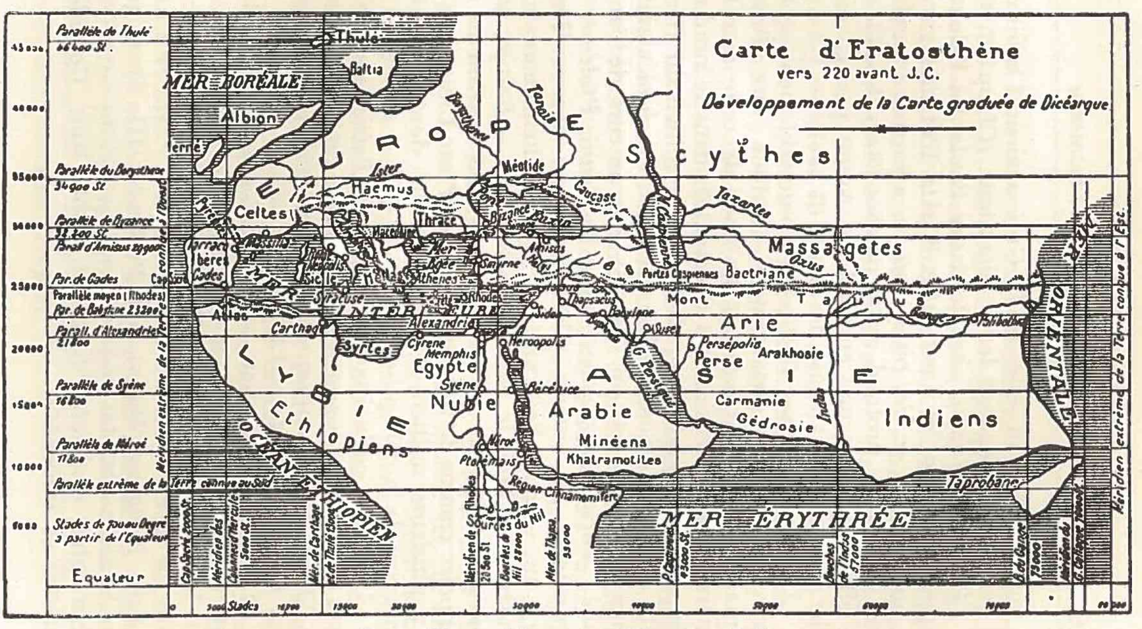
Le fleuve *Tauber* (ancien *Dubra, Dubris),* mutilé par la mutation consonantique, dérivé de *dauba, duobé, dub(u)ris* en lit. « trou, creux dans le lit du fleuve provenant des remous », alors *Tauber* = *Dubris* ou *Dubra* « fleuve ayant des trous provoqués par les remous ».

Le nom de fleuve *Elbe,* anciennement *Laba* [1]), par métathèse *Alba,* ensuite déformé en *Elbe ; Laba* (sous-entendue *upa* « fleuve ») fém. de *labas,* en lit. « bon, bonne ». On a vu que dans la région du Caucase existe aussi un fleuve *Laba* (cf. p. 127).

Le nom du fleuve *Oder,* comme nous avons déjà indiqué plus haut (cf. p. 122) dérive du *udra* en scr. « eau » ou de *audra* en lit. dial. « flot, vague ». Le surnom latin de ce fleuve *Via-dua* « double voie » nous indique que ce fleuve, qui se dédouble depuis Kustrin, grâce à son affluent *Wartha* dont l'importance est presque égale à celle de l'Oder, servait de double voie, remontant le fleuve depuis l'embouchure. Le nom de *Wartha* peut dériver de *vartai* pl. t. en lit. « portail » ce qui pouvait signifier que ce fleuve ouvrait le passage dans le pays de l'est. Il est singulier que ce cours d'eau ait un affluent gauche qui s'appelle : *Netze,* anc. *Neisse,* dérivé de la rac. *nessu, nešu, nešti* en lit. « transporter »

---

(1) Les habitants de la vallée de l'Elbe étaient connus sous le nom de *Po-labes,* c'est-à-dire : « riverains de Laba ».



Carte d'Eratosthène, vers 220 avant J.-C.

ce qui indiquerait que *Gudai-Guti* avaient l'habitude de camper ici pendant leurs migrations. (Cf. pp. 52, 89).

Le fleuve *Vistule,* chez Jordanes *Viscla,* les Polonais l'appellent *Wisla,* les Kaschoubes *Wiskla.* L'étymologie de ce nom : *vis + s(e)kla,* où *vis* en lit. « partout », *seklus,* fém. *sekla* « peu profond, ayant partout bancs de sable » ; en effet, ce fleuve mal endigué, est connu par sa mauvaise navigabilité, à cause des bancs de sable.

Le nom de la mer *Baltique* incontestablement proto-aryen, doit être certainement attribué aux Proto-Lituaniens dont l'arrivée sur les rives de cette mer est antérieure à l'extension des *Gudai-Guti* dans le nord de l'Europe, qui devait se produire vers le milieu du IIIme mill. av. J.-C. Ce nom, en lituanien, *Baltijos jura,* signifie « mer Blanche » (cf. pp. 33, 35). Les auteurs de l'antiquité : *Tacite,* l'appelaient *mare Svevicum, Ptolémée — Venedicum,* les auteurs allemands, entre autres, *Hénébergerus, — mare Balticum, Sarmaticum, Venedicum sive Prutenicum.* Mais le nom proto-lituanien — *Baltija, mer Baltique* a prévalu sur les autres et nous continuons de l'appeler comme le dénommèrent les Proto-Lituaniens il y a plusieurs milliers d'années, malgré de nombreuses tentatives de la débaptiser.

Les Grecs connaissaient le nom de *Baltia,* probablement à cause du commerce de l'ambre, car Eratosthène, en 220 av. J.-C., mentionne ce nom en confondant la mer avec une île (v. carte p. 135).

Les Proto-Lituaniens, venant des rives du Danube, ont atteint les rives de la Baltique probablement vers le milieu du IIIme millénaire av. J.-C. et occupèrent toute la côte sud-est de la Baltique de *Viscla (Vistule)* jusqu'à *Dauguva (Duna),* que Ptolémée (III, 5) assigne aux Vénèdes « la plus grande parmi les nations sarmates». « Les plus *orientales* (nations), dit-il, sont *Galindai, Sudenai* et *Stavanai* ».

Ces trois nations sont justement celles qui composèrent le noyau des Proto-Lituaniens que Tacite *(Germ.)* appelle *Aestii* « nations orientales », les habitants des régions à *l'est* de la Germanie, une désignation purement géographique. Tacite distingue bien *Aestii* de Germains en disant : « *Frumenta caeterosque fructus patientius, quam pro solita Germanorum inertia laborant.* » — *Ils (Aestii) cultivent le froment et autres céréales avec plus de patience que ne le font les Germains s'abstenant de ces travaux ;* » C'étaient donc certainement des *Proto-Lituaniens :* anciens Prussiens-Borussi, Lituaniens, Getviai et Letgaliens-Lettons.

L'habitat primitif des Proto-Lituaniens s'étendait profondément à l'est jusqu'au cours moyen du Dniepr, probablement jusqu'aux Terres Noires, sur son affluent, *Desna,* où habitaient les *Budines* [1]) défendant l'accès de ces terres aux nomades — *Alanes* — cantonnés entre le bas-cours du Dniepr, le Don et les bords de *palus Méotis.*

Les Proto-Lituaniens arrivés sur les rives de la Baltique vers le milieu du IIIme millénaire (cf. p. 110) ne restèrent pas sans contact avec *Gudai - Guti.* Il y a même lieu de supposer que la partie méridionale et orientale de la Lituanie préhistorique, allant de la Desna jusqu'aux sources du Dniepr, fut habitée par la population d'origine gudique : noms de lieux et noms de personnes l'indiquent. C'est de cette région que proviennent généralement les personnalités historiques lituaniennes du Moyen Age qui portent leurs noms en *-aïla,*

---

(1) On se souvient que nous avons fait mention des *Budines,* c'étaient probablement des « sentinelles » des Proto-Lituaniens en bordure des steppes (cf. p. 90). Sur l'affluent de la *Desna, Surna,* nous relevons sur les cartes du XVIIe siècle les noms lituaniens des localités : *Bereniški, Tropiški.*

-*vila* : *Jogaïla, Skirgaïla, Raïla, Tautvila, Butvila* [1]), etc... (Nous avons vu que c'était le caractéristique des noms gudiques - cf. p. 98). Que des Proto-Lituaniens, connus au début de notre ère, sous le nom de *Aestii,* avaient des relations avec *Gudai-Gots,* nous avons des preuves historiques. Cassiodore, ministre de Théodoric le Grand et historien de celui-ci, fait mention d'un rescrit [2]) de Théodoric aux *Aestii* pour les remercier de l'aide offerte par eux (Cass. V, 2).

C'est dans cette partie de la Lituanie historique qu'habitait la population connue sous le nom de *Getviai* (le nom dérivé de *Gudai-Getai*). Ce peuple se distinguait par son courage indomptable, il défendait les confins de la Lituanie historique. Les statistiques russes enregistraient encore au milieu du XIXme siècle plus de trois cents mille *Yatviagues* (le nom déformé de *Getviai* [3]).

---

(1) Schœnfeld (dict.) fait mention du nom *Badvila,* roi des Ostrogots, VIme siècle après J.-C.

(2) Voici l'extrait de cet intéressant document d'après Hartknoch (Dissert. hist. II, 31) :

Haestis Theodoricus rex : Illo et Illo Legatis vestris vènientibus grande vos studium notitiae nostrae habuisse cognovimus, ut in Oceani litoribus constituti, cum nostra mente jungamini : svavis nobis admodum grata petitio, at, ad vos parveniret fama nostra, ad quos nulla potuimus destinare mandata. — Amate jam cognitum, quem requisivistis ambientes ignotum. — Et ideo salutatione vos affectuosa requirientes, indicamus succina, quae à vobis per horum portitores dicto sunt, grato animo fuisse suscepta : quae ad vos Oceani unda descendens hanc levissimam substantiam sicut et vestrorum relatio continebat, exportat. Sed unde veniat incognitum vos habere dixerunt, quam ante omnes homines patria vestra offerente suscipitis. »

(3) Bien qu'actuellement une grande partie de *Getviai* est dénationalisée, il subsiste encore dans la Lituanie méridionale un dialecte — celui des *Dzukai* — qui conserve de nombreuses particularités ayant le caractère *gudique,* voire hittite.

L'extension de *Gudai-Guti* dans le nord de l'Europe ne s'arrêta point sur les rives de la mer Baltique, ni de la mer du Nord, ils franchirent ces mers pour se rendre en *Scandinavie.*

Quelle est l'étymologie de ce nom ? Elle saute aux yeux. *Scandinavie* = *Scandin - ava,* où *skandin-ti* en lit. « noyer », - *ava* désinence habituelle de noms de lieux gudiques, hittites et lituaniens (cf. pp. 69), ainsi *Scandinav(i)a* « pays d'accès difficile présentant le danger de se *noyer* », ce qui, d'ailleurs, correspond à la réalité : l'approche des côtes méridionales de la Suède est assez dangereuse, à cause des récifs formés par les blocs erratiques, provenant des moraines des glaciers scandinaves (dans l'antiquité plus qu'à présent).

C'est en vain que T. E. Karsten (op. c. p. 41) cherche une étymologie plausible de ce nom : « île », « plaine humide », « plaine fertile » ?... pour conclure que *Scandinavia* — *Scandza* est « un nom de pays authentiquement germanique » (?)

C'est expliquer l'inconnu par l'inconnu !

Danemark actuel pour *Gudai-Guti* — *Dania* « pays entouré d'eau », ce nom est de la même formation que *Don, Donetz, Danube,* etc. (cf. p. 122) dérivé de *dhuni,* en scr. « eau ». Accès de ce pays est facile, il ne menace pas de *noyades* comme *Scandinavia.*

Chose étrange, *Gudai-Guti* furent probablement bien surpris en débarquant en *Scandinavie* et en *Danie* (Danemark) d'y rencontrer des peuples parlant presque la même langue qu'eux. C'est pour cette raison qu'ils dénommèrent ceux de Scandinavie : *Suiones* — *Svéones* et ceux de *Danie* — *Teutones.*

L'étymologie des noms de ces deux peuples nordiques nous autorise à faire cette hypothèse un peu hasardeuse. Nous espérons qu'elle le paraîtra moins à la suite de notre exposé.

Quelle est l'éthymologie de ces noms ?

Sveones = *S(a)vi,* + *(žm)ones* où *savi* en lit. « siens ». *žmones* en lit. « hommes », lat. *homines* « hommes », ainsi *Sveones* « les siens » [1]).

Teutones = *taut(os)* + *(žm)ones,* où *tautos* gen. de *tauta* en lit. « peuple, nation », *žmones* = *homines* en lit. et lat. « hommes », ainsi *Teutones* « hommes de la même nation, conationaux ».

Il est étrange que T. E. Karsten (Op. c. p. 132) s'obstine de faire dériver ce nom de *peudanoz,* mutilé par la mutation consonantique à signification incertaine « rois », attribuant ainsi à tous les *Teutons* le titre de « rois », ce qui est évidemment insensé.

D'ores et déjà, nous pouvons dire, sans anticiper à notre exposé ultérieur, que les Proto-Aryens – *Gudai-Guti* venant du sud, des steppes eurasiatiques, rencontrèrent ici un autre courant proto-aryen venant avec les mégalithes, du sud-ouest de l'Europe, le long de la côte de l'Atlantique. Mais nous ne pouvons aborder ce sujet sans avoir défini les rapports de *Gudai-Guti* avec les peuples pré-germaniques conquis par eux. Quels étaient ces rapports ? Comme les peuples conquis étaient probablement, en grande partie, du type de Fenni de Tacite (cf. pp. 17, 18), c'est-à-dire, peuples non policés et incultes, c'étaient *Gudai-Guti* qui apportèrent avec leur hache d'armes, leur céramique cordée, l'organisation politique, sociale et religieuse.

En effet, le vocabulaire germanique concernant la vie politique, sociale et religieuse est constituée uniquement par les emprunts gudiques, voire gotiques. Mais avant d'analyser ces emprunts nous sommes obligés

---

(1) Ici nous tombons d'accord avec M. E. Kasten (Op. c. p. 129), parce que l'auteur fait dériver ce nom du scr. *svayam* « lui-même ».

d'ouvrir une large parenthèse pour déterminer le rapport des *Gudai-Guti* aux *Gots* [1]).

Identité ethnique des Gudai-Guti, des Gètes et des Gots

L'éminent anthropologue et ethnologue genevois, M. E. Pittard, met en doute, dans son livre : « Les Races et l'Histoire », p. 137, l'appartenance à la race germanique de certains peuples historiques, entre autres, des *Gots* et des *Vandales.* « N'étaient-ils qu'un clan, dit-il, de nom et de langue germanique, composé d'hommes n'appartenant pas à cette race même ? »

Nous espérons que M. E. Pittard trouvera la réponse à cette question dans notre exposé.

La question de l'origine des *Gots* ne date pas d'aujourd'hui. Elle fut l'objet d'une polémique passionnée au début du XVIIme siècle entre les auteurs allemands, hongrois, hollandais, polonais. C'était déjà une question internationale, le célèbre Hugo Grotius, auteur du « *Droit de guerre et de paix* », intervint dans le débat.

Cette question fut soulevée par un auteur polonais Paulius Piasecius (Piasecki), évêque de Przémysl, dans « Chron. Gestorum in Europa singuliarium » (Chronique des événements singuliers en Europe) au sujet de l'ouvrage historique de Jordanes, Ostrogot d'origine, évêque de Ravenne (Italie) sur le peuple Got : *De origine actibusque Getarum.* Cet ouvrage est un résumé de la grande histoire (en 12 volumes) des Gots, écrite à l'instigation du roi got Théodoric par son ministre Cassiodore, qui malheureusement a été perdu. Dans cet

(1) Nous écrivons *Gots, gotique* sans *h,* car l'*h,* dans ces noms dérivés de Gudai-Guti-Gètes, n'a pas la raison d'être.

ouvrage, écrit vers 550, Jordanes relate que Gots émigrèrent de Scandinavie et s'établirent d'abord dans l'embouchure de la Vistule (qu'il appelle *Viscla*), d'où ensuite ils gagnèrent la Pannonie (Hongrie), et Mésie (Bulgarie) et d'où ils attaquèrent l'empire romain.

Le savant évêque polonais contesta l'origine germanique des Gots et affirma qu'ils étaient d'origine sarmate. Il disait qu'il fallait distinguer *Guti* que Ptolémée situe en Suède des Gètes et Gots qui habitaient les régions sur Pont-Euxin de Tanaïs (Don) jusqu'à Hister (Danube).

L'auteur hongrois Antonius Bonfinius (Dec. J. Rer. Hungar. lib. 2, pp. 33, 35) appuyait la thèse polonaise insinuant que Jordanes « inventa des conjectures invraisemblables en honneur de sa nation » (n'oublions pas que Jordanes, appelé par les auteurs allemands Jornandes, s'appelait en réalité Gerdonius, il était Ostrogot). A l'appui de cette thèse il donnait les témoignages d'*Orosius*, de *Spartianus*, de *Hieronymus*, de *Mélanchton* et de *Locennius* qui disaient expressément que Gots habitaient sur les rives du Pont-Euxin (mer Noire) et sur le Hister (Danube), que de là non de Suède, ils gagnèrent au IVme siècle l'Italie et l'Espagne.

Dans ce débat se mêla aussi l'auteur allemand Philippus Cluverus (Germ. Antiq. III, 34) qui disait qu'il fallait distinguer Gots, originaires de Scandinavie, des Gètes, originaires du Pont-Euxin (mer Noire). Il blâma Jordanes qu'il « contamina plutôt par *ses fables* qu'illustra la nation Gote ».

Le savant évêque polonais Piasecius - Piasecki ne se tint pas pour battu. Il a fait de cette question une affaire d'Etat. Avec l'appui du roi Polono-Lituanien Sigismundus, il fait charger, en 1622, l'ambassadeur Macovius en Espagne auprès de Philippe IV d'examiner *summa diligentia* « Monumenta Gothorum Wandalorumgue ». Ensuite il a soumis le texte de la Bible d'Ulfila

à l'examen des savants suédois auprès de l'Université (l'histoire ne dit pas laquelle, celle de Cracovie ou de Vilnius). Ces savants prouvèrent que la langue de la Bible ne ressemblait nullement au suédois. Piasecius a fait encore des recherches en Suède pour trouver des anciens documents gotiques, il a trouvé une ancienne inscription à Telga, mais elle ne ressemblait pas au gotique.

Ce débat a pris l'ampleur d'une question européenne. Les esprits s'échauffèrent. A travers la discussion académique sur l'origine des Gots on distingue déjà les nationalismes naissants : les Polonais, les Suédois et les Allemands se disputent pour prouver leur origine gotique.

Le père du droit international, le Hollandais Hugo Grotius, apporta dans ce débat tout le poids de sa science.

Dans les «*Prolegomena ad historiam Langobardorum*», Grotius prend la défense de Jordanes en admettant l'exactitude de son exposé sauf l'ancienneté de la migration des Gots de Scandinavie, il admet, pourtant, que cette migration aurait pu se produire avant le IIIme siècle av. J.-C., car Pythéas mentionna la présence des Gots en Prusse. Quant à la confusion des Gots avec les Gètes, les autres auteurs, disait-il, en ont fait autant, c'était le cas de : Vopiscus, Laetus, Ausonius, Orosius, Hieronymus, Claudianus, Procopius ; cela est excusable à cause de la similitude de leurs noms et de la proximité des régions qu'ils occupaient.

Piasecius répliquant à Hugo Grotius affirma que *Guti,* mentionnés par Ptolémée, peuvent être considérés comme Germains, quant aux Gots «dont les lois régirent tant de royaumes» étaient d'origine *Saramate* (n'oublions pas que les Polonais se considéraient être aussi d'origine sarmate), par conséquent « ceux-ci étaient tout à fait différents de ceux-là », conclua-t-il.

Malgré cette polémique qui passionna déjà les savants du XVIIme siècle, cette question ne fut pas résolue. Elle

fut soulevée à nouveau dans la deuxième moitié du XIXme siècle par l'éminent philologue allemand, Jacob Grimm (dans Gesch. d. d. Spr., p. 207 et suiv.) ; l'auteur tente à établir la parenté entre *Gètes* de Hérodote et *Gots*.

Ses arguments sont tirés en partie des faits linguistiques, en partie des considérations historiques.

Les débris qui nous restent des langues thrace et dace rendent la question philologique très épineuse. Ainsi Grimm examine tous les noms de plantes qui nous ont été transmis comme *daces* par Dioscoride, il signale quelques termes qui semblent se rattacher au *germanique et au lituanien*. De même des noms d'hommes et de lieux soit gètes, soit daces. Mais ses investigations linguistiques n'aboutirent à aucune conclusion. Grimm semble rapprocher *Got* du *Goth* « Dieu » en inclinant à voir dans *Goths* un équivalent du nom *Διοι* « les divins » que Thucidide a donné à un peuple de Thrace [1]). Il ne conclut pas, mais laisse entendre que Gots pouvait aussi signifier « divins ».

Les considérations historiques de Grimm paraissent plus convaincantes que ses investigations philologiques. Les *Gots* apparaissent dans l'histoire là où se trouvaient les Gètes, et bien peu de temps après la disparition de ces derniers. « Ce serait, dit-il (Op. c. p. 182), le plus étonnant des hasards, si deux peuples du même nom se succédaient immédiatement dans le même pays, sans avoir rien de commun entre eux ; et la disparition soudaine des Gètes restait une enigme aussi

(1) L'étymologie du nom *Thraces* est incertaine, tout ce que nous pouvons dire de l'origine de ce mot, c'est qu'il ressemble comme un frère jumeau au mot lituanien *trakas*, désignant les « endroits défrichés dans les bois pour la culture des céréales ». En Lituanie il y a de nombreuses localités, villes et villages, portant les noms : *Trakas, Trakai, Trakenai*, etc.

incompréhensible que l'apparition subite des Goths ». Ensuite il énumère les auteurs qui traitèrent le même sujet. Citant Pline il dit que l'auteur romain plaçait les *Gaudae* à côté des *Gètes*. A *Getae,* conclut-il correspond le gotique *Guthai,* le scandinave *Goth* pl. *Gothar*. *Gaudae* (de Pline), suivant Grimm, serait un terme patronymique et signifierait « descendants » des *Gutae*.

« Comment admettre, dit-il, en conclusion (Op. c. p. 439), cette double forme du nom chez *Gètes* et chez *Goths,* sans reconnaître deux fois leur identité ? Celui que ne persuade pas ce parallélisme des *Getae* et *Gaudae* thraces et des *Guthai* et *Gautos* germaniques, est vraiment frappé de cécité ».

Avant de fermer la parenthèse nous devons dire que nous ne sommes pas frappé de cécité, car même, avant d'avoir pris connaissance des investigations de Grimm, nous étions convaincu que *Gots* (ou Goths) = *Gètes* de Hérodote = *Guti* (conquérants de Babylone) = *Gudi-Gudai* (peuple de steppes et de kourgans).

Nous devons reconnaître que les investigations de Grimm, faites vers la fin du siècle passé, avant les découvertes de l'assyriologie et de la hittitologie, sont remarquables et sont empreintes de l'intuition. Comment ne pas reconnaître dans le nom gotique *Gut(h)ai,* — *Gudai,* mentionné dans un texte hittite d'il y a plus de 4000 ans (cf. pp. 93, 94). Il est évident que la chaîne entre *Gudai-Gut(h)ai-Gètes-Gots* est ininterrompue, c'est le nom du même peuple de steppes et de kourgans qui a fait trembler les empires d'Orient et d'Occident - Babylone, Assyrie, Egypte et Rome.

Désormais il nous sera permis, suivant le besoin, de substituer au terme *gotique* le terme *gudique* qui sont en réalité les synonymes.

Pour clore le débat concernant l'origine des Gots que certains auteurs, avec Jordanes, veulent faire venir

de Scandinavie, nous admettons que *Gots* dont il est question chez Jordanes pouvaient bien venir de Suède. C'était une tribu gotique-gudique qui quitta une province suédoise antérieurement occupée par *Gudai-Guti-Gots* — *Oestergœtland* ou *Vaestergœtland* ou même l'île *Gotland,* comme les noms mêmes l'indiquent. C'était un reflus d'une vague gudique.

Il y avait certainement va-et-vient des *Gudai-Gots* entre les steppes du Pont-Euxin (Mer Noire), leur pays d'origine, et la Scandinavie, leur colonie. Dans le cas relaté par Jordanes, il s'agit de la tribu gotique, *Gépides,* qui accosta le delta de la *Viscla* (Vistule) « *tribus tantum navibus... cum rege suo nomine Berig* », — « *seulement sur trois navires... avec le roi qui s'appelait Berig.* »

Il est évident que trois navires de dimension probablement de ceux de *Vikings* ne pouvaient transporter plus de 500 à 600 hommes, en comptant 150 à 200 hommes par navire avec leur chef Berig. L'étymologie de *Berig* = *be* + *rig,* où *be* en lit. « sans », *rig (rikis)* « roi », *Berig* « sans roi », indique qu'il s'agit plutôt de «chef de bande» que de roi dans le vrai sens du mot. D'ailleurs ils devaient avoir des difficultés d'accoster le delta de la Vistule, à cause des bancs de sable ; il y eut vraisemblablement des *Gots* noyés, c'est pourquoi ils surnommèrent cette île — *Gothiscandza* [1]) = *Gothi* + *scandza* en lit. « noyade des Gots ».

Il est invraisemblable qu'un groupe de quelques centaines de Gots, émigrés de Suède, ait pu faire souche d'un peuple puissant qui a fait trembler l'Empire Romain.

Il est inconcevable que des savants tels que Kossinna, Blume et, avec eux Karsten, se basant sur la légende

---

(1) Ce nom confirme notre étymologie de *Scandinavia* (cf. p. 138). On remarquera que *Scandza* n'est que l'abrégé de *Scandinavia.* En

transmise par Jordanes et sur les données linguistiques (mal interprétées) puissent désigner Scandinavie comme le berceau des *Gots.*

Nous pouvons donc admettre que la réimmigration d'une tribu gudique-gotique dans l'embouchure de la Vistule n'était qu'une épisode d'un vaste mouvement migratoire des peuples gudiques dans le centre et le nord de l'Europe.

Langobards (Winniles), Vandales, Hérules Bastarnes, Skires — peuples gudiques

Nous devons distinguer désormais les peuples germaniques dans le vrai sens du mot des peuples gudiques ou gotiques ; parmi ces derniers sont les plus connus, en dehors des Gots proprement dits : *Langobards, Vandales, Hérules, Bastarnes, Skires,* etc.

L'historien langobard, Paul Diacre, qui composa aux environs de l'an 880 *Historia Langobardorum* nous révèle que leur vrai nom était *Winniles,* qui au commencement de notre ère occupaient l'embouchue de l'Elbe. Leur capitale s'appelait *Bardanga, Burdanga* (au Moyen-Age *Burdengau,* quelque part entre Hambourg et Altona). C'est de ce pays qu'ils émigrèrent, pour arriver en Italie, en 568.

Il n'est pas douteux que ce fût un peuple gudique, son vrai nom — *Winniles* — l'indique :

---

effet, il existe en lit. cont. un dialecte, celui des *Dzukai,* qui a la tendance de transformer *d* en *dz,* ainsi *skanda* « noyade » en lit. cour. devient dans ce dialecte *skandza,* ce sont justement des descendants de *Getviai* (Yatviagues), peuple gudique qui a occupé la partie méridionale et orientale de la Lituanie historique.

le suffixe *-iles* plus que la racine *winn,* qui peut dériver de *vien-as* en lit. « seul, isolé », prouve son origine gudique (cf. pp. 66, 67) ; *Winniles* [1]) «habitants isolés» probablement par les eaux, car Paul Diacre parlant de leur pays d'origine dit : *Haec igitur insula, non tam in mari est posita, quam marinis fluctibus propter planitiem marginum terras ambientibus circumfusa.*

Le nom de leur capitale *Burdanga,* composé de deux racines *Burd* + *anga,* où *burd-* déformé par métathèse de *budr-* en lit. « veiller », *anga* en lit. « entrée », ainsi *Budr* + *anga* = *Bard* + *anga* « entrée des veilleurs, sentinelles ». Faut-il s'étonner de rencontrer ce nom dans l'embouchure d'un grand fleuve, « point stratégique », que les Proto-Aryens dans leurs migrations ne pouvaient laisser sans surveillance (cf. pp. 89, 91).

L'historien langobard, Paul Diacre, relate aussi que *Winniles* eurent du fil à retordre avec leurs voisins *Vandales* qui les attaquaient sans cesse. Ce peuple qui laissa un triste souvenir dans l'histoire à cause de ses atrocités, semble être aussi d'origine *gudique,* car son nom dérive de *vanduo* en lit. « eau » ; le suffixe *-ales* l'atteste plus que la racine (cf. p. 66), ainsi *Vandales* « habitants d'une région entourée par les eaux » probablement Jutland, où nous rencontrons de nombreux noms de lieux à la racine *vand-* p. ex. ancien *Vendel* (auj. *Vendsyssel).*

Quant aux *Hérules,* qui ont conquis l'empire Romain (d'Occident) en 476 et déposèrent le dernier empereur romain Romulus-Augustule, presque tous les historiens anciens et contemporains les considèrent comme un peuple germanique. Pourtant leur nom n'a rien de germanique, — *Hérules* est la forme fléchie de *Gé-*

---

(1) En lit. cont. *vienuolis* « homme isolé ».

rules dont sing. *Gérulis*[1]), ici le suffixe *ul-is* (cf. p. 67) plus que la racine *ger* - en lit. *ger-as* « bon » prouve leur origine gudique, ainsi *Herules-Gerules* « bons, élite ». Certains auteurs allemands (Kluge, Deut. Spr. gesch. p. 109 ; Holder Sprachschatz. p. 224) font dériver de ce nom *Eruli- Eruloz* « élite, princes ».

Ce nom fut déformé par certains auteurs allemands en *Weruli* de même que *Galli* en *Walli*. Tel est le cas de *Christophore Hartknoch,* historien allemand du XVIIme siècle, commentateur de « *Chronicon Prussiae* » (1226-1435), de Pierre de Dusburg.

C'est bien cet auteur qui nous a fourni une preuve irrécusable de l'origine gudique des *Hérules* et avec eux de tous les autres peuples gudiques-gotiques. D'après Jordanes (Get. III, 23), Hérules, cantonnés en Danie (aujourd'hui Danemark), dans les îles Seeland et Fionie, d'où les Danois « *Herulos propriis sedibus expulerunt* » – expulsèrent les Hérules de leurs habitats. Hérules s'établirent ensuite au Mecklembourg, d'où ils gagnèrent la Pannonie, et d'où ils attaquèrent en 475 l'empire romain (d'Occident).

Chr. Hartknoch dans ses «*Dissertationes historicae de variis rebus prussicis* » Iena, 1679, nous donne les textes de « *Oratio Dominica Werulorum lingva* » en comparaison avec *Or. Dom. Prussica* et *Or. Dom. Lithuanica.* Vu l'importance de ce document, nous le reproduisons ici en fac-similé.

Nous croyons devoir donner quelques détails concernant ce spécimen de la langue hérule ici reproduit. Ce texte écrit en caractères *runiques* fut déchiffré et inséré par Wolffgangus Lasius dans son étude : « de Migrationibus gentium » (de migrations des peuples). A son

---

(1) Le nom de personnes *Gerulis* est très fréquent en Lituanie, il y a aussi de nombreuses localités portant le nom de *Geruliai* pl. t.

Bha attvverpeis noumans nuſon auſchautins, kay mas atvverpimay nuſon auſchantninamans. Bhany vvedais mans enperbandan. Sclait is ranneis mans aſſa vvargan. Amen.

deynan. Bha etvverpeis noumans nauſon anſchautins, kay mes & vverpymay nouſon anſchautinekamans. Bha ni vvedeys mans enperbandaſnan. Slaitt is ranneis mans aſſe vvargan. Enmen.

Oratio Dominica Pruſſicè,

ex Simone Grunovio.

NOſſen thevvés cur tu es delbes, ſehvviz geſger thovves vvardes, penag mynys thovve myſtlalſtibe, toppes pratres gircad delbeſziſne tade tymnes Sennes vvorſinny, dodi monimes an noſſe igdenas magſe, unde geitkas pamas numas muſſe nozegun cademas pametam nuſſon pyrtainekans. No vvede numus panam padomam, ſvvalbadi mumes nevvuſe layne. *JESUS Amen.*

Oratio Dominica Lithvanicè.

TEvve muſu kuris eſſi dangui, teeſſie Szvvanczamas vvardas tavvo te ateit tavvo karaliſte, te nu ſi duodie tavvo vvalle kaip dangui taip irant zemes. Duona nuſu dieniſzka duok muns ſzendiena, atleiſk mums muſu kaltes, kaip mes atleidziam ſavviemus kaltemus. Ne duok mus vveſt y pikta pagundima, Bet gelbek mus nu pikto.

Oratio Dominica VVerulorum lingvâ, qui in Mekelburgico Ducatu degunt, ex Wolfgangi Lazii libb. de Migrat. Gent.

TAbes mus, kas tu es ekſzan debeſſis, Svvetitz tovus vvartcz, enak mums tovus vvalſtibe, tovus praats buska ekſzan debbes ta vvurſan ſummes, muſſe denishe mauſe duth mums ſchoden, pammatemmuns muſe grake, kames pammat muſe patradueken, ne vvedamums louna badekle, pettpaſſarza mums nuvvuſſe loune.

PARS

Facsimilé de la page 87 de *Dissert. histor.* de Christophore Hartknoch, publié en 1679, à Iena.

Dans *Or. Dom. Lithuanicé* s'est introduit, dans la troisième ligne, une erreur typographique : au lieu *irant remes,* lire : *ir ant żemes* et dans *Or. Dom. Werulorum,* dans l'avant-dernière ligne au lieu *pettpassarza,* lire : *pett passarza.*

tour ce document fut emprunté à cet auteur par Christophore Hartknoch pour être inséré dans ses « *Dissertationes* » avec « *Orationes Dominicae* » en lituanien et en vieux prussien, pour prouver la parenté de ces trois peuples.

Nous empruntons à notre tour ces trois textes à Chr. Hartknoch pour les verser, comme preuve à l'appui, dans le débat trois fois séculaire concernant l'origine des peuples gudiques - gotiques.

Nous ignorons la date à laquelle le texte runique fut écrit, mais nous pouvons supposer qu'il peut dater de la fin du Vme siècle de notre ère, car les Hérules embrassèrent le christianisme probablement à l'époque de leur Exarchat de Ravenne.

En comparant ces trois textes, nous remarquons que le texte hérule ressemble par sa morphologie au texte lituanien, mais son vocabulaire ressemble plus à celui du texte vieux prussien qu'à celui du texte lituanien. Ainsi « terre » en hérule *summe* [1]), en pruss. *senne,* en lit. *żemé ;* « *ciel* » en hérule *debessis,* en v. pruss. *delbes,* en lit. *dangus ;* en lit. contemp. le mot *debesis* existe aussi, mais pour désigner « nuée, nuage » ; « pain » en hérule *mause,* en v. pruss. *magse,* en lit. *duona* (cf. p. 70) pourtant en lit. dial. le mot *mause* subsiste jusqu'à nos jours ; « mal » en hérule *loune,* en v. pruss. *layne,* en lit. *piktas;* il est singulier qu'en lit. *piktas* signifie aussi «méchant», nous ne pouvons pas savoir, si en hérule et v. pruss. *loune, layne* avait aussi cette double signification, « volonté » en hérule *praats,* en v. pr. *pratres,* en lit. *valia.*

Il est à remarquer que le pronom poss. « notre » en hérule *mus, mussu,* en v. pruss. *nosse, nusson,* en lit.

---

(1) On se souvient (cf. p. 126) qu'en faisant l'étymologie de *Samara,* nous avons dit que la racine *sam-* était la forme fléchie du lit. *żem(e)* « terre », le hérule *summe* « terre » confirme notre thèse.

musu ; ainsi le v. pruss. ressemble au lat. *noster ;* le pronom « ton, le tien » en hérule *tovus,* en v. pruss. *thowes* en lit. *tavo ;* on remarquera que c'est le hérule *tovus* qui ressemble le plus au hitt. hier. *tuvas, tuva* (cf. pp. 75, 76) ; « tu es » en hérule *tu es,* en v. pr. *tu es,* en lit. *tu essi ;* « donnes » imp. en hérule *duth,* en v. pr. *dodi,* en lit. *duok.*

Dans le texte hérule nous trouvons l'expression : *pett passarza...* « mais garde... », où *pett* = *bet* en lit. « mais », dans ce mot l'initiale *b* sous l'influence du milieu germanique (mut. cons.) a fléchi en *p* ; *passarza* = *pasaergek* (ou lit. dial. *pasargsa*) « gardes » est la 2me p. sng. impér. On remarquera que la terminaison hérule *za* abrégée de *gsa* est identique au hittite (cf. p. 65).

La syntaxe du hérule est plus rapprochée du lituanien que du v. pruss., en général, le texte hérule est plus compréhensible pour un lituanien que le texte vieux prussien, bien que le vocabulaire hérule soit plus rapproché de celui du vieux prussien.

Ainsi nous pouvons conclure que *le hérule se place entre le lituanien et le vieux prussien, leur parenté originelle est évidente, ils semblent être les dialectes d'une même langue.*

Quel est leur rapport avec le hittite ?

Bien que nous ne connaissions qu'imparfaitement le hittite, et encore moins le hérule, mais à en juger d'après ce texte, il nous semble que c'est le hérule qui est le plus rapproché du hittite, plus de hiéroglyphique que de cunéiforme.

Qu'il nous soit permis de citer ici encore un autre texte gudique en runes : *ek γuDija unγanDiR i h(uγulu).*

Ce texte *runique* fut gravé sur une pierre, trouvée à *Nordhuglen* [1]) en Norvège.

(1) L'étymologie du nom de *Nordhuglen* = *nord* + *huglen* où *huglen* semble dériver du gudique *h(uγula)* «tombe», mentionné dans la rune, *huglen* au pl. tombes, cimetière, — nous fait présu-

M. Karsten (Op. c. pp. 157, 158) donne la traduction suivante de cette *rune :* « Moi le prêtre ne peut être atteint par la magie à Hugl (j'écris ceci) ».

Nous ignorons quelle méthode employa M. Karsten pour déchiffrer et traduire ce texte runique, mais nous supposons qu'il a dû employer la méthode des *aires* (?) préconisée par M. Dauzat (cf. p. 85). Sa traduction nous paraît être *erronnée,* pour ne pas dire fantaisiste.

En employant la *méthode hittito-lituanienne* nous arrivons à un résultat différent.

On remarquera que deux premiers mots de cette *rune* ne présentent aucune difficulté pour les traduire, car il saute aux yeux que : *ek* n'est que la forme fléchie du hitt. *ug* « moi », *γuDija* n'est peut-être que *gudas* en lit. et *gud-* en hitt. dont la désinence est douteuse, mais la racine est certaine.

La traduction de *unγanDiR* présente un peu plus de difficultés, mais nous remarquons ici que ce mot est composé de *un* qui ne peut qu'être la négation *nu* du hitt. hiérogl. (cf. pp. 74, 76) renversé par la métathèse, la rac. *gand* en lit. dial. apparaît dans la rac. verb. *gandauju, gandauti* « avoir peur », de cette racine verbale dérive subst. *iš* + *ga(n)* + *stis* « peur » employé dans le lituanien contemporain, en hit. cette racine est encore inconnue ; *i* ne peut être que *in* en hitt. et aussi *in* ou *i* en lit. suivant le dialecte « dans » ; pour *h(u γ ulu)* nous ne connaissons encore rien de concordant en hitt., mais en lit. dial. *gula, i(n)gula* « couche, lit de mort, tombe », dérivé d'une rac. verb. *guléti* « être couché ».

---

mer que ce nom de lieu norvégien peut indiquer que dans cette localité se trouve un ancien cimetière gudique. Nous ne serions pas étonné qu'en faisant des fouilles, on découvre d'autres *runes,* aussi intéressantes que celle-ci.

Le nom *Nord*-hugeln indique aussi qu'il peut exister dans la région *Sud*-huglen, un autre « cimetière-sud ».

Ainsi la traduction de ce texte serait : *MOI, GUDIJA, (= GUDAS, GOT) N'AI PAS PEUR DANS LA TOMBE !*

Quelle est l'origine et la signification du mot *runa ?*

Pour M. Karsten (Op. c. pp. 156, 157) ce mot est plein de «mystère, secret, magie», mais en réalité il signifie « parole fixée (gravée) », c.-à-d. écriture sur pierre, métal ou bois, dérivé de *runa-ti* en lit. dial. « parler ».

M. Karsten fait dériver *runa* du vieux allemand *réonian* « murmurer » ou du moyen haut all. *rienen* « gémir », il est évident que ces verbes dérivent du lit. dial., voire gudique *runa-(ti)* « parler ». C'est un superstrat emprunté par les Proto-Germains aux conquérants, Gudai-Guti-Gots.

Les *runes* furent inventées et répandues par les Hérules : Sophus Bugge et surtout von Friesen le prouva par ses recherches historiques, archéologiques, runologiques et onomastiques, relativement récentes (1911-1919). Il démontra que c'étaient les Hérules qui furent les auteurs de la civilisation du Jutland et de la Fionie au début de notre ère et que c'étaient eux qui inventèrent et propagèrent les runes.

Ces deux textes hérules voire gudiques, transcrits de runes gudiques (gotiques) prouvent le caractère protoaryen des Gots-Gudes-Gudai, dont la langue comme nous le voyons était assez différente du germanique.

Quelle conclusion pouvons-nous dégager de ce bref, mais très éloquent texte runique ? D'abord nous ne savons pas exactement à quel peuple gudique : hérule, winnile (langobard), vandale ou un autre nous devons l'attribuer. Une chose est certaine, la pierre tombale parle, non, elle crie : ek γudija ! « *MOI, GUDAS !* »

Il n'y a donc pas de doute que ce fût un des descendants des *Gudai-Gudi-Guti,* des peuples de steppes et des constructeurs de kourgans, qui repose dans la terre

nordique. Mais pour y arriver, ses ancêtres durent traverser le continent européen du sud-est, vers le nord-ouest.

On ne peut plus avoir, désormais, de doute que ce furent ses ancêtres qui apportèrent en Europe nordique la hache d'armes — *labrys* et y propagèrent la céramique cordée.

Ainsi à deux extrémités de l'Aire Eurasiatique ou, si l'on veut mieux, de la *Grande Europe* [1]), en Norvège, à Nordhuglen, et en Anatolie, à Boghaz-Keui, les pierres se mettent à parler, ici le fils du même peuple brave la mort en lui criant : *MOI, GUDIJA, N'AI PAS PEUR DANS LA TOMBE !* Là-bas union de dix-sept roitelets gudiques — *GUDU SU-(jung) A* — bravent un puissant roi akadien — Naram Sinn — dont l'empire succombera sous leurs coups un siècle plus tard (cf. pp. 93, 94).

Nous arrêtons ici la démonstration des preuves relatives à l'origine gudique des peuples historiques, mais nous croyons devoir dissiper encore la légende concernant deux peuples gudiques : *Bastarnes* et *Skires.*

Les *Bastarnes,* alliés de Persée, roi de la Macédoine, n'étaient certainement pas des Germains, comme l'affirme M. Karsten (Op. c. pp. 67, 68), car T.-Live (XL, 58) dit très explicitement : « Les Scordisques ne refuseraient pas le passage aux Bastarnes, dont *ils se rapprochaient pour la conformité de la langue et des mœurs, et même se joindraient volontiers à eux.* » (Soulignées par nous.)

On sait que les Scordisques [2]) étaient un peuple illyrien. Il est donc évident qu'il n'y a aucune raison de

(1) Ce nom désigne l'Europe + l'Asie Antérieure + Afrique du Nord, il correspond à l'aire d'extension des Proto-Aryens, il est de *H. Weinert* (cf. « L'homme Préhistorique », trad. de *G. Montandon).*

Nous considérons cette expression comme bien trouvée, correspondant à la réalité, et nous l'adoptons.

(2) Les Scordisques avec les Labéates furent probablement des ancêtres des Albanais ; leur capitale, d'après T.-Live (XLIV, 31), fut *Scorda* ou *Scodra,* auj. *Skutari.* La tribu des Scordisques était

considérer les Bastarnes comme un peuple germanique.

Leur nom, d'ailleurs, n'a rien de germanique non plus. L'étymologie de ce nom : *Bastarnes* dérive de la racine verbale *bast-ytis,* en lit. « errer », le suffixe *-arna,* comme nous avons vu (cf. p. 49) est fréquent en hitt. et lit. pour désigner les noms de personnes (*Labarna, Svarna,* etc.). Ainsi *Bastarnes,* « hommes errants, n'ayant pas de résidence fixe ».

Pour venir au secours des Macédoniens, d'après T.-Live, ils devaient traverser le Danube, ils habitaient donc quelque part dans la région des Karpates que les Romains appelaient (Tabula Peutingeriana) *Alpes Bastarnicae.* Au IIe siècle av. J.-C., ils s'étendaient probablement jusqu'à la Mer Noire, car le géographe grec Demetrius de Kallatis dit qu'en 190 av. J.-C. ils attaquèrent ensemble avec des *Skires* la ville grecque d'Olbia située dans l'embouchure du Dniepr. Pour M. Karsten, *Skires* [1]) étaient aussi une « tribu germanique ». Or, l'étymologie du nom de *Skires,* dérivé de la rac. verb. *skir-ti,* en lit. « séparer », prouve que cette tribu fut probablement « séparée » de la souche commune de *Gudes-Gots.*

---

cantonnée dans la région de la montagne *Scordus* qui sépare la Macédoine de la Mysie supérieure, d'où provient son nom — *Scordisques,* « habitants de Scordus ». L'étymologie de *Scordus* = *skurdas* en lit. « misère », car, d'après T.-Live (XLIII, 20), la montagne *Scordus* se trouvait « dans la partie de l'Illyrie dont les Macédoniens avaient fait un désert à dessein d'empêcher les Dardaniens de pénétrer par là ». Cette montagne ayant l'aspect désertique et « misérable » fut appelée probablement à cause de cela *Scordus* = *Skurdas,* en lit. « misère », déformé ensuite par métathèse en *Scodra* (auj. *Skutari*).

D'après T.-Live, la parenté originelle entre les peuples gudiques et illyriens, au IIe siècle av. J.-C., n'était pas rompue.

(1) *Skires* se fixèrent probablement dans les steppes, car nous trouvons plusieurs localités au sud de Kiev portant les noms : *Skvira, Skiry.*

Nous pouvons donc admettre que les *Bastarnes,* ainsi que les *Skires,* furent des tribus gudiques-gotiques.

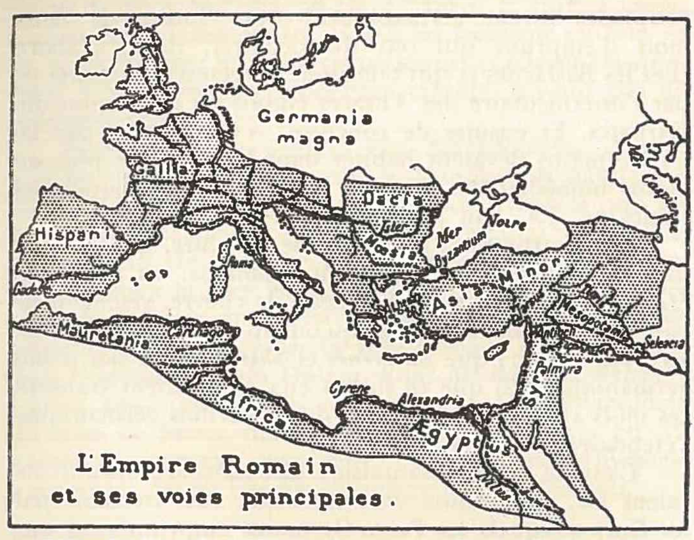
Sur quoi M. Karsten base-t-il la certitude que ces peuplades furent germaniques ? Sur l'indice de deux mots d'emprunt qui ont dû pénétrer, dit-il, d'abord chez les Bastarnes et qui nous sont parvenus sans doute (?) par l'intermédiaire des Thraces établis au nord-ouest des Karpates. Et ensuite de conclure : « à en juger par là, les Germains devaient habiter dans le voisinage plus ou moins immédiat des Thraces et des Carpathes quelques siècles av. J.-C., au plus tard. »

Il est surprenant qu'on puisse conclure, grâce à l'indice de deux mots d'emprunt : *kanabis,* en allemand *Hanf,* « chanvre » ou *baité* « peau de chèvre, vêtement de cuir », en allemand *pfaid,* qu'on attribue généralement aux Thraces : 1) que *Bastarnes* et *Skires* furent des tribus germaniques ; 2) que ce furent eux qui avaient transmis ces mots aux Allemands et 3) que les tribus germaniques s'étendaient jusqu'aux Karpates.

C'est de la pure fantaisie ! Ces mots d'emprunt auraient pu, selon toute vraisemblance, être transmis par les Gots auxquels les Proto-Germains empruntèrent une grande partie de leur vocabulaire (cf. pp. 168-174).

Les préhistoriens de l'école allemande et les germanistes ont la tendance d'étendre l'aire primitivement occupée par les Proto-Germains, et cela pour deux raisons. D'abord parce que toutes les tentatives des Romains (César, Drusus, Tibère, Varus) de pénétrer en Germanie et de la conquérir échouèrent, de sorte que les limites de l'empire Romain s'arrêtaient sur le Rhin et le haut Danube. L'empire Romain se concentra autour de la Méditerranée, ainsi le continent européen resta le hinterland inexploré du littoral méditerranéen. Le pays au-delà du Rhin et du haut Danube était pour les Romains, *Germania Magna — la Grande Germanie —*

(v. la carte ci-jointe) et tous les peuples de cette région inexplorée par eux étaient pour eux des Germains.



L'Empire Romain et Germania magna — la grande Germanie

Ensuite, après la chute de l'Empire d'Occident (les peuples qui l'envahirent, venant de l'au-delà du Danube et du Rhin, étaient considérés comme des Germains. Tel était le cas des Hérules, des Langobards, des Ostrogots [1]),

(1) Les Gots se répartissaient en deux branches: orientale — *Ostrogots* occupant la région à l'est du Dniestre (anc. Tyras), et occidentale — *Visigots* à l'ouest jusqu'à *Theiss* (la Dacie).

La région entre le Dniestre et le Prout, connue généralement sous le nom de Bessarabie, était aussi appelée *Budiak,* c'est-à-dire la région qu'il fallait surveiller, car cette contrée, située entre la Mer Noire et les Karpates, ouvrait l'entrée de la vallée du Danube,

des Visigots et des Vandales. Nous venons de prouver ici que les Hérules et probablement aussi les autres peuples qui envahirent l'Empire romain n'étaient pas des Germains, mais les peuples gudiques. Vu la grande extension de ces peuples entre l'Elbe et la Vistule, on a pris l'habitude dès le Moyen Age de considérer toute cette partie de l'Europe centrale comme étant germanique. Mais ces pays furent vidés de leur population gudique à l'époque des migrations des peuples (IIIme - VIme siècle après J.-C.). La place vide fut aussitôt occupée par les populations slaves venant de l'Est. La germanisation de ces pays ne commença que dès le Xme siècle après J.-C.

---

toutes les invasions venant de l'Est, depuis l'époque préhistorique, s'engouffraient par cette vallée.

Le nom de *Budiak* est mentionné dans le traité de Pierre le Grand avec le prince moldave Démètre Cantemir pour délimiter les frontières de la principauté.

La région de *Budiak,* ayant une importance stratégique, fut certainement « surveillée » par les *Gots,* d'où son surnom — *Budiak* (cf. pp. 89, 91).

Véritable caractère du germanique

Deux textes gudiques-gotiques insérés et analysés ici (cf. pp. 149-154) par nous attestent le caractère proto-aryen de cette langue. Mais quel était le caractère de la langue proto-germanique sur laquelle se greffa le gudique-gotique ?

Pour pouvoir en juger nous devons examiner les particularités du germanique. On sait que le plus ancien vocabulaire germanique se divise en deux groupes : 1) les mots sans aucun rapport étymologique avec les langues aryennes ; 2) les mots empruntés au proto-aryen (prob. gudique) et en partie mutilés par *lautverschiebung* — mutation consonantique. Le comparatiste S. Feist et le philologue Fr. Braun ont évalué à un tiers la première partie du voc. germ., c'est-à-dire, celle qui est sans rapport avec l'aryen ; ce sont surtout les expressions germaniques concernant le vocabulaire maritime et tout ce qui s'y rattache, la pêche, etc., par exemple :

see « mer », *segel* « voile », *nachen* « canot » *kahn* «barque», *hafen* «port», *ebbe* «flux», *sturm* «tempête», *zeit, gezeit* « saison », *klippe* « falaise », *fels* « roc », *strand* « plage », *schwimmen* « nager », *steuer* « gouvernail », *stange* « gaule », etc.

Les noms de poissons et un grand nombre de noms de plantes, d'oiseaux et d'animaux sont sans aucun rapport avec les langues aryennes. F. Kauffmann (Deutsche Altertumskunde, I, 66, n. 5), cite de nombreux exemples tirés de domaines différents n'ayant aucun rapport avec les langues aryennes : *arm* « pauvre », *arg* «mauvais», *adel - edel* « noblesse », *antlitz* « visage », *bein* « jambe », *bergen* « cacher », *dieb* « voleur », *fliehen* « fuir », *flehen*

« supplier », *grund* « sol », *knabe* « garçon », *klug* « intelligent », *krank* « malade », *kraft* « force », *honig* « miel », *hand* « main », *held* « héros », *ort* « lieu », *laufen* « courrir », *rauch* « fumée », *reis* « branche », *rufen* « rappeler », *rügen* « réprimander », *schalk* « valet », *schneiden* « couper », *tag* « jour », *trinken* « boire », *wald* « forêt », *winter* « hiver », *weib* « femme », *zauber* « magie », *zehe* « orteil ».

C'est sur cette langue-souche des Proto-Germains que se greffaient les apports des langues aryennes qui représentent deux tiers du vocabulaire germanique.

On sait, d'autre part, que la langue allemande est la plus aberrante de toutes les langues aryennes, la déclinaison semble être mutilée et la conjugaison est réduite au strict minimum.

L'aryanisation des Proto-Germains semble être incomplète et partielle. La langue allemande l'atteste mieux que la préhistoire et l'histoire. En effet, A. Meillet *(Caractères généraux des langues germaniques, 1917)*, prétend que les langues germaniques ne représentent pas une évolution continue depuis l'indo-européen (aryen) commun, au contraire, *par suite du mélange de peuples et leurs langues ont perdu, à bien des égards, leur caractère indo-européen (aryen).*

Le phénomène purement germanique — *Lautverschiebung* — mutations consonantiques altèrent, entre autres, le caractère aryen des langues germaniques. Plusieurs savants allemands, notamment : Nöremberg, Feist, Wessely, expliquent ce phénomène par les substrats finno-ougriens et des langues samoyèdes qui rappellent les phénomènes phonétiques du germanique. Cela atteste une parenté originelle qui se manifeste aussi dans le vocabulaire.

A quelle famille de langues se rattache la langue originelle des Proto-Germains ? Elle était probablement

d'origine finno-ougrienne. Les concordances du vocabulaire germanique et du finnois sont frappantes et elles ont depuis longtemps fait l'objet d'observations scientifiques. Leibnitz (1716) pense que la population primitive de la Scandinavie aurait été apparentée aux Finnois et aux Lapons (lettre à Erik Benzelius, évêque d'Upsal). Johan Ihre (Glossarium Suiogothicum, Upsal 1769), trouve 170 mots communs — finnois et germaniques. Rasmus Rask, en 1818, fait la comparaison de 40 mots entre le germanique et le finnois.

Les études des savants suédois ici cités, sans connaissance de la philologie moderne, ne représentent pas une grande valeur scientifique. Mais plus près de nous l'opinion de l'éminent philologue allemand, Jacob Grimm (*Ueber das finnische Epos,* 1876) a du poids. Il affirme que les Germains (il faut sous-entendre Gots) au moment de leur invasion ont dû rencontrer non seulement des Celtes, mais aussi des Finnois qui ont dû laisser une empreinte dans le pays même qu'ils occupaient. « Cette empreinte, continue-t-il, se fait sentir dans la langue des Gots et d'autres tribus haut-allemandes et surtout en Scandinavie, et ceci indépendamment de la parenté originelle des Finnois avec les Germains. »

Lorenz Diefenbach et Franz Dietrich vont plus loin, le dernier arrive à une conclusion : le lapon contient des mots du nordique qui sont antérieurs aux plus anciens documents vieux-norrois : il faut donc les classer parmi les plus anciennes sources de notre connaissance du germanique.

Streitberg (*Germanisch,* p. 54) appréciant « l'œuvre capitale » de F. Dietrich, déclare qu'il a réussi à déterminer l'origine des concordances entre le finno-lapon et le germanique et leur importance unique.

Mais le philologue danois W. Thomsen publia en 1869 une étude traduite par E. Sievers en 1870, en

allemand : « *Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen, eine sprachgeschichtliche Untersuchung* », où il s'applique à prouver que la ressemblance des langues finno-lapones et germaniques provient des mots d'emprunt d'origine germanique. Les emprunts germaniques des Finnois se diviseraient en deux groupes : récents et anciens. Le groupe ancien serait contemporain du gotique d'Ulfila et même antérieur. Cette influence se serait exercée sur toutes les langues finnoises depuis l'Onéga jusqu'en Norvège et de la Courlande jusqu'à la Mer Blanche. Cette influence ne peut être que la conséquence d'une longue communauté de vie avec un peuple plus puissant et plus cultivé et elle pouvait se produire d'un peuple occupant la côte Est de la Baltique.

Ce peuple, d'après Thomsen, ne pouvait être que les Gots, mentionnés, entre autres, par Ptolémée dans la seconde moitié du IIe siècle après J.-C. comme habitant la côte de la Baltique à l'Est de la Vistule.

La thèse de Thomsen peut être réduite à ceci : Les Finnois, il y a 1500 à 2000 ans, étaient soumis à une influence de plusieurs langues germaniques — au *gotique* plus ancien que celui de la langue d'*Ulfila,* en partie au *nordique,* en partie au *goto-nordique* plus ancien encore.

Mais Thomsen ne nous renseigne pas sur la nature de ces langues hypothétiques — nordique et goto-nordique(?). N'étaient-elles pas purement et simplement le proto-aryen apporté dans les pays nordiques, peuplés par des tribus finno-laponnes, par les Mégalithiques, d'une part, et par les envahisseurs Gudi-Gots, d'autre part. Ce proto-aryen ne devait pas être très distinct du lituanien et du hérule (gudique) (cf. p. 150), d'une part, et de l'ancien ibère (cf. pp. 190, 198), d'autre part.

D'après Thomsen, il était *risqué* et inutile de remonter jusqu'à une époque antérieure au morcellement des tribus germaniques ou même à la mutation consonantique. Nous pensons, au contraire, qu'il est indispensable de remonter à l'époque du stade initial de l'aryanisation des peuplades finno-laponnes qui ont fait la souche des Proto-Germains, pour pouvoir déterminer le caractère de la langue qui aryanisa les parlers finno-lapons des Proto-Germains, pour leur donner le caractère d'une langue aryenne.

C'est ainsi qu'on *risque* de découvrir le véritable caractère des langues germaniques avant la formation de l'unité d'éparses peuplades pré-germaniques, grâce à leur aryanisation. Car cette unité ne pouvait réellement exister avant que ces peuplades fussent soumises par les conquérants Gudiques et cimentées tant bien que mal par l'aryanisation. On ne peut pas parler de morcellement des tribus germaniques, car l'unité germanique ne pouvait exister avant leur aryanisation.

Les germanistes ont tort de parler des emprunts germaniques du finnois car, en dernière analyse, il ne s'agit que des emprunts gudiques-gotiques qu'on peut qualifier de proto-aryens. Thomsen avait tort d'identifier les emprunts dits germaniques du finnois avec les emprunts gotiques pré-ulfiliens qui n'avaient rien de germanique à en juger d'après le texte hérule (gudique) ci-dessus cité (p. 150).

Vingt ans après, en 1890, Thomsen s'est aperçu des erreurs qu'il a commises et dans une nouvelle étude : *Beroerignen mellem de finske og de baltiske (Litauisk-Lettiske) Sprog.* modifia très sensiblement sa thèse initiale. Il a admis que les langues finnoises renfermaient à côté des emprunts germaniques *un grand nombre d'emprunts baltiques (lituano-lettes)* qui *seraient*

contemporains, sinon antérieurs aux plus anciens emprunts germaniques. Certainement ces anciens emprunts, dits germaniques, ne purent être que gotiques-gudiques.

Mais Thomsen commet une nouvelle erreur en donnant en exemple comme emprunts germaniques : *kuningas, ruthinas valta, varas* (gen. varkaan), *sakko,* etc., qui sont en réalité les emprunts lituaniens ou gudiques (cf. p. 170). Le gotique-gudique n'étant pas une langue germanique, la thèse de Thomsen concernant les emprunts germaniques anciens par l'intermédiaire du got, devient caduque et doit être infirmée. Quant aux emprunts récents, ils auraient pu se produire, en Finlande, par l'intermédiaire du suédois.

Bien que Thomsen rectifia en partie sa thèse concernant les anciens emprunts germaniques du finnois, certains germanistes continuent, néanmoins, à parler des emprunts germaniques du finnois. M. Karsten (Op. c. p. 183) s'ingénie même de transformer les *Aestii* de Tacite en « peuplade germanique orientale à peu près indépendante » pour pouvoir maintenir sa thèse en ce qui concerne les anciens emprunts germaniques du finnois.

Or, sous le nom d'*Aestii* Tacite (*Germ.* 15) désignait un peuple distinct de Germains, ce qu'il souligna en disant qu'ils parlaient « une langue rapprochée de celle des « Britanniques » — lingua Britannicae propior... »

D'autre part, Jordanes (*Get.* V, 615.), souvent cité par M. Karsten, dit très explicitement que *Aestii* faisaient partie de *Vidio-Arii* composés de diverses nations, qu'ils habitaient sur les rives de l'Océan et que c'était « un peuple très pacifique » — « *pacatum genus omnino* ».

Qui étaient *Vidio-Arii?* Comme le nom même l'indique, c'étaient des *Aryens* « laboureurs » ; *vidio* peut dériver de *vidus* en lit. « intérieur », *Vidio-Arii* « Aryens de l'intérieur du continent » (cf. pp. 136, 137).

Il nous semble que ces données sont plus que suffisantes pour prouver l'origine *non germanique* des Aestii qui étaient certainement les Proto-Lituaniens.

Si on prend en considération que le got, langue proto-aryenne, se greffa sur la langue proto-germanique d'origine finno-laponne, dans ce cas l'énigme de la mutation consonantique s'explique facilement par le mélange des langues.

Nombreux savants allemands : *Penka* (« Origines Ariacae, 1883), *Nörrenberg* (« Globus 77 », 1900), *Feist* (« Indogermanen und Germanen », 1924), *Kauffmann* (« Deutsche Altertumskunde I », 1913), *Wessely* (« Anthropos », 1917-1918), ont admis et développé la thèse du mélange des langues comme cause essentielle de la mutation consonantique. On doit donc admettre avec Feist que l'Europe septentrionale fut arianisée assez tard, probablement dans la première moitié du dernier millénaire avant J.-C. Ce qui aurait pu se produire, lorsque les peuples des steppes *Gudai-Gots* ont atteint les régions nordiques (Scandinavie).

A la longue, les indigènes proto-germaniques d'origine finno-laponne, en subissant l'influence civilisatrice des envahisseurs gudiques-gotiques, empruntèrent à leur langue le vocabulaire relatif à la vie politique, sociale et religieuse, qui leur faisait défaut, mais à cause d'une déficience physiologique firent subir aux mots aryens empruntés une déformation phonétique en substituant aux occlusives sonores *b, d, g,* les occlusives sourdes *p, t, k.*

On sait que le finnois a justement cette particularité de substituer, dans les mots étrangers, aux occlusives sonores, qui leur font défaut, ses propres occlusives sourdes. Cette hypothèse fut soutenue par Feist, Nörremberg et Wessely ; Feist donne comme exemple entre autres les mots : germ. com. *gernas* (all. *gern)* et *diuris* (suéd. *dyr)* qui sont déformés *kernas* et *tiuris* en finnois.

Ainsi une grande partie des superstrats gudiques, voire gotiques du germanique ont subi la déformation connue sous le nom de — *Lautverschiebung* — la *mutation consonantique*. Ce phénomène phonétique du germanique est une preuve de plus de l'origine finnoise des Proto-Germains.

Mais à la longue la langue gote elle-même, tout en étant d'origine aryenne, a subi aussi l'influence du milieu et se déforma sous l'influence du germanique. La langue d'Ulfila ressemble peu à celle d'*Oratio Dominica Herulorum* (cité plus haut, p. 150).

A moins que la classe dominante et l'élite hérule de Gudai-Gots aient conservé leur langue intacte et l'exprimaient par l'écriture runique, tandis que *Ulfila,* pour pouvoir vulgariser la Bible et la rendre compréhensible au peuple la traduisit en *got populaire* déformé par les germanismes et l'écrivit en caractères gothiques, inventés par lui, plus simples que les runes hérules. D'ailleurs plusieurs germanistes, et Thomsen lui-même, distinguent le *got préulfilien* de celui d'Ulfila.

Superstrats [1] *gudiques-gotiques du germanique*

Pour pouvoir définir le véritable caractère du germanique il nous reste à examiner le deuxième groupe des mots — les emprunts du germanique au gudique-gotique.

Cette partie la plus importante du vocabulaire germanique concerne surtout la vie sociale, politique et religieuse des Germains. Nous citerons ici quelques superstrats [1]) gudiques s'y rapportant.

---

(1) Lorsqu'un peuple vainqueur adopte l'idiome des vaincus, la langue éliminée, qui avait pu rester superposée à la précédente, constitue le *superstrat*.

Les celtisans ont beaucoup exagéré l'importance des emprunts germaniques au celtique, une grande partie de ces emprunts se révèlent comme les mots proto-aryens représentant l'apport gudique - gotique (préulfilien) au germanique.

En haut de l'échelle politique et sociale se trouvait le « roi » —

König dérivé de *kuningas* [1]) en lit. « ayant un grand corps, corpulent, fort » dérivé de *kunas* en lit. « corps » ; les Proto-Germains choisissaient probablement leurs chefs, voire leurs rois, parmi les hommes corpulents et *forts,* exigeant de leur roi, avant tout, la force physique. On remarquera que le mot gudique :

([1]) Les suffixes *-ing, -ung* en lituanien contemp. sont employés pour former des adjectifs de racines verb. et nom., anciennement ces suffixes ne servaient que pour former les adj. verbaux, comme gérondif latin au suffixe *-und,* ensuite par extension ces suffixes furent employés pour former aussi des adj. de racines nominales ; ces suffixes furent certainement empruntés par les Proto-Germains aux Gudai-Gots pour désigner les patronymes, par ex. Mer*ovingen,* Karo*lingen.*

C'est à tort que Karsten (Op. c. p. 129) ainsi que Thomsen considèrent *Kuningas* comme emprunt finnois de caractère purement (?) « germanique » ; comme nous venons de le prouver, ce mot n'est nullement germanique. D'ailleurs, les Finnois de la Baltique n'avaient pas de contact avec les Germains. Il reconnaît, avec Thomsen (Op. c. p. 168) que « les Baltes (Lituaniens et Lettes) auraient en ce temps-là (au début de notre ère) pris une telle extension vers l'Est, tout au moins dans les régions de la Duna et du Dniepr supérieur, qu'ils auraient séparé complètement les Slaves des Finnois. Le fait que les langues finnoises occidentales renferment à côté des emprunts germaniques *un grand nombre d'emprunts baltiques (litua-no-lettes)* qui, d'après Thomsen, seraient contemporains des plus anciens emprunts germaniques, ou en partie même leur seraient *antérieurs.* »

L'erreur de MM. Karsten et Thomson provient qu'ils considèrent le *gudique-gotique* comme proto-germanique ; or nous croyons avoir prouvé (cf. pp. 149, 152) que le gudique-gotique (hérule) - v. prussien, - lituanien, étaient des langues *proto-aryennes* et ne doivent pas être confondues aves les langues *proto-germaniques.*

rikis [1]) *(reikis)* « roi » était employé presque exclusivement pour désigner des rois gudiques-gotiques (Alaric, Théodoric, etc.) ; le mot : *rikis* est commun au lit. et v. pruss. et fait partie en lit. d'une vaste famille de mots de la même racine : *riké* « rang », *rikiuoti* « ranger, organiser » ; le sens primitif de ce mot indique que *Gudai-Gots* exigeaient de leurs rois autre chose que la force physique (cf. p. 54).

Certes, les Proto-Germains empruntèrent aux *Gudai-Gots* le mot :

Reich « empire », royaume », dérivé de *rikis-reikis ;* on remarquera que le mot « royaume », en allemand, comportant la notion de l'organisation, dérive non de *könig* (exprimant la force), mais de *reikis,* exprimant le sens de l'organisation.

---

(1) C'est à tort que M. Karsten (Op. c. p. 190) prétend que le mot got *reiks (rikis)* « chef, roi » serait un « emprunt celtique antérieur à la mutation de *g* en *k* », Comment Gots auraient-ils pu faire cet emprunt aux Celtes, puisqu'ils n'avaient point de contact avec eux à l'époque lorsqu'ils employaient déjà ce mot pour désigner leurs chefs et leurs rois, sous une forme non atteinte par la mutation.

Jordanes, cité par M. Karsten lui-même, ne nomme-t-il pas le roi got — *Berig* qui amena avec lui de Scandinavie les Gots dans l'embouchure de la *Viscla (Vistule)?* Ce nom ne prouve-t-il pas que les Gots dénommaient déjà leurs chefs et rois *rig (rigis)* avant d'avoir pris contact avec les Celtes ? A moins que M. Karsten prouve qu'il y avait des Celtes en Scandinavie. Jordanes nomme encore un autre roi got, *Arigis,* le cinquième dès l'arrivée des Gots, dont le nom contient la forme non abrégée *-rigis.*

A notre connaissance les Celtes n'ont jamais atteint l'embouchure de la *Viscla (Vistule).*

Toute la théorie de Karsten concernant les emprunts celtiques ne tient pas debout, car il confond les racines gudiques-gotiques passées dans les langues germaniques avec les racines celtiques qui ressemblent, d'ailleurs, aux racines gudiques, parce qu'elles proviennent de la même source proto-aryenne. Tel est le cas, par exemple, pour les noms de rivières terminés en bas-all. *-apa (-epe, -pe),* haut-all. *-affa (-eff, -ef).* Nous croyons l'avoir démontré plus haut (p. 133).

Dru^x*tinaz* « le chef de la *dru*^{x}*tiz,* de l'armée » dérive de la rac. verb. *drausti* en lit. « défendre, discipliner », *drûtas* en lit. « fort », anglo-saxon *Dryhten,* v. norv. *Drôttinn* « le Seigneur, c'est-à-dire Dieu », en suéd. mod. *drottning* « reine ».

Peudanaz « le chef de la *peudo,* nation » dérive de *tauta* en lit. « nation » (cf. pp. 37, 38), *tautinas* en lit. dial. « chef de la nation ».

De la même racine *tauta, teuta* dérive le mot *Deutsche* emprunté par les Proto-Germains aux Gots, déformé par la mutation consonantique, signifiait primitivement « hommes de la nation, compatriotes ».

Kindinaz « le chef de la *kindiz* = lat. gens », dérive de *gentinas, gentins* en lit. dial. « chef de clan, tribu — *gentis* », ce terme de *kindins* est employé par Ulfila pour désigner le gouverneur romain d'une province ; dans son idée le légat de l'empereur romain était la même chose qu'un chef de clan vis-à-vis d'un *peûdans* « chef de la nation ».

Valda « pouvoir, puissance, gouvernement », dérive de la rac. verb. *valdyti* en lit. « gouverner », *valdja* en lit. dial. « gouvernement », en suéd. *vald.* « pouvoir, gouvernement ».

Sako, en suéd. *sak-fäla* « condamner » dérive de la rac. verb. *sakyti* en lit. « dire, prononcer jugement », *sakija* en hitt. « faire savoir, déclarer » (cf. p. 55).

Gau « contrée, région » dérive de la racine verb. *gau-ti* en lit. « recevoir » ; les pays germaniques conquis par *Gudai-Gots* furent probablement divisés en «régions», d'où on *recevait* le tribut ; *gau* était au début le « district de perception », ensuite il est devenu l'unité administrative [1]).

---

(1) L'Allemagne contemporaine est aussi divisée en *gau,* grandes unités administratives, dont le chef s'appelle *gauleiter.*

C'est parce que *Gudai-Gots* rançonnaient les autres peuples qu'ils furent surnommés *Gauti, Gauts, Gautar* (en v. norrois), le nom de pays *Gautland* – *Gotland* (Suède), – « pays conquis et rançonné » par les *Gudai-Gots.*

Vargaz en gotique et westique « délinquant », dérive de la rac. verb. *vargau, varginu,* en lit. « peiner », *vargas* en lit. « peine, détresse, misère ».

Laihna, suéd. *laon* all. mod. *lehen* « emprunt » comparé au v. pruss. *layne* et hérule *lôune* « mal » (dans *or. Dom.* ci-dessus citée (p. 150).

Nous pourrions encore allonger la liste de superstrats gudiques-gotiques empruntés par Proto-Germains aux conquérants gudiques, mais ceux cités ici prouvent suffisamment que ce furent Gudai-Gots qui donnèrent l'organisation politique et administrative aux Proto-Germains.

On sait que la mythologie germanique fut créée, pour ainsi dire, *ex nihilo,* par l'éminent philologue allemand, Jacob Grimm. Cette mythologie semble être fortement influencée par la mythologie hittite, voire gudique. Les Germains primitifs n'avaient pas la notion de Dieu du Ciel : *Dyaus - Deva* védique, *Zeus* grec, *Jupiter - Jovis* latin.

Tacite (Germ. II) disait : « Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriae et annalium genus est, *Tuistonem,* deum terra editum : et filium Mannum, originem gentis conditoremque ». – « Ils (Germains) célèbrent dans de vieux poèmes, seuls monuments chez eux de la tradition et de l'histoire, un dieu *Tuisto,* né de la terre et de son fils Mann, père et fondateur de leur nation. »

C'étaient certainement Gudai-Gots qui donnèrent aux Proto-Germains la notion de la religion.

Il est à remarquer que chez les Germains le nom même de la divinité « Dieu » *Goth,* qui devait signifier

primitivement « Seigneur », est le nom du peuple conquérant - *Got.*

Wodan-Odin, la principale divinité de la mythologie germanique, est de par son origine une divinité chthonienne et elle a gardé jusque dans le folklore moderne sa fonction primitive de chef des âmes et des revenants. Le culte d'Odin prit son origine assez tard, vers le commencement de notre ère, dans les pays rhénans, et de là se répandit sur toute la Germanie, atteignant la *Scandinavie* vers l'époque des migrations.

Wodan-Odin, cette divinité germanique, nous rappelle la principale divinité hittite : *Arinna,* avec cette différence que cette déesse Soleil « voit tout, scrute tout... avec trois paires d'yeux », tandis que Odin, d'après une légende langobarde, conservée par Paul Diacre, *voit tout* de sa demeure céleste avec son œil unique — le Soleil.

Les Germains primitifs semblent avoir emprunté aux Gudai-Gots aussi le dieu du tonnerre et de l'orage — *Donar-Thorr.* Sa lutte contre les géants rappelle les guerres analogues d'Indra hindous.

La déesse *Gabia,* dans les inscriptions rhénanes du IIe et IIIe siècle après J.-C., aussi *Ala-Gabia* est une divinité de la richesse et de l'abondance. Cette divinité existait aussi chez les anciens Lituaniens et probablement chez *Gudai-Gots,* le nom de *Gabia,* déesse lituanienne de l'abondance, dérive de la rac. adj. *gabus, i* en lit. dial. « abondant, capable de fournir la richesse ».

Le nom du paradis germanique *Walhala,* où les guerriers germaniques tués à la bataille mènent une vie idéale à tous les points de vue, en buvant l'hydromel, la *boisson des dieux,* dérive certainement du mot hittite *walhi* « boisson offerte aux dieux », en lit. *valgis* « nourriture » (cf. pp. 57, 58).

Nous pouvons constater ainsi que les principaux traits de la mythologie hittite, voire gudique, se retrouvent dans la mythologie germanique.

Les Germains, d'après Tacite, méprisaient l'agriculture, laissant aux esclaves le soin de la culture des champs et des troupeaux et préférant provoquer l'ennemi et s'exposer aux blessures que de labourer la terre pour attendre la moisson.

Nous pouvons donc admettre que les Proto-Germains n'étaient pas des agriculteurs — *Aryas-Arejas* « laboureurs » et constituaient une population préaryenne d'origine inconnue. Etant donné que leurs conquérants proto-aryens — *Gudai-Gots,* peuples de steppes, ont perdu l'usage du labour, ils ne pouvaient évidemment enseigner cet art. Ainsi la racine *ar* pour désigner « labour » n'existe pas en allemand, il se sert de racines toutes différentes pour désigner le mot « labourer » *bestellen, graben.* De même pour le mot *aratrum* en lat. «charrue», *arklas* en lit. « id. », *araire* en français « id. », etc., dérivés de la rac. *ar-* ; en allemand existe un autre mot : *Pflug.* (Le germ. comm. *arpra* reconstitué par M. Karsten, Op. c. p. 170, n'a jamais existé.)

Il est singulier qu'en suédois pour désigner la « charrue » existe le mot à la racine *ar* — *arder.* Il est probable que les ancêtres des Suédois *Svéones - Suiones - Svéar* pratiquaient l'agriculture avant l'arrivée de *Gudai-Gots* et l'ont apprise soit de leurs voisins — *Aistes* — Proto-Lituaniens qui, comme en témoigne Tacite, « *patientius, quam pro solita Germanorum inertia, laborant* », soit la civilisation mégalithique apporta cet *art* avec les mégalithes.

Si les anciens Germains ignoraient totalement la rac. *ar-* ils n'ignoraient pas les céréales en v. h. all. *weizzi,* all. cont. *Weizen* « froment, blé » dérivé certainement du lit. *kvietys* et *roggen* « seigle » dérive aussi du lit. *rugis ;* en lit. cont. cette rac. nom. dérive de la rac. verb. *raug-ti, rug-s-tu* « faire aigre ».

Il est insensé de prétendre, comme le fait M. Karsten (Op. c. p. 140), que les langues baltiques, lituanien et

letton, ont emprunté les noms de ces céréales aux Germains qui ignoraient et méprisaient l'agriculture. Il est aussi ridicule de reconstituer une racine inexistante du germ. com. *rugiz* (Karsten, Op. c. p. 170), qui est visiblement emprunté aux Proto-Lituaniens par l'intermédiaire des Gots.

Si *Gudai-Gots* n'ont pas appris aux Germains à labourer la terre et ne la labouraient pas eux-mêmes, et ne semaient point les céréales, ils mangeaient néanmoins le « pain » en got *hlaifs* mutilé par la mut. cons. et dérivé de *klaips* en lit. dial. (let.) « *pain* ». (Ils se procuraient probablement les céréales en rançonnant les peuples-agriculteurs, cf. pp. 113, 114).

Ils buvaient l'« hydromel », en got *mider,* en lit. *midus,* emprunté et mutilé par les Germains en v. h. all. *metu, meto* et aussi la « bierre » en got *alu,* en lit. *alus* dérivé de la rac. verb. hitt. *allanija* « s'échauffer ». (On sait qu'on obtient la bière en échauffant l'orge).

Si *Gudai-Gots* n'ont pas appris aux Germains à labourer, ils leur ont certainement appris à guerroyer. Nous avons déjà indiqué (p. 58), que v. all. *varian* « défendre » et all. cont. *wehr* « armée, défendre », dérivent du hitt. et prob. du gudique-gotique *varra* « secours » et lit. *varyti* « chasser, défendre ».

Dans les noms propres gudiques les plus anciens conservés par les auteurs classiques nous trouvons la racine hitt. et lit. *karas* « armée », par ex. *Chariovalda* (chef des Bataves - Budaves, env. cent ans après J.-C.). L'étymologie de ce nom est évidente : *Chario* + *valda* = *Karo* + *valda,* où *Karas* « armée, *valda* « chef », ainsi *Karo* + *valda* « chef de l'armée » (cf. pp. 43, 44 et 170).

Ainsi les données linguistiques plus que les témoignages archéologiques prouvent que les Proto-Germains furent *aryanisés* par les Gudai-Gots, peuple des steppes, à l'époque préhistorique.

Néanmoins, nous devons admettre que plusieurs tribus proto-germaniques scandinaves, celle de Jutland et de la Suède méridionale furent déjà partiellement aryanisées antérieurement par un autre courant proto-aryen venant du Sud-Ouest avec les mégalithes. Nous en donnerons ultérieurement de plus amples détails.

Quant aux Proto-Germains du continent cantonnés entre le Rhin et l'Elbe, ils étaient à peine touchés par le courant proto-aryen mégalithique. Leur aryanisation fut certainement l'œuvre des peuples des steppes – Gudai-Gots conjointement avec la civilisation lusacienne.

La civilisation lusacienne et son rôle dans l'aryanisation de l'Europe

La civilisation lusacienne se développa à l'époque IV du bronze (1400-900) dans l'ancien domaine de la civilisation d'Auniétitz, la région située entre la Saale, l'Elbe et l'Oder moyen, où les Germains n'étaient pas encore installés.

Dès le début de la période du bronze IV, vers 1400, on voit se produire en Europe une évolution culturelle de la plus haute importance, on note la prédominence du rite funéraire de la crémation, à la place de l'inhumation. Cette coutume s'universalise dans la zone ci-dessus indiquée, et s'accompagne d'autres apparitions culturelles, ce qui permet de voir dans cet ensemble une civilisation particulière. Le rite de l'incinération répond à des idées spéciales sur la destinée de l'homme après sa mort, et aux idées religieuses auxquelles elles se rattachent. Cette croyance à une survie du mort à l'état d'esprit rôdant autour de sa tombe et pouvant être plus nuisible que favorable aux vivants. C'est ce qui explique le

ligotage du corps dans les sépultures à squelette replié. C'est la même idée qui a conduit à l'incinération, procédé définitif pour libérer l'âme du défunt. Cela s'accorde avec les idées religieuses plus avancées que l'animisme à croyance à une vie future dans un autre monde. Il est donc certain que l'incinération se relie à un mouvement religieux et à la propagation de certains cultes. Les cendres sont déposées dans des urnes funéraires, ayant généralement la forme de deux troncs de cône réunis par leur base.

Les Lusaciens possédaient des haches en bronze à anneau et à douille, des couteaux, des faucilles, mais les haches de pierre, les pointes de flèches en silex ou en os sont encore en usage. Des glaives à poignée plate à rebords apparaissent.

La civilisation Lusacienne semble dériver de celle d'Auniétitz qui englobait déjà la Haute-Lusace et aussi le moyen et le bas Oder où on a trouvé des tombeaux qu'on peut rattacher à ceux d'Auniétitz.

D'autre part, M. Hubert fait dériver le Lusacien de la céramique pannonienne du Bronze III. « C'est de là, dit-il, que le type lusacien est vraisemblablement issu. La Lusace et la Silésie sont les marches de la brillante civilisation qui a fleuri en Pannonie à l'âge du bronze. Le type lusacien tient en partie par ses formes aux céramiques du nord et par sa décoration aux céramiques du sud. »

Il est fort probable que la civilisation Lusacienne de même qu'Auniétitzienne avaient leur origine dans le bassin du Danube moyen, en Pannonie, d'où elles se sont étendues aussi bien au sud comme au nord. Au sud on peut rattacher à cette civilisation les Thraces et les Daces, elle semble aussi avoir des rapports avec la civilisation des Phrygiens en Asie Mineure. Au Nord elle s'avança jusqu'à la mer Baltique, en Mecklembourg, en Poméranie

et en Prusse. Dans cette région, comme nous venons de l'indiquer, les Germains, à l'âge du bronze, ne sont pas encore pénétrés.

Par contre, des Lusaciens ont influencé les régions germaniques au delà de l'Elbe puisqu'il s'y introduisit le rite de l'incinération.

Cette civilisation s'est étendue ensuite de la Saale jusqu'à la Vistule, en Bohême, en Moravie, en Autriche et aussi en Pannonie, d'où elle est probablement originaire. C'est ici que se trouve l'ancien domaine de la civilisation Auniétitzienne dont elle semble être l'évolution locale, dans la même population. Cette civilisation un peu différenciée est connue sous le nom de *Konvitz,* c'est une variante de celle de Lusace, mais elle est plus guerrière. Les fortifications sur les hauteurs sont ici plus développées, avec des murs de pierre et de gazon, consolidées par des palissades. Cette civilisation s'étend d'ici en Bavière, au Tyrol et à travers la Suisse suit le Rhin et ses affluents jusqu'en Hollande, pénètre jusque dans le centre de la France ; ici elle perd contact avec son centre originel et devient isolée.

Le rôle très important joué par la civilisation Lusacienne dans la civilisation européenne nous oblige à chercher le caractère ethnique de ses porteurs. Les slavisants ont voulu voir dans les Lusaniens des Slaves, car leur civilisation, comme celle d'Auniétitz s'étend sur des régions occupées actuellement par les Slaves. Nous avons déjà indiqué (cf. pp. 111, 112) pourquoi des Auniétitziens ne pouvaient pas être assimilés aux Slaves, il en est de même pour les Lusaciens.

Le préhistorien allemand, Feist, qui est opposé à la théorie de l'école allemande relative à l'origine des Aryens en Allemagne, déclare : « Tous les préhistoriens sont unanimes à voir en eux (Lusaciens) une puissante société politique, ce que démontrent les nombreuses

stations fortifiées de leur domaine. » Il admet que ce peuple a pris une part très active dans l'aryanisation des Germains et d'autres peuples européens.

M. Hubert, qui plaçait le lieu de leur origine en Pannonie et Transylvanie faisait remarquer que c'était là le pays des Gètes, dont Hérodote nous a fait connaître les idées religieuses et l'organisation sacerdotale, dues à un législateur divin *Zalmoxis*.

C'est à ce peuple qu'on doit probablement attribuer la propagation de la doctrine druidique dont l'élévation morale et intellectuelle dépasse souvent le degré de civilisation des peuples où on la rencontre. C'était un groupe ethnique technicien et religieux qui apporta dans une grande partie de l'Europe de nouvelles conceptions.

M. Hubert pense « qu'il ne s'agissait pas d'une migration en masse s'imposant dans un pays envahi, mais de nomades s'infiltrant pacifiquement au milieu des populations locales et leur apportant des connaissances nouvelles. »

Kossinna veut la rattacher au groupe illyrien, mais ses preuves sont insuffisantes, il attribue aux Illyriens une importance qu'ils n'ont jamais eue.

De toutes ces hypothèses c'est celle de Feist et surtout celle de M. Hubert, attribuant l'origine de cette civilisation aux Gètes, qui nous paraissent les plus fondées ; nous croyons pouvoir y apporter quelques données linguistiques qui prouvent le caractère proto-aryen de cette civilisation.

Nous avons admis (cf. p. 145), que des Gètes de Hérodote faisaient partie du peuple de steppes Gudi-Guti, qui s'est étendu dès l'époque chalcolitique jusqu'au centre et le nord de l'Europe. Le caractère proto-aryen de ce peuple est incontestable. Ce furent Gudi-Guti, connus en Europe centrale et nordique sous le nom de Gots qui aryanisèrent partiellement des Proto-Germains

et des peuplades finno-ougriennes de l'Europe centrale. Il est vraisemblable que ce peuple ait pris une part active à l'élaboration des civilisations auniétitzienne et lusacienne. En tout cas l'étymologie du nom du législateur divin *Zalmoxis,* prouve le caractère proto-aryen de celui-ci.

Quelle est cette étymologie ?

Zalmoxis = *Zal* + *moxis,* où *zal-* dérive de l'adj. *žal-ias* en lit. cour. « vert » en lit. dial « nouveau, jeune », *moxis* dérive de *moks-l-as* en lit. « science », ce mot en composition avec un autre change la désinence *-as* en *-is,* ce qui donne *moks-(l)-is,* où *l* euphonique disparaît, ainsi *Zal-moxis* « celui qui fait connaître une nouvelle science, religion ».

Nous avons vu que cette civilisation engloba entre autres la région de la *Saale* et de son affluent *Unstrut.* Ces noms ont été probablement donnés par les Auniétitziens et Lusaciens qui occupaient ces régions, dont l'étymologie prouve le caractère proto-aryen.

Le nom de *Saale* dérive de *Sala* en lit. « île, îlot », ainsi *Saale* « rivière ayant des îlots ». *Unstrut* = *un* + *strut,* où *un* est métathèse de *nu* en hitt. « non », *strut* dérivé de *s(t)raunus* en lit. dial. « rapide », ainsi *un* + *strut* « cours d'eau non rapide, calme » ; ce nom n'est pas isolé, nous trouvons son pendant en Prusse orientale : *Insrutis,* affluent du Prégel, dont l'étymologie : *Insrutis* = *in* + *s(t)r* + *utis,* où *in* est métathèse de *ni, ne,* en lit. « non », *s(t)r-utis* diminutif de *s(t)r-aunus* en lit. « rapide », alors *Ins(t)rutis* = *Insrutis* « petit cours d'eau non rapide, calme ».

Le nom du pays *Lusace,* où l'éminent préhistorien allemand, Virchow, constata en 1880 l'existence d'une civilisation particulière à l'époque IV du bronze (1400-900), qui joua un très grand rôle dans le développement de l'Europe et auquel il emprunta le nom qu'il donna à cette civilisation, peut être bien le nom authentique des

porteurs de cette civilisation. Bien que les noms de pays se conservent moins bien que ceux de montagnes et des cours d'eau, néanmoins, nous avons déjà pu constater au cours de cette étude que les noms préhistoriques de certaines régions se conservèrent jusqu'à présent, par exemple : *Galice* (Espagne), *Galicie* (Europe centrale), *Scandinavie,* etc. Le nom de *Lusace* date probablement depuis l'époque préhistorique.

Quelle est son étymologie ?

Le nom de *Lusace* dérive de *liuos-as,* en lit. « libre », ainsi *Lusatia-Lusace* « pays libre ». A l'époque préhistorique toute la région qui s'étend de la Saale jusqu'à l'Oder moyen, englobant la Bohême avec la région de Konvitz et Lausitz (le nom allemand de Lusace en Brandenbourg), constituait le centre d'où rayonnait la civilisation qui fut surnommée par Virchow *Lusacienne ;* il est fort probable que toute cette région portait, à l'époque préhistorique, le nom de *Lusace* [1]), et qui subsiste jusqu'à nos jours seulement dans la partie centrale de ce domaine. Prenant en considération ces données linguistiques nous pouvons admettre que les porteurs de la civilisation Lusacienne et probablement ceux de l'Auniétitzienne dont elle est issue furent des Proto-Aryens — *Gudai-Guti-Gètes-Gots.*

---

(1) Ce nom proto-aryen n'est pas isolé, il en existe une série sur l'aire d'extension des Proto-Aryens : l'ancien nom du Portugal — *Lusitania* dérive de la même racine *liu(o)s-as* en lit. « libre », le nom du peuple ibère *Lus-ites* qui occupait cette région devait signifier « hommes libres » (cf. p. 193).

Le nom de la ville suisse *Lausanne* (lat. *Lusonna*), dérive de la même racine proto-aryenne *liuos-as* en lit. «libre», ainsi *Lus-onna* « localité, ville libre ». Ici comme partout ailleurs nous sommes en présence des noms techniques créés en série.

Civilisation mégalithique et les Proto-Aryens

On sait que la deuxième période néolithique, d'après Montelius, est caractérisée dans le nord de l'Europe par des dolmens simples, dans la troisième période dolmens à galeries et allées couvertes.

L'extension des mégalithes dans le nord de l'Europe est assez nettement délimitée par une ligne ouest-est partant du Rhin par le massif montagneux allemand *Harz-Thüringerwald* passant au sud de Magdebourg et rejoignant l'Oder ; la limite ouest traverse la Hollande ; à l'est de l'Oder on n'en trouve qu'une quantité négligeable.

Les mégalithes sont très nombreux au Danemark, surtout dans l'ancien domaine de Kioekkenmœddings, dans le sud de la Suède, mais aucun en Norvège.

Les mégalithes s'étendent sur l'aire tout entière de la Grande Europe : en Espagne, au Portugal, en France, en Italie, en Scandinavie, en Hollande, dans les Iles Britaniques, dans les Balkans, dans le Caucase, en Afrique du Nord, en Syrie, en Perse du Nord, jusqu'au Indes.

Les premiers préhistoriens considéraient les mégalithes comme un caractère général de la civilisation néolithique. Cependant MM. Bertrand et Salmon considéraient ces monuments comme l'indice d'une culture

particulière et faisaient ressortir la répartition spéciale de ces monuments.

On distingue en Europe deux centres principaux : le Portugal et la Scandinavie. La question de leur origine est difficile à résoudre. L'abbé Breuil pense que « l'idée dolménique est à tous les stades de son développement une *idée occidentale et littorale,* comprenant l'Espagne et le Portugal (avec maximum à l'ouest), la France et l'Angleterre également (avec maximum à l'ouest), et la Scandinavie. »

Montelius, Sophus Muller, Hœrnes et Déchelette ont incliné pour une origine orientale. Ce qui est peu probable. Si cet usage venait de l'Orient, comment expliquer le fait que toute la côte méditerranéenne de la péninsule ibérique en soit exempte. Il faudrait admettre que le courant oriental ait fait le tour par le détroit de Gibraltar, pour aller se répendre sur les côtes du Portugal, ce qui n'est guère vraisemblable.

J. de Morgan attribue aux mégalithes une origine polygéniste, c'est-à-dire locale et spontanée dans chaque région. Il est difficile d'admettre que tout le long des côtes atlantiques, des peuples différents aient eu d'eux-mêmes et simultanément une idée identique, qui n'est pas si simple puisqu'elle comporte pour sa réalisation des travaux pénibles et souvent très importants.

Ce phénomène ne peut pas être attribué à un pur hasard et doit avoir une cause.

Les préhistoriens allemands, Kossinna, Munch, Penka, sont partisans de l'origine nordique des mégalithes. Aoberg, préhistorien suédois, est du même avis.

Wilke, qui a étudié tout spécialement les mégalithes ibériques, conclut ainsi : « Nous devons jusqu'à présent admettre seulement l'origine européenne des mégalithes, mais sans pouvoir encore décider si leur point de départ est dans le nord scandinave ou dans la péninsule Ibérique,

ou dans une autre partie de la côte de l'Océan ; de même, le caractère ethnique des premiers inventeurs ne peut encore être précisé. »

Bosch-Gimpera admet aussi ces deux centres probables de mégalithes.

Il serait bien étonnant qu'à la même époque, à si peu de distance, les monuments mégalithiques se fussent établis sans quelque rapport entre eux, soit que l'une de ces manifestations eût influencé l'autre, soit que toutes les deux fussent le résultat d'une même influence inconnue.

Vu que depuis quelques années on a constaté dans la péninsule Ibérique un développement *très ancien, très complet et très abondant* des monuments mégalithiques, on peut admettre, dans l'état actuel de nos connaissances, l'origine ibérique des mégalithes, tout en reconnaissant que les centres locaux (Bretagne, Scandinavie) auraient pu se constituer ultérieurement sous l'influence ibérique.

On n'est pas d'accord non plus sur la nature et la signification des mégalithes. On ne sait pas dans quel but ils étaient élevés. Si les dolmens simples ou à galeries et allées couvertes avaient pu servir de sépulture, les menhirs et cromlechs devaient avoir toute autre destination. C'étaient évidemment des monuments publics, étant donné la taille de certains et le grand nombre d'hommes qui ont dû participer à leur transport et à leur érection. La construction des mégalithes laisse présumer une organisation sociale déjà très avancée, une science remarquable de la part des antiques architectes, une grande autorité chez les chefs et une grande obéissance chez les ouvriers bien disciplinés.

Les menhirs et les cromlechs étaient vraisemblablement des monuments culturels. M. Baudoin indiqua leurs relations avec les cultes solaires. M. Devoir, qui a longuement étudié l'orientation des alignements comme

aussi celle de beaucoup de mégalithes isolés, pense être alignés avec d'autres menhirs et des dolmens suivant des directions soigneusement choisies par les constructeurs préhistoriques. Ces diverses directions des menhirs associés correspondraient aux solstices d'été et d'hiver ou aux équinoxes de printemps et d'automne. Il pense aussi qu'il existe même certaines lignes correspondant aux demi-saisons et en rapport avec certaines opérations agricoles — semailles ou récoltes.

Il est singulier qu'en France (Bretagne) les mégalithes soient souvent appelés : *galgal*. Cette appellation nous donnera peut-être la clé de l'énigme. Nous avons déjà vu (cf. pp. 89, 108) que les Proto-Aryens, pour marquer les confins de leur extension, employaient le terme : *gal-* « fin », le redoublement de *gal* — *galgal* pouvait signifier « l'extrême fin, l'extrême limite » de leur extension qui, à la suite de nouvelles extensions, ne devenait qu'une étape marquant la conquête ou la colonisation du peuple des Mégalithes.

En Espagne on appelle les mégalithes *arcas*. Est-ce que la racine *ar-* aurait quelque rapport avec « labour et agriculture » ?

On a remarqué qu'avec l'apparition des mégalithes, s'est produit un progrès de la civilisation locale, se manifestant par l'apparition de l'agriculture, de l'élevage des animaux, de la poterie, du tissage. Les préhistoriens constatent cette apparition *subite*, en liaison directe avec la naissance des constructions mégalithiques, et l'on attribue le tout à l'arrivée d'influences venues de la péninsule Ibérique par la voie de l'Atlantique.

Le fait que l'apparition des mégalithes est étroitement liée avec l'apparition *subite* de l'agriculture, nous permet de supposer que les constructeurs des mégalithes furent aussi des inventeurs et propagateurs de l'agriculture, par conséquent, ils étaient des « laboureurs » —

Ayas-Arejas. L'abbé Breuil et S. Reinach pensent qu'on doit attribuer la propagation des mégalithes à quelque courant ethnique. Ce courant ethnique serait-il déjà *aryen,* dans le vrai sens du mot ?

Avant de répondre à cette question, examinons d'abord le problème de la race à laquelle on pourrait attribuer ce rôle civilisateur de la Grande Europe.

Cro-Magniens et la civilisation mégalithique

On a constaté l'extension des monuments mégalithiques le long des côtes atlantiques depuis la péninsule Ibérique jusqu'en Scandinavie. On sait que la civilisation mégalithique suit chronologiquement celle de Kjœkkenmœddings et qu'elle s'épanouissait là où florissaient auparavant Kjœkkenmœddings. L. Capitan (*La Préhistoire,* p. 139), attribue l'apparition de Kjœkkenmœddings au Danemark et sur la côte de la Baltique non à l'évolution locale, mais « à l'invasion à faciès industriel tout à fait différent de celui du paléolithique final ».

En effet, on peut imaginer que les nouvelles conditions sociales et ethniques des Néolithiques les ont immobilisés en des bourgades infiniment plus stables que les campements provisoires des très errants Paléolithiques. Il a dû se produire une série d'événements extrêmement importants et complexes dans l'évolution de l'humanité. Les Magdaléniens ont disparu absorbés, détruits ou émigrés. Plusieurs préhistoriens estiment avec Boule que les Cro-Magniens n'ont pas disparu à la fin des temps paléolithiques, mais ont persisté *longtemps* dans diverses régions de la Grande Europe.

R. Verneau, qui a étudié spécialement la question de la survivance de la race de Cro-Magnon, constate qu'à l'époque néolithique il avait existé des représentants à peu près purs de cette race en Espagne, de l'Andalousie jusqu'à Oviedo, et qu'il en était resté des descendants pendant l'âge du bronze. Il reconnut aux îles Canaries des représentants presque purs du type de Cro-Magnon, les Guanches. En Afrique du Nord, Verneau avait admis que les Berbères présentent des traits de la race Cro-Magnon.

En France, Colignon a établi la permanence d'éléments cromanoïdes dans la région de la Dordonne (« paradis » de Cro-Magnon, d'après Weinert), le Sud de la Charente qui sont « les régions, dit-il, le plus complètement occupées de nos jours par les descendants de la race de Cro-Magnon ».

On sait que l'apparition de la race de Cro-Magnon fut localisée dans la partie occidentale de l'Europe et de l'Afrique du Nord, elle est en rapport avec les côtes atlantiques et c'est pourquoi Cottevieille-Girodet a appelé l'homme de Cro-Magnon *Homo Atlanticus*.

L'opinion de nombreux préhistoriens de l'école allemande, notamment celle de Kossinna semble être bien fondée lorsqu'il affirme que les *Nordiques* descendent de la race de Cro-Magnon, il cite quelques découvertes des restes humains ayant des traits du type Cro-Magnon, près de Kiel et de Berlin, il suppose que la majorité des gens de Maglemose étaient restés sur place et que c'étaient eux qui avaient donné naissance aux populations de Koejkkenmoeddings et des Mégalithes, par une évolution aboutissant à la création du type Nordique.

D'autre part, Kossinna admet que les Nordiques représentent un développement évolutif des Finnois qu'il fait dériver des gens de Maglemose, qu'il appelle Dobbertiniens, qu'il considère comme des Pré-Finnois. Il cite

plusieurs crânes du type Cro-Magnon en Suède, et il attribue une grande importance à ce type dans la formation du Nordique que les préhistoriens de l'école allemande appellent *dalique*. D'après Weinert (*L'homme préhistorique,* p. 260) l'expression « type nordique des mégalithes » ne signifie pas autre chose que forme nordique du Cromanoïde.

Nous pouvons donc admettre que l'existence d'une zone mégalithique longeant la côte de l'Atlantique depuis le Portugal jusqu'en Scandinavie permet d'y reconnaître une civilisation présentant des variations locales, en raison de son extension sur diverses populations préexistantes et du fait de sa longue durée : du Néolithique jusqu'à l'époque du bronze. La civilisation mégalithique est indépendante de celle des groupes voisins, ils se sont pénétrés réciproquement.

Du fait que la civilisation mégalithique s'est propagée le long de la côte de l'Atlantique du Sud-Ouest, de la péninsule Ibérique — dans la direction Nord-Est de même que les Cro-Magniens, nous pouvons supposer que c'étaient eux qui furent les porteurs de cette civilisation.

Si nous prenons en considération qu'avec l'apparition des mégalithes coïncide la propagation de l'agriculture, la domestication des animaux et leur élevage, nous pouvons supposer que les constructeurs de mégalithes étaient aussi des « laboureurs » — *Aryas-Arejas*. Par conséquent, nous pouvons admettre que les Cro-Magniens, constructeurs de mégalithes, furent des *Proto-Aryens*.

L'origine de la race de Cro-Magnon reste un problème insoluble. Comme elle est à part de toutes les races de l'ancien continent, on ne peut rechercher son berceau dans aucun point de celui-ci, sauf dans la zone qu'elle a occupée. H. Weinert présume que l'ancien « paradis » de Cro-Magniens devait se trouver en France

dans la région de Dordonne. R. Verneau qui a spécialement étudié la question en France et en Espagne a pu prouver l'existence des Cro-Magniens en Andalousie, de Néolithique jusqu'à l'âge du bronze. Par conséquent, nous pouvons considérer l'Andalousie comme le centre d'expansion des Cro-Magniens.

Ayant admis que le centre d'expansion de la race Cro-Magnon se trouvait dans la péninsule Ibérique, en Andalousie, et supposant que les Cro-Magniens auraient pu être non seulement les constructeurs des mégalithes, mais aussi des inventeurs et propagateurs de l'agriculture, nous *pouvons considérer les Cro-Mogniens comme les Proto-Aryens dans le véritable sens du mot.*

Nous avons déjà émis cette hypothèse (cf. p. 126) en nous basant sur l'indice d'un seul mot *Jura* (pron. Youra). C'était téméraire ! Notre hypothèse est à présent mieux fondée et nous espérons convaincre les plus sceptiques. Comme appui à notre thèse, en dehors des données archéologiques et anthropologiques, nous apporterons les témoignages linguistiques qui sont déterminants dans la solution des problèmes ethniques.

Commençons par le mot *Jura*. Ce mot aurait pu être prononcé par l'*Homme Diluvial - Cro Magnien* non seulement sur les pentes du *Jura* suisse, de Souabe ou de Franconie en Europe, mais aussi en Afrique du Nord, sur les pentes d'une chaîne de montagnes d'Algérie entourant la Grande Kabylie – *Jurjura* ou *Djurdjura* [1]). C'étaient certainement les ancêtres des *Kabyles,* sédentaires et *agriculteurs* de race berbère qui, d'après Verneau,

---

[1]) Le redoublement *jura* — *jurjura* signifie «grande mer». Nous supposons que M. L. Dauzat ne tentera pas à expliquer l'étymologie de ce nom de lieu africain par un mot celtique *juris* « montagne boisée », à moins qu'il prouve que l'aire d'extension des Celtes atteignait l'Afrique du Nord. Mais la montagne de Jurjura n'est pas boisée.

sont descendants des Cro-Magniens qui aient pu donner cette dénomination aux monts bordant, à l'époque post-glaciaire, la « mer » diluviale, dont il reste encore des traces — les « chottes ».

Puisque nous avons admis que le centre d'expansion des Cro-Magniens, sinon leur « paradis », se trouvait en Andalousie et puisque nous les identifions avec les Proto-Aryens, au sens ethnique du mot — nous devons prouver que les noms de lieux de la péninsule Ibérique sont aryens et ont été donnés par les Proto-Aryens, descendants directs des Cro-Magniens.

Mais avant d'entreprendre cette tâche, il est indispensable de dissiper une légende qui depuis plus d'un siècle plane sur la langue et les peuples ibériques.

Parenté de l'ibère avec le hittite et le lituanien

On sait que les linguistes les plus distingués [1]) s'obstinent de ne pas admettre la langue des anciens Ibères (d'avant la conquête romaine), parmi les langues *aryennes*, dites *indo-européennes,* et ils l'identifient avec la langue

(1) Il est bien surprenant qu'un linguiste très distingué, M. A. Dauzat (Op. c. pp. 40, 72), dans une étude récente, ne distingue pas l'ibère du basque, comme si les études de MM. Vinson, van Eys et E. Philipon n'avaient jamais existé. Il continue à maintenir la légende créée, il y a 122 ans, par le géographe allemand W. de Humboldt, incompétent en matière, concernant l'identité des langues basque et ibère, malgré les travaux remarquables des savants ci-dessus cités.

Il commet aussi des fautes historiques, lorsqu'il taxe les Ibères « de populations obscures » qui habitaient l'Espagne « au moment de la conquête romaine ». Ignore-t-il que ces « populations

euscarienne-basque d'origine inconnue. Comme la langue basque n'appartient pas à la famille aryenne, on a conclu que les Ibères étaient étrangers à la race aryenne et leur langue étrangère à la famille des langues aryennes. Cette légende fut créée par l'éminent géographe allemand W. de Humboldt dont le mémoire : « *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque* », paru en 1821, vingt-deux ans avant la parution du premier volume de la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* de Bopp — a fait enraciner la croyance à l'identité ethnique des Ibères et des Basques.

W. de Humboldt rattache le basque, langue aglutinante, au grec, au latin, au celte, en faisant des étymologies ridicules, comme par exemple, celle de *Salduba,* nom du fleuve Tartesse, faisant dériver du mot basque *saldua* « troupeau de brebis ».

Bien qu'il n'y ait plus aujourd'hui de linguiste qui prenne au sérieux les étymologies de Humboldt, il ne manque cependant pas d'historiens et même de linguistes qui continuent à faire descendre les Ibères des Basques, bien qu'aucun nom de l'ancienne Ibérie ne puisse s'expliquer par la langue basque.

---

obscures » tinrent en échec les Carthaginois et les Romains pendant plus de 200 ans, tandis que la Gaule fut conquise par César en moins de 10 ans.

On sait que les Romains ne vinrent à bout des Lusitans, une peuplade celtique (?), d'après M. Dauzat, que grâce à l'assassinat pendant le sommeil du héros national lusitan, Viriatos, par les traîtres soudoyés par l'or romain.

Les historiens sont unanimes à affirmer que les Romains trouvèrent en Espagne un nombre de villes opulentes qui les frappa de surprise et d'admiration. Le discours dans lequel, pour enflammer le courage de ses soldats, le sévère Caton fait miroiter à leurs yeux les richesses des villes espagnoles, rappelle la célèbre proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie.

Les conclusions ethnologiques de cet éminent géographe allemand, malgré l'inanité de ses étymologies sur lesquelles il s'appuyait, pour faire des Ibères les ancêtres des Basques, retardèrent pendant près d'un siècle l'étude scientifique des origines ibériennes. MM. Vinson et van Eys démontrèrent enfin que rien n'autorise à rattacher l'euscarien à la langue des Ibères. Mais ces savants ne se prononçaient pas sur le véritable caractère de l'ibère [1]).

La langue des Ibères n'est qu'imparfaitement connue. La connaissance de cette langue est basée sur

---

[1]) M. E. Philipon, dans deux études bien documentées : « Les Ibères », Paris 1909, et « Les peuples primitifs de l'Europe méridionale », Paris 1925, donne des preuves incontestables de l'origine aryenne de la langue ibérique.

Tout en admettant la thèse de cet auteur en ce qui concerne l'origine aryenne de l'ibère, nous ne pouvons pas souscrire à ses hypothèses quant à l'origine asiatique des Ibères. Aussi nous ne pouvons pas admettre sa théorie fondée sur la distinction absolue des Tartessiens et des Ibères. Sans anticiper sur notre exposé ultérieur, nous pouvons affirmer que le nom d'Ibère est un nom générique de tous les habitants de la Péninsule Ibèrique d'origine aryenne ou aryanisée à l'exclusion des Basques. Leur nom dérive du nom de l'*Ibérie*. Quant à Tartessos, c'est un nom distinctif d'un grand et très ancien peuple ibère qui joua un grand rôle dans le peuplement et l'aryanisation de l'Europe. (Nous donnerons ultérieurement l'étymologie des noms *Ibérie* et *Tartessos,* ainsi que les preuves de ce que nous avançons ici.)

Plusieurs celtisans, se basant presque uniquement sur les données archéologiques, tentèrent prouver que l'aryanisation des Ibères primitifs a été effectuée par les Celtes qui envahirent, dès le Vme siècle av. J.-C., la péninsule Ibérique. Peine inutile, car les Tartesses, de même que les Ibères, furent des Proto-Aryens avant l'apparition même des Celtes.

M. H. Hubert (Op. c. p. 96), en faisant observer que M. Philipon « a constitué aux Ibères un vocabulaire à base de noms géographiques et de noms propres, où il a fait entrer des mots manifestement celtiques (?) comme *gurdus* ». Cette observation de l'éminent céltisan mérite d'être relevée et rectifiée. En effet, M. Philipon

deux sources : 1° les inscriptions et les légendes monétaires (M. E. Hubner, *Monumenta linguae ibericae* — 1893) ; 2° des noms communs souvent plus ou moins déformés au cours de la transmission par les auteurs de l'antiquité et d'un nombre considérable de noms de lieux et de personnes ibères reuceillis depuis six siècles avant notre ère par les auteurs grecs et latins ainsi que par les inscriptions latines de la péninsule Ibérique.

C'est une erreur de croire que tous les peuples de la péninsule parlaient la même langue ; nous y distinguons deux groupes de langues : la langue euscarienne ou basque et les langues ibériennes. La première est une langue agglutinante, ne connaissant ni la déclinaison, ni la dérivation, au sens que la grammaire des langues aryennes attache à ces mots ; cette double constatation suffit à ruiner la thèse des partisants de la parenté de l'ibère et de l'euscarien.

Les sources de l'ibérique ci-dessus citées sont à peine suffisantes pour juger de sa morphologie, car sur soixante dix-sept inscriptions ibères il s'en trouve une douzaine qui comprennent plus de trois ou quatre mots. Ces inscriptions nous apportent des renseignements sur la flexion ibérique. En effet, nous y relevons les nominatifs masculins en *as, is, us* ; des nominatifs féminins en *a, e* ; des datifs en *ui*, des génitifs en *o* ; des datifs pl. en *om*.

(Op. c. p. 189), en s'appuyant sur le témoignage de Quintilien affirme que le mot *gurdus* « lourdeau, sot », fut emprunté par les Romains à la langue des Ibères. Mais les Romains avaient-ils vraiment besoin d'emprunter ce mot aux Ibères puisqu'ils avaient le mot *bardus* « lourd, stupide » dérivé de la rac. aryenne comm. *gurd-*.

Il existe en lituanien contemp. le mot de la même racine *gudrus* « malin, rusé », qui avec métathèse acquiert une signification inverse.

Les noms de lieux et de personnes ont été assez fidèlement transcrits par les auteurs de l'antiquité, sauf certaines inexactitudes toujours possibles. La plupart paraissent même s'inspirer d'une connaissance du système phonétique ibère. Ce ne sont pas des déformations arbitraires, mais des adaptations raisonnées et voulues.

Tel est le cas, par exemple, de la désinence de noms propres ibériens en *- as, - is* que les auteurs latins transforment volontiers en *os, us*. Par exemple : *Usamos, Caralus, Tridalus, Vabalus* au lieu de *Usamas, Caralis, Tridalis, Vabalis*. Car sur les monnaies ibères les noms d'hommes sont en *as*, par exemple : *Segetas, Virevias*. De même que sur les inscriptions ibéro-latines du temps de l'empire romain les noms d'hommes : *Isas, Ciras*.

Les nombreux noms ethniques ibères en *- ètes, -ites*, inconnus des Latins ont été conservés ou parfois développés au moyen de leur suffixe ethnique *ani*, par exemple : *Edètes - Edetani, Lusites - Lusitani*.

On remarquera une ressemblance frappante de l'ibère avec le hittite et le lituanien, les noms de personnes ibères de même que les noms hittites et lituaniens ont des désinences : *- as, - is*.

Les noms ibér.	Les noms hitt.	Les noms lit.
Astolpas	*Katovas*	*Kičas*
Audas	*Rusas*	*Grigas*
Minuras	*Zidas*	*Mikas*

Les terminaisons en *-alis, -ulis, -ilis, -elis* de noms ibériens sont identiques à celles des noms hittites et lituaniens (cf. pp. 66, 67).

Les noms ibér.	Les noms hitt.	Les noms lit.
Tridalis	*Muvatalis-*	*Sarpalis*
Vardulis	*Kikulis*	*Turtulis*
Kastilis	*Kastilis* *(Kastilias)*	*Mažilis*
Uselis	*Hattusilis*	*Uselis*

On remarque que les noms ibériques : *Castilis, Castulo, Castala* sont identiques aux noms gudiques : *Kassites, Kastili(a)s* conquérants de Babylone (cf. pp. 97, 113) dérivés de la rac. *kasti,* en lit. « creuser la terre » ; le nom de la province d'Espagne *Castille* dérive de la même racine, c.-à-d. « pays où on creuse la terre à la houe ».

Les noms de lieux ibériens sont souvent identiques aux noms de lieux hittites ayant la même signification, tel est surtout le cas de noms en *uba, apa, uva ava* (cf. p. 68, 69).

Les noms de lieux ibér.	Les noms de lieux hitt.
Corduba, Corduva, auj. *Cordoue*	*Kartuba* « eau amère »
Salduba, anc. nom de l'*Ebre*	*Sal(d)uba* «eau douce»
Maenuba, Menova	
Onuba	*Ak(t)uba* « eau potable »
	Manapa

Les noms de lieux ibér.	Les noms de lieux hitt.
Astapa	*Astapa*
Anapa	*Anapa*

Les noms de lieux ibériens ont été enregistrés par les auteurs de l'antiquité, entre le VIme et le Ier siècle avant notre ère ; les noms hittites conservés grâce aux tablettes de Boghaz-Keui datent de la seconde moitié du IIme millénaire avant notre ère, mais malgré dix siècles qui séparent la date de leur attestation, la concordance de ces noms est frappante.

La concordance des noms propres ibériens et lituaniens n'est pas moins étonnante. Nous constatons également que la flexion ibérique est identique à celle du lituanien : nom. masc. *-as, is, -us* et nom. fem. dans les deux langues : *-a, -e,* dat. sng. en ibér., lit. et hitt. *-ui.*

M. Philipon fait erreur lorsqu'il dit (Op. c. p. 183) que le mot : *arimo* relevé sur les inscriptions ibériques

serait datif ou ablatif, non, c'est génitif sing. dont nominatif : *arimas* « (champ) labouré », dérivé de la racine verb. *ar-ti* « labourer » — c'est le participe prés. passif formé à l'aide du suffixe *-imas, -amas* exactement comme le même participe hittite ou lituanien (cf. p. 63).

Plusieurs noms de lieux ibériques à la terminaison *-amas, -imas* sont les participes prés. passif, par ex. : *Candamas* « brillant », auj. *Candamo* prov. d'Oviedo, *Certamas* ou *Cartamas* fem. *Cartama* auj. *Cartama* prov. de Malaga ; ce nom peut dériver de la rac. verb. *kertu,* en lit. « je coupe, tranche » ou *kars* en hitt. « couper, trancher, bannir » (cf. pp. 43, 63). Nombreux noms de lieux ibères sont des participes prés. actifs, formés à l'aide des suffixes *-ant-,* exactement comme le même participe hittite ou lituanien (cf. p. 63), par ex. : *Pal - ant - ia* auj. *Palencia, Num - ant - ia, Ar - ant - ia, Arg - ant - ia.*

Le gérondif lituanien au suffixe *-ing-* se retrouve aussi parmi les noms de lieux ibères : *Or - ing - is* ou *Aur - ing - is* « apte au labour », dérivé de la rac. verb. *ar - ti* « labourer » ; c'est le nom d'une ville très riche de la Bétique (T.-Live XXVIII, 3) ; il est à remarquer que lorsqu'un adjectif verbal *a(u)r - ing - as* se transforme en substantif, la désinence *-as* en ibère de même qu'en lituanien se transforme en *-is* — *Aur - ing - is.*

M. Philipon fait également erreur lorsqu'il suppose que les mots : *praesom, anucom* relevés sur les inscriptions ibériques représentent des accusatifs ou des neutres ; ce sont certainement des datifs plur. comme en lituanien ayant la désinence *-am.* Il existe en lituanien le même mot : *anukas,* fem. *anuké* « petit-fils, petite-fille » dont datif pl. *anukam* « aux petits enfants », dérivé de la même racine que *(h)anna* en hitt. « (grande) mère » (cf. pp. 34, 40). (Il est naturel que les noms de la stèle ibérique dédiée « aux petits enfants » *anucom* soient datif, mais ni accusatif, ni neutre.)

Les suffixes ethniques ibères : *-ètes, -ites* sont identiques au suffixe lituanien : *-ietis*, par ex. :

Ibères	Lituaniens
Caun - ètes, Cun - ètes	*Kaun - ietis*
Carp - ètes	*Viln - ietis*
Ed - ètes	*Pil - ietis*
Lus - its	*Saul - ietis*

Le procédé de la composition des mots de deux racines est très fréquent en ibère, de même qu'en hittite et lituanien (cf. pp. 67-70), par ex. :

Argantia = *Ar* + *gantia,* composé de deux racines *ar - ti* « labourer » et *gany - ti* en lit. « pâturer », *Argantia* « lieu apte au labour et aux pâturages ».

Corduba, Corduva = *Cord* + *uba* = *Kart* + *uba,* où *Kartus* en lit. « amer », *uba* = *upa* en lit «eau, fleuve»; *Corduba* « eaux amères », auj. *Cordoue.*

Salduba = *Sald* + *uba,* où *saldus* en lit. « doux », *uba* = *upa* « eau, fleuve » ; *Salduba* « eaux douces ».

Tribola = *Tri* + *bola,* où *tri* « trois », *bola* = *bala* en lit. « marais, marécage » ; *Tribola* « trois marais ».

Tridalus = *Tri* + *dalus* = *Tri* + *dalis,* où *tri* « trois », *dalis* en lit. « part » ; *Tridalis* « trois parts ».

Cocolobis ou *Caucolobis* = *cauco* + *lobis,* où *caucas* en lit. « mont, monticule », *lobis* en lit. « trésor » ; *Caucolobis* « trésor de monticule » = « raisin ».

Les Ibères plantèrent certainement leurs vignes sur les pentes ensoleillées des collines et des monticules, où les vignes réussissent le mieux, d'où le nom du raisin = « trésor des monts ».

Il est à remarquer que *cauco* est le génitif de *caucas,* ce qui confirme que la désinence *-o* est celle du génitif et non de l'ablatif, comme suppose M. Philipon.

Si les inscriptions ibériques nous fournissent des indications sur la déclinaison de l'ibère, elles sont presque nulles sur la conjugaison. Dans le vocabulaire ibère cité par M. Philipon (Op. c. p. 190) nous trouvons le mot *aparia* « chiendent », ce mot semble dériver de la racine verbale *ap - arti* « re - labourer », *ap -aria* est la troisième pers. du présent « on re - laboure » ; en effet, on sait que la destruction de chiendent dans les champs n'est pas aisée, on est obligé de labourer le champ plusieurs fois, pour sortir et détruire cette mauvaise herbe.

Si on peut juger d'après cet exemple, la conjugaison du verbe ibère ressemblerait à la conjugaison du verbe lituanien.

Nous pouvons donc conclure : *les concordances morphologiques de l'ibérien, du hittite et du lituanien, plus que celles de leur vocabulaire attestent leur parenté originelle qu'on peut qualifier de proto-aryenne.*

Origine des Ibères

Toutes les tentatives que l'on a faites depuis de Humboldt pour démontrer l'origine ibérienne des Euskariens-Basques ont échoué. Les savants, Vinson et Van Eys, les plus versés dans la connaissance des idiomes euskariens, ont qualifié les étymologies des basquisants *d'enfantines et antiscientifiques*.

Il y a eu, sans doute, à l'époque préhistorique, dans l'Europe du sud-ouest, un peuple pré-aryen, dont les Euskariens sont le dernier débris, mais ce peuple a été de très bonne heure absorbé ou refoulé dans les Pyrénées occidentales par les Proto-Aryens mégalithiques.

Comme la langue basque n'appartient pas à la famille aryenne, on en a conclu que les Ibères étaient étrangers à la race aryenne. W. de Humboldt les fait venir d'Asie Mineure, Boudard les rattache aux Touaregs et G. de Gabelentz aux Berbères. Eichoff leur donne une origine africaine, M. Giacomino a tenté de démontrer leur parenté avec les Egyptiens et les Coptes.

D'autres savants, comme Philips, Whitney et Uhlenbeck, pensent que les Ibères sont venus d'Amérique.

Mais l'hypothèse la plus hardie de toutes est celle de M. d'Arbois de Jubainville. Ce savant français présume que les Ibères seraient les descendants des Atlantes

qui, suivant Platon[1]) et Théopompe[2]), seraient sortis de l'Atlantide plus de neuf mille ans avant notre ère, pour aller faire la conquête et la colonisation de l'Europe et de l'Afrique du Nord.

Cette hypothèse malgré sa hardiesse mérite d'être examinée de plus près. En effet, Hérodote (IV, 187, 191), dans la description de la Libye, place à l'extrême Occident les Atlantes, *peuple d'agriculteurs,* qui avaient donné le nom aux monts d'Atlas, au pied desquels ils habitaient (cf. la carte p. 201). Diodore de Sicile (III,

---

[1])Platon, qui s'appuye sur l'autorité de Solon qui, à son tour, tenait ce récit des prêtres égyptiens, affirme (*Timée,* éd. Didot, t. II, p. 202 ; *Critias,* ibid., p. 251) qu'en face du détroit des Colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, une île plus grande que l'Afrique et l'Asie réunies. L'Atlantide, tel est le nom de cette île merveilleuse, était habitée par une population très nombreuse et très évoluée. Les Atlantes étaient riches, ils avaient de grandes villes où l'on trouvait des palais et des temples ; le « pays de Gadir », c'est-à-dire l'Espagne, leur appartenait. Plus de neuf mille ans av. notre ère, ils envoyèrent une armée innombrable à la conquête de l'Europe et de la Lybie.

([2]) D'après Théopompe, l'Atlantide aurait été un vaste continent depuis longtemps disparu ; ce continent était habité par deux nations distinctes de plusieurs millions d'hommes chacune : la nation des Belliqueux et celle des Pieux. Il était arrosé de deux fleuves, Volupté et Tristesse, sur les rives desquels croissaient des arbres aux propriétés merveilleuses. Les Atlantes étaient d'une taille gigantesque ; leur pays d'une admirable fertilité, était couvert de villes immenses et l'or et l'argent s'y trouvaient en abondance ; ceux-ci étaient moins estimés que le fer chez nous. Un jour, au nombre de dix millions d'hommes, les Atlantes franchirent l'Océan et pénétrèrent dans le pays des Hyperboréens, mais effrayés de l'état misérable de ce peuple, ils ne poussèrent pas plus loin leur conquête.

Nous sommes ici en présence de la forme de la légende chez les Phrygiens ; ce serait Silène qui, d'après Théopompe, le premier aurait conté au roi Midas l'histoire de l'Atlantide. Cette légende était également populaire en Phrygie (Asie Mineure), Hérodore fr. 24.

pp. 54, 58) raconte la merveilleuse histoire, sur la foi des vieilles annales, d'il y a six mille ans avant notre ère, conservées à Tartessos. D'après cette tradition, les Atlantes prétendaient que leur pays était le berceau des dieux et qu'ils avaient eu pour premier roi Uranus, l'un des prédécesseurs du Zeus pélasgique dans l'Olympe aryen (cf. p. 35).

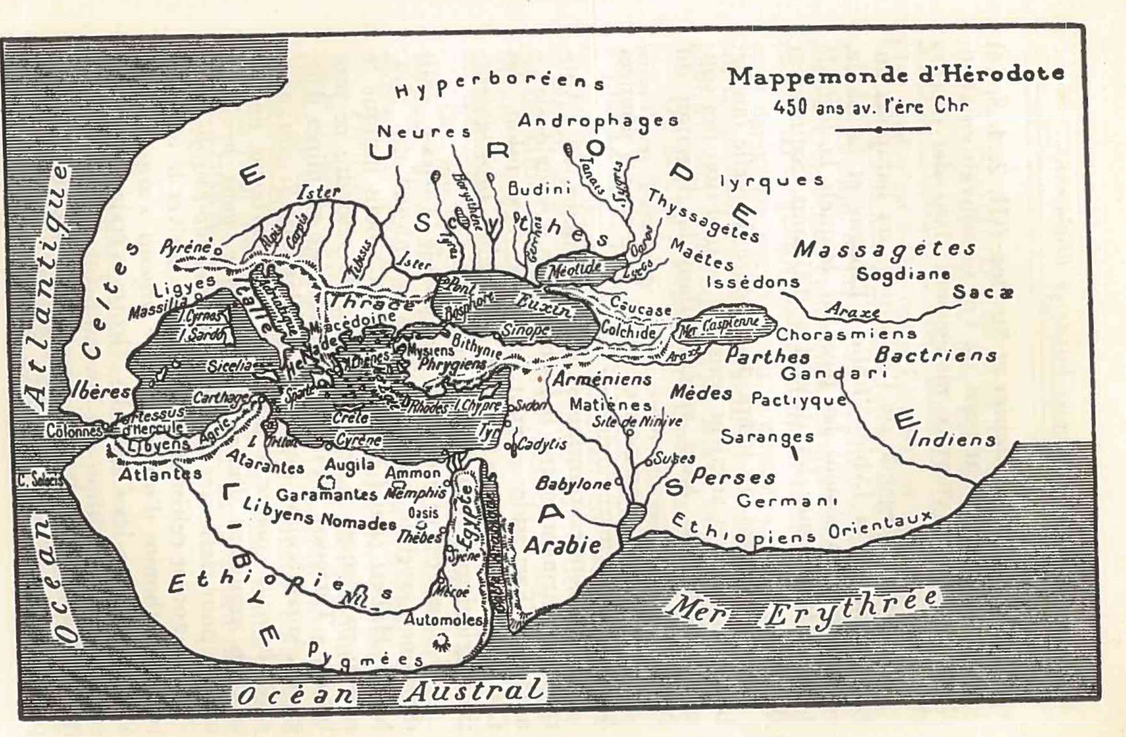
Tout cela concorde avec ce que nous dit Homère des amicales relations qu'entretenaient les dieux avec le peuple qui habitait sur les bords de l'Océan. Certainement le peuple qui sacrifie à Zeus et qui élève des autels à Atlas - Poseidon, ne peut pas être d'origine africaine.

Diodore insiste que ce peuple, les Atlantes, *propageait l'agriculture,* que son empire s'étendait du côté du Couchant et du Nord ; leur premier roi Uranus, d'après la tradition, avait eu pour fils Atlas, Cronos ; Saturne, roi de Tartessos. Ce dernier régna sur la Lybie, la Sicile et l'Italie. L'empire d'Atlas s'étendait sur l'Hespérie (Espagne) et jusque sur le pays des Hyperboréens (la Gaule).

Strabon (III, 1, 6) nous apprend aussi que de son temps les habitants de Tartessos conservaient encore des annales qui remontaient à une très haute antiquité. Il est probable que c'est d'après les traditions des Tartesses que Diodore de Sicile a écrit l'histoire légendaire des Atlantes.

Il est vraisemblable que cette légende tartesse ait donné naissance, comme certains auteurs le supposent, à la fable de l'Atlantide, conservée par Platon et Théopompe.

En comparant la légende de l'Atlantide à la légende tartesse des Atlantes, nous pouvons supposer que la première est une déformation de la seconde, car le pays de Tartessos que Platon attache à l'Atlantide était très *riche.* Hérodote (I, 163) fait mention de la munificence de son



Mappemonde d'Hérodote, 450 ans avant J.-C.

roi légendaire *Arganthonios* et Strabon (III, 2, 4, 8, 14) loue la richesse de Tartessos, où l'or se trouvait en abondance et où les chevaux mangeaient dans des crèches d'argent.

D'après la légende de l'Atlantide, ses habitants auraient conquis la Lybie, l'Italie, l'Espagne et la Gaule, — ce sont précisément les pays sur lesquels la légende tartesse fait régner les deux fils d'Uranus, Saturne et Atlas.

Les Tartesses, au temps de Diodore de Sicile (au début de notre ère) auraient conservé la tradition des conquêtes faites par leurs ancêtres dans la direction du Nord.

Quelle déduction pouvons-nous faire de ces données légendaires et mythologiques ?

Ces légendes transmises par les auteurs de l'Antiquité confirment notre hypothèse que l'Andalousie — ancienne Tartesside — était le centre d'extension des Cro-Magniens, constructeurs des mégalithes, propagateurs de l'agriculture, véritables Proto-Aryens.

Il s'agit de prouver que le peuple Tartesse était d'origine aryenne dans le sens ethnique du mot. M. H. Hubert (*Les Celtes,* v. I, p. 352) nous indique le moyen par lequel il serait possible de résoudre ce problème. « Tartessos, dit-il, était célèbre par ses mines d'argent ; Arganthonios est le roi de l'argent. *Si son nom était ibérique comme le nom même de Tartessos, on aurait un argument d'une grande portée, mais peut-être unique pour classer les Ibères parmi les Indo-Européens.* »

Cet auteur celtisant tente de faire dériver le nom du roi Arganthonios d'un mot celte : *arganti* « argent », en admettant que les Celtes des Alcores n'étaient pas loin et qu'un « chef celtique fut devenu roi de l'Etat ibérique de Tartessos, peut-être par mariage, sans faire trop parler de lui. » C'est du roman préhistorique !

Le roi Arganthonios avait régné entre 700 et 600 avant notre ère, tandis que l'invasion celtique de la péninsule ibérique a dû commencer un siècle et demi plus tard, c'est-à-dire entre l'an 500 et l'an 450 av. J.-C.

Nous croyons pouvoir prouver que les noms du roi d'*Arganthonios* et celui de *Tartessos* sont des noms aryens. Quelle est l'étymologie d'*Arganthonios* ? *Arganthonios* = *Ar* + *gant(h)-onios,* où *ar* en lit. et hitt. «labour» *gant* dérivé de *ganyti* en lit. « pâturer », *oni(o)s* = *anis* suffixe proto-aryen latinisé, ainsi *Ar* + *gant-anis* = *Ar* + *gant(h)-onios* « endroit apte au labour et à pâturer ».

On sait qu'il existait un mont du nom d'*Arganthonion* [1]) en Tartesside et un autre du même nom en Bithynie. Le roi *Arganthonios* était probablement originaire de la région du mont *Arganthonion* (en Tartesside) dont il portait le nom. Nous supposons que cette étymologie est de nature à satisfaire M. H. Hubert et les autres celtisants. Il nous reste à prouver que le nom de *Tartessos* est également aryen.

On sait que les auteurs grecs, Stésichore, Polybe, Strabon, appellent *Tartesses-Τυρδύλοι*. Quelle est l'étymologie de *Turduloi* dont le sing. est *Turdulis ?*

Turdulis = *Turt* + *ulis,* ou *turt-* dérive de *turt-as,* en lit. « richesse », *ulis* suffixe des noms de personnes fréquent en hit., ibère et lit. (cf. p. 193), ainsi *turtulis* « richard», pl. en gr. *Turduloi* = en lit. *Turtuliai* «richards».

Le nom *Tartessos* dérive de la même racine *turtas,* en lit « richesse », et ne serait que quelque peu déformé et latinisé.

([1]) Il est même probable que le mot latin *argentum* « argent » provient du mont *Arganthonion,* où se trouvaient des mines d'argent et, d'où les Phéniciens et les Romains importaient ce précieux métal, de même que le mot grec *χάλκις* « cuivre » provenait de *Colchide* (Caucase), d'où les Grecs importaient le cuivre.

En effet, on sait que *Tartessos* fut renommé par ses richesses : l'or, l'argent, et aussi par la fertilité de son sol ; il est donc naturel que les habitants de ce pays bienheureux fussent surnommés : *Turtuloi-Turdetans-Tartesses*, « richards ».

Grâce à l'étymologie de ces deux noms les plus anciens que les auteurs de l'antiquité nous aient transmis, nous pouvons admettre que les anciens habitants de l'Andalousie, descendants des Cro-Magniens, constructeurs des mégalithes et propagateurs de l'agriculture furent des Proto-Aryens.

Les plus ardents celtisants ne peuvent se targuer de prouver que les noms de *Tartessos* et *Arganthonios* seraient des noms celtiques, car comme nous avons indiqué plus haut, ils sont antérieurs à l'arrivée des Celtes dans la Péninsule Ibérique.

Tartessos — centre d'extension de la civilisation mégalithique et proto-aryenne

L'importance et *la richesse* de Tartessos étaient connues dès la plus haute antiquité. Hérodote (I, 163) relate que les Phocéens sont les premiers, parmi les Grecs, qui allèrent en Ibérie et dans le pays de Tartesse, où ils furent amicalement accueillis par le roi Arganthonios qui leur conseilla d'abandonner l'Ionie pour venir se fixer en Espagne. Comme il ne pouvait les y décider, il leur donna de l'or pour faire bâtir des murailles autour de leur ville que menaçaient les Mèdes. Ceci aurait pu se passer entre 554 et 539 av. J.-C., dates extrêmes de la conquête de l'Asie antérieure par Cyrus.

L'importance de Tartessos était bien grande. Voici comment la caractérise C. Jullian (Histoire de la Gaule

p. 258) : « royaume qui s'était formé, dans la bienheureuse vallée d'Andalusie, dit-il, cet état de Cadix ou de Tartessus, vieux, disait-on, de six mille ans, aux rois protégés par le Soleil, leurs souverains paisibles, riches et hospitaliers, aimés de dieux et presque éternels comme eux... L'ancienneté plus que millénaire du royaume de Tartessus, me paraît incontestable : c'est, je le répète, *le seul équivalent occidental de grands empires de l'Orient* ».

C'est de ce centre important que partirent vraisemblablement des constructeurs de mégalithes et propagateurs de l'agriculture dans la direction nord, nord-est et est, les uns longeant la côte de l'Atlantique, jusqu'en Suède et la Baltique, les autres s'enfonçaient dans le continent et la Méditerranée jusqu'en Palestine. Ils empruntaient certainement la voie maritime.

Tartessiens étaient-ils navigateurs ? Les auteurs de l'antiquité nous donnent des témoignages surabondants sur leurs capacités marinières. Avienus (Ora. 113, 114) atteste qu'ils navigaient sur l'Atlantique avant les Phéniciens et étaient allé commercer dans les îles Britanniques. Le Carthaginois Himilcon, au début du IVme siècle av. J.-C., affirme que les Tartessiens étaient d'habiles et hardis navigateurs. Ils possédaient de nombreux ports en dehors de Tartessos, à l'embouchure du fleuve homonyme. Aux dires de Timosthène, l'amiral de Ptolémée Philadelphe (*Strabon* III, 1, 7), a vu au milieu du IVme siècle av. J.-C., un grand port à Calpe, auj. Gibraltar, dont la grandeur des murs d'enceinte et les vastes bassins de radoub le frappèrent d'étonnement. Grâce à la profondeur des fleuves et à la disposition des estuaires, les Tartessiens possédaient aussi de nombreux ports intérieurs : Hispal (Séville), Corduva (Cordoue), etc. (Srt. III, 2, 3, 5). Ils étaient aussi d'habiles constructeurs de navires, ils possédaient une marine dont les bâtiments

l'emportaient par la force du tonnage sur ceux de toutes les autres nations de l'antiquité (Str. III. 2, 6).

Il est donc vraisemblable que ce furent les Tartessiens qui portèrent la civilisation mégalithique avec l'agriculture dans les pays nordiques. Leurs ancêtres pouvaient être plus guerriers que leurs descendants amollis, que nous connaissons par les auteurs de l'antiquité. Certes, il n'y avait que la conquête, c'était aussi la colonisation et les échanges commerciaux qui propagèrent la civilisation tartesse en Europe, en Afrique du Nord et dans tout le bassin de la Méditerranée. Mais avant de porter cette civilisation en Europe nordique et ailleurs, le centre tartessien devait commencer à civiliser la péninsule Ibérique.

Données onomastiques

Les mythes et les légendes qui veulent faire descendre les Ibériens des Atlantes, de même que les auteurs de l'antiquité – Hérodote, Diodore de Sicile, – les présentent comme peuple d'agriculteurs propageant cet art parmi les anciens habitants de l'Ibérie. La légende conserva la mémoire d'un ancien roi de Cunètes, *Gargoris*, qui passait pour l'inventeur de l'agriculture et son fils avait appris aux Cunètes à atteler les bœufs à la charrue.

L'étymologie du nom de *Gargoris* = *(h)ar* + *(h)ar-is*, où la racine *ar-* redoublée est précédée de l'aspirante *h* transformée en gutturale euphonique, ce nom devait signifier « agriculteur par excellence ».

La péninsule Ibérique ne se prêtait pas partout à l'agriculture, le plateau central montagneux et désertique était inapte ou presque, à la culture. C'est pour cette raison que cette région fut probablement surnommée *Ibérie* dont l'étymologie : *Ib* + *erie* = *eb* + *ar-ia*

= *be* + *ar - ia,* où *be* en lit. « sans » transformé par métathèse en *eb* et fléchi en *ib, ar* - « labour », - *ia* désinence, ainsi *Iberia, Ibérie* « pays sans labour, inapte à l'agriculture ». Ce nom qui était primitivement attaché au plateau central s'est étendu sur toute la péninsule.

Ici, comme partout ailleurs où les Proto-Aryens portaient la civilisation, soit par la conquête, soit par la colonisation, les noms de lieux comme les noms de personnes sont des mots techniques souvent créés en série. Ainsi abondent ici d'innombrables localités à la racine *ar-*, pour désigner des « terres arables » : *Arsa* [1]), *Arsenna, Araea, Araceli, Arandis, Arannus, Araura, Artabri,* etc.

Des localités « inaptes à l'agriculture » portent le nom à la même racine *ar* - précédée ou suivie de la négation *ne* « non » ou *be* « sans » ou des deux à la fois, par exemple : *Navara* = *ne* + *be* + *ara, Navara* n'est qu'une forme fléchie de *nebeara.* Ce nom est très fréquent en Espagne en composition avec d'autres racines : *Navardun* prov. de Saragosse, *Navarniz* prov. de Vizcaya, *Navarredonda* prov. de Madrid, de Séville et d'Avila. Il y avait aussi des *arabie* dont l'étymologie : *ara* + *be* « terre sans labour, inapte à la culture », p. ex. : *Fuent-arabie,* etc.

Des noms de localités partiellement aptes à la culture et partiellement aux pâturages, sont composés de deux racines *ar-* « labour » et *ganyti* en lit. « pâturer » : *Argantia,* rivière en Asturie, *Aragon,* affl. de l'Ebre, *Arganthonion,* mont en Beturie.

Les peuplades et les tribus préaryennes, au fur et à mesure qu'elles étaient soumises par les Proto-Aryens, de gré ou de force, ces errants pêcheurs et chasseurs furent réunis dans les villages dont les traces sont marquées par les amas de coquillages et les restes de cuisine — Kioekkenmoeddings — ils furent astreints, suivant la nature du sol, soit aux travaux des champs, soit à l'élevage.

---

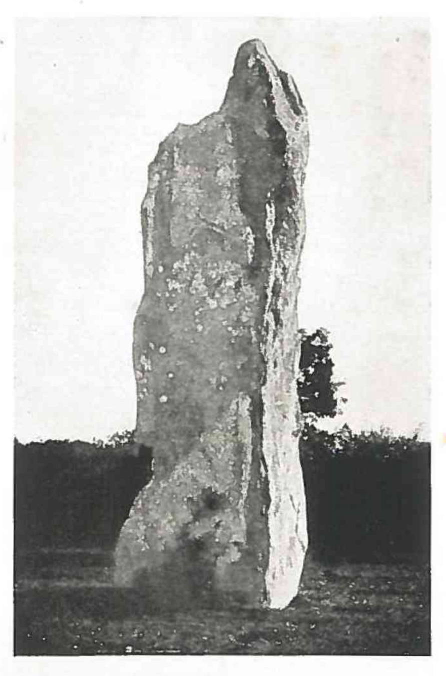
(1) En hittite *arsis* « champ cultivé » (cf. p. 35).

Ainsi ceux qui travaillaient les champs furent surnommés *Artabres* dérivé de *arti* en lit. « labourer », ceux qui s'occupaient de l'élevage et qui paissaient leurs troupeaux — *Gantabres* dérivé de *ganyti* en lit. « pâturer ». Ce nom se rencontre souvent sous forme fléchie — *Cantabres.* Ensuite, le nom *d'Artabres* fut déformé par les Celtes qui envahirent la péninsule Ibérique en *Atrebates* (par métathèse) et même en *Arotrebes.*

Des tribus qui n'étaient pas encore soumises et restaient « errantes » étaient appelées *Bastites* ou *Bastarnes* dérivés de *bastytis* en lit. « errer ». Ainsi nous trouvons de nombreuses localités portant des noms à la rac. *bast* - non seulement en Ibérie, mais aussi en France et ailleurs : la *Bastide* sur l'Ilers, la *Bastide-Clairence,* la *Bastille,* ces localités désignaient probablement les régions où séjournaient les peuplades errantes — *Bastides* et *Bastarnes.*

Identité onomastique ibéro-hittito-lituanienne

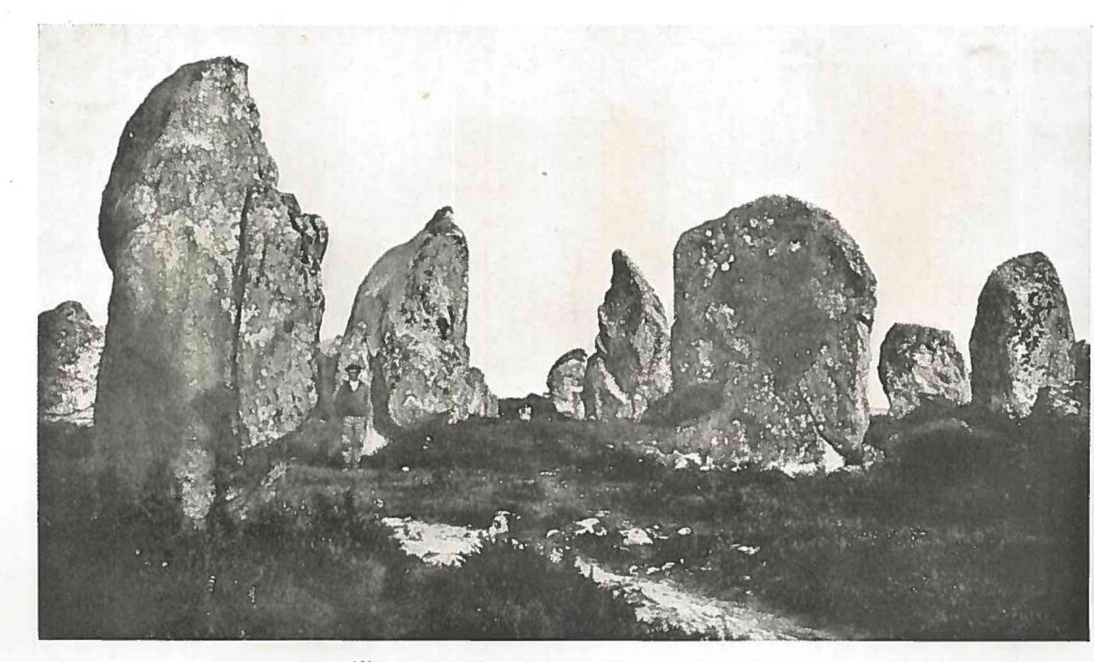
Le peuple ibérien qui habitait la région montagneuse du centre de la péninsule fut appelé *Carpètes,* « montagnards », dérivé de *karpia,* en hitt. « élévation, montagne » (cf. p. 43), par contre les peuplades qui habitaient la plaine furent appelés *Liguses,* en gr. λίγυες ou *Ligures,* « habitants de la plaine », dérivés de *ligus,* en lit. « plat, plane », subst. en lit. courant *liguma,* en lit. dial. *ligura,* « plaine ». Il y avait des *Ligyes-Ligures* non seulement en Ibérie, mais aussi en France et en Italie; il ne faut pas déduire de cela que les *Ligures* d'Ibérie émigrèrent en France ou en Italie ou vice-versa, comme pensent plusieurs historiens, c'étaient des « habitants de la plaine » locaux. Le nom du fleuve français *Liger* (auj. *Loire*) dérivé de la même racine *lig - us* en lit. «plat»,



Menhir de la Hune
(Bazougers-Mayenne, France).



Le dolmen des Marchands (Locmariaquer, France).



Alignements de Kermario (Carnac, France).

porte ce nom parce qu'il parcourt une « région plate, plane ».

Le nom du peuple ibère *Caunètes* ou *Cunètes* dérive de *kaunu,* en lit. « combattre » ou du hitt. *kuen* « frapper, tuer, conquérir » (cf. pp. 45, 47). Ce nom devait désigner un peuple « guerrier, combattif ». En effet, le peuple ibérien de *Cunètes* occupait la région entre le promontorium Sacrum et le fleuve Anas (Gvadiane) – un point stratégique important défendant de l'ouest l'accès de Tartessos. Il y avait en Ibérie le mont *Caunus* (probablement aussi un endroit stratégique) où Gracchus livra une bataille aux Celtibériens (T. Live XXXIII, 20 et XLV, 25). Nous avons déjà fait observer (p. 47) que ce nom se retrouve en France, en Lituanie et en Asie Mineure. Il ne faut pas déduire de cela que ce soient les Ibères, les Celtes qui portèrent ce nom en Lituanie et en Asie Mineure ou les Hittites, en Ibérie et en Gaule ; c'était tout simplement un nom *technique* proto-aryen créé en série en vertu de la loi, la même cause provoque le même effet.

Il existait en Ibérie plusieurs noms de lieux (fleuves et villes) qui portaient le nom de *Salduba* dont l'étymologie : *Sald* + *uba,* où *sald-* dérivé de *saldus* en lit. « doux », *uba* = *upa* en lit. « fleuve », ainsi *Salduba* « fleuve à l'eau douce » ; c'était le nom d'un fleuve et d'une ville en Bétique, c'était l'ancien nom de l'Ebre, c'était aussi l'ancien nom de Saragosse.

S'il y avait en Ibérie des « eaux douces » *Salduba,* il y avait aussi des « eaux amères » *Corduba - Kartuba* dont l'étymologie *Kart* + *uba,* où *Kart-* dérivé de *kartus* en lit. «amer», *uba-upa* en lit. «eau, fleuve», ainsi *Kartuba-Corduba* (auj. Cordoue) « eaux amères » (cf. pp. 56, 124).

Est-il étonnant que nous trouvions en Ibérie des noms de villes comme *Pilpilis,* nom d'une ville de la Bétique dont l'étymologie : *pil* + *pil-is,* où *pilis* en lit. « ville », la forme redoublée *pil - pilis* « ville par

excellence, ville parmi les villes, ville importante ». Cette racine *pil-is* = πόλις se rencontre souvent en composition avec d'autres racines en hitt. et lit. pour désigner des noms de villes (cf. p. 67).

Nous trouvons en Ibérie de nombreuses localités qui portèrent le nom *Cauca,* ou en composée *Cauco liberi* auj. Collioure, Pyrénées-Orientales, *Caucana* (Plin) port de la Tarraconnaise. Quelle est l'étymologie de *cauca?* *Cauca* = *kaukas* en lit. « élévation, monticule, mont », en Lituanie il y a aussi de nombreuses localités dont le nom dérive de cette racine : *Kaukenai, Kaukpilis.*

Le nom des montagnes barrant le passage entre la mer Noire et la mer Caspienne (*Caucase*) est un nom certainement proto-aryen de la même origine que *Cauca* ibère et *kaukas* lituanien (cf. p. 112).

Les noms de personnes ibères *Tautius, Tautinus, Tautamos* dérivent de la racine *tauta* en lit. « nation », ces noms devaient signifier primitivement « chef de la nation » (cf. p. 170), ensuite ils sont devenus les noms propres de rois. En lit. et en hitt. la rac. *tauta* est souvent employée en composition avec d'autres racines pour la formation des noms de rois et de chefs par exemple : *Vytautas,* roi de la Lituanie, *Tuthalja* roi des *Hittites* (cf. p. 64).

Le nom des *Pyrénées* est certainement un nom proto-aryen. On sait que dans l'antiquité les navigateurs qui devaient contourner la péninsule Ibérique dans un sens ou dans un antre, s'arrêtaient soit à Port-Vendres, soit à Bayonne, débarquaient une équipe d'hommes qui allaient se ravitailler et commercer avec les habitants, traversaient l'isthme et rejoignaient le navire au côté opposé. Avant les Romains Port-Vendres s'appelait en grec *Πυρήνη* — Pyrênê ? *Pyrênê* = *per* + *eina,* où *per* en lit. « à travers, par », *eina* dérivé de *einu* « je marche », ce verbe composé avec le préfixe *per - pereinu* « je traverse »

3me pers. sing. *-pereina* « on traverse » ; ainsi *Pyrênê* « lieu où on traverse ».

Le nom de *Pyrênê* était donné au début au port *Pyrênê* — Port-Vendres, ensuite à l'isthme et après aux monts Pyrénées qui traversent l'isthme reliant la peninsule au continent.

Comment expliquer cette concordance de noms de lieux et de personnes ibères, hittites et lituaniens, éparpillés à travers tout l'espace de la Grande Europe, les uns à l'Occident, les autres à l'Orient et au Nord, — sinon par la parenté originelle des anciens Ibères, des Hittites et des Lituaniens.

Si les deux premiers peuples ont disparu absorbés, assimilés par d'autres peuples, le troisième subsiste, réel témoin vivant de l'origine commune proto-aryenne de ces trois peuples.

Nous pouvons admettre que les descendants des Cro-Magniens, constructeurs des mégalithes, porteurs de la civilisation proto-aryenne, partis de la bienheureuse vallée de l'Andalousie ont atteint les limites de la Grande Europe dont ils furent les principaux artisans.

Extension des Tartessiens mégalithiques en Gaule

L'extension des Proto-Aryens mégalithiques du centre tartessien dans la péninsule Ibérique et au delà s'accomplissait d'après les mêmes normes que nous avons indiqué plus haut dans l'extension des peuples des steppes. Ici comme ailleurs nous trouvons les noms des localités à la racine *gal-* « fin, bout » qui marque les étapes de cette extension — *Galice* nom d'une province espagnole dans l'angle nord-ouest de la péninsule et au delà des Pyrénées *Gallia - Gaule* pays habité par *Galli*

« habitants des confins » et dans l'embouchure de la *Garoumna* (Garonne) *Burdigala* [1]) « fin des veilleurs » (cf. p. 89).

Cela indiquerait que l'aryanisation de la péninsule a été faite en une seule étape. En effet, les premiers noms à la racine *nes-, neš* (rac. verb. *nešti)* en lit. « porter, transporter », nous rencontrons dans les Pyrénées où se trouvent plusieurs cours d'eau ayant le nom *Neste,* entre autres, l'ancien nom du Gave de Pau, ici se trouve aussi une localité portant le nom de *Nestalas* dérivé de *nesti* en lit. « transporter » (cf. pp. 51, 52, 89, 108).

La présence de ces noms de lieux dans les Pyrénées prouve que les Proto-Aryens durent camper ici avant de se lancer à la conquête du continent. Mais avant de quitter la péninsule examinons la situation dans laquelle pouvait se trouver la péninsule à la fin de la première étape.

Des peuplades préaryennes errantes du type de la Laugerie-Chancelade peut-être avec quelques mélanges de negroïdes de la race de Grimaldi, soumises par les Cro-Magniens de gré ou de force, furent fixés dans les villages dont les vestiges, amas de coquillages (à Mugem, etc.) dans la péninsule et ailleurs, sont connus dans la

---

(1) M. C. Jullian (*Histoire de la Gaule, t. II, p. 240)* reconnaît que les villes les plus anciennes et les plus importantes de la Gaule portent des noms pré-celtiques, nous dirons proto-aryens, par exemple : *Argentorate* auj. Strasbourg, dont l'étymologie est évidente : *ar + gent - orate,* où *ar-* « labour », *gent = gant* dérivé de *gan(y)ti* « pâturer » — *orate* — suffixe, ainsi *Argentorate* « lieu apte à la culture et aux pâturages» ; *Caunes, Caen* «lieu du combat» (cf. p. 47) *Pictavum* auj. Poitou, etc.

Les noms de lieux proto-aryens furent ensuite celtisés et romanisés ; cette catégorie des noms de lieux est considérée à tort par plusieurs linguistes, entre autres par M. A. Dauzat (Op. c. p. 196), comme pré-aryens.

préhistoire sous le nom de *Kiökkenmöddings* « restes de cuisine ».

Il y avait certainement aussi des insoumis qui préféraient émigrer, se réfugier dans les endroits peu accessibles. C'était probablement le cas des Euskariens qui se groupèrent dans la région peu accessible des Pyrénées Occidentales (Navarra) sur l'emplacement des *Vascones* qui descendirent dans la plaine et prirent d'eux le nom de Gascogne.

Ainsi les Euskariens avec les terres de *Vascones* ou *Vasques* ont pris aussi leur nom, d'où provient leur surnom, *Basques.*

La conquête du continent se faisait certainement aussi par la voie maritime, par la Méditerranée et l'Atlantique. Comme la légende l'indique, les Tartessiens ont pris possession de l'Italie, d'ici ils ont pu atteindre, par la vallée du Pô, l'ancien *Bodincus* et par la côte de l'Adriatique, la Vénétie, la vallée du Danube moyen, où sous leur impulsion fut créée la civilisation danubienne qui a son tour devint un centre important de civilisation qui rayonna au centre de l'Europe.

D'autre part, les colonisateurs Tartessiens remontèrent vraisemblablement la vallée de *Rhodanus* (auj. Rhône), pour rejoindre la vallée du *Rhin.*

(L'étymologie de *Rhodanus* = *raudonas* en lit. « rouge » ; en effet, le *Rhône,* dans son cours moyen, entre Avignon, Château-du-Pape et Orange traverse les bancs de calcaire ocre - orange - rouge, d'où peut provenir le nom de ce fleuve.)

Il est symptomatique que les mégalithes, qui marquent la voie de l'extension des Proto-Aryens dans cette partie de l'Europe, quittent le cours du Rhin à la hauteur de Mayence pour longer les pentes méridionales des hauteurs de Taunus, de Thuringe et du Harz jusqu'à l'Elbe à la hauteur de Magdebourg. On remarquera que

ce quadrilataire, circonscrit à l'ouest par le Rhin, à l'est par l'Elbe, au sud par les hauteurs ci-dessus mentionnées et au nord par la mer du Nord, est presque exempt de mégalithes, tandis que les Kiökkenmöddings s'introduisent dans la vallée de l'Elbe jusqu'à Saale.

Quelle déduction pouvons-nous faire de cette constatation ? Si on admet que les Kiökkenmöddings marquent le premier stade préparatoire de la civilisation mégalithique, car, sans populations agglomérées et policées, l'érection des mégalithes ne serait pas concevable, nous pouvons déduire que la civilisation mégalithique, pour des raisons inconnues, devait s'arrêter au premier stade, sans pouvoir enseigner aux populations préaryennes l'art de la culture des champs et l'érection des mégalithes. Ainsi ces populations restèrent longtemps chasseurs et pêcheurs au lieu de devenir des agriculteurs.

Cette aire est généralement assignée aux peuples proto-germaniques ; d'après les témoignages de César, Pline, Tacite et d'autres auteurs de l'antiquité, ils ignoraient et même méprisaient l'agriculture. Nous pouvons donc conclure que la civilisation mégalithique n'a fait que d'effleurer les populations proto-germaniques. Nous reviendrons encore sur cette question.

D'autre part, de nombreux mégalithes marquent toute la côte de l'Atlantique jusqu'au Jutland et en Suède méridionale avec un développement considérable en Bretagne et en Eire (Irlande). C'est le pays des Hyperboréens soumis, d'après la légende, par les Tartessiens.

En France (Seine inférieure), nous constatons l'apparition de la civilisation campignienne qui de même que les Kiökkenmöddings est le résultat d'invasion, attestée par le facies industriel tout à fait différent de celui du paléolithique final.

Il est à remarquer que la civilisation campignienne, qui semble être contemporaine ou même antérieure à

celle des Kiökkenmöddings, fait apparaître déjà des traces de l'agriculture et de l'élevage : bœufs, moutons, cochons, on y trouve des empreintes de grains, on constate l'existence de broyeurs et de meules plates en grès, quelquefois d'assez grandes dimensions et souvent nombreux.

Nous pouvons admettre que la civilisation mégalitique proto-aryenne trouva en Gaule son développement complet et précoce. De plus, cette civilisation traversa la Manche et s'est épanouie d'abord en Eire (Irlande) et ensuite en Albion (Angleterre), (les mégalithes de New-Grange et Brugh na Boine, en Eire ; Abury et Stonehenge, en Angleterre). Les Tartessiens, d'après Avienus, faisaient régulièrement le service de la Bretagne[1]) (Oestrymnis), mais laissaient aux habitants de ce pays le trafic de la Manche.

La population primitive de la Gaule du type Laugerie-Chancelade que Hérodote appelle *λίγυες* « habitants de la plaine », fut soumise par les Mégalithiques et aryanisée. Leur aryanisation semble avoir été aussi précoce que l'apparition de l'agriculture dans le Campignyen.

Les auteurs celtisants ne sont pas d'accord en ce qui concerne le rapport entre les Ligures et les Celtes. Pour M. Jullian *(Histoire de la Gaule),* le ligure est du pré-

(1) Voici ce passage d'*Ora Maritima :*
« Mais de là (Bretagne), durant le temps de deux soleils un bateau
« Peut voyager jusqu'à l'Ile Sacrée (Eire, Irlande)
« (Ainsi était-elle appelée par les hommes du vieux temps)
« Elle s'étend entre les vagues
« Et couvre bien des arpents
« Et en elle à l'aise demeure
« Le peuple des Hiberniens ;
« Et près de là s'allonge
« L'île des Albions. »

celtique ou plutôt une langue commune, indivise entre les Celtes et les Italiotes, en somme italo-celtique. H. Hubert (*Les Celtes*), traite cette théorie de spécieuse « puisqu'il y en a, dit-il, des Italo-Ligures en Italie, autant que Celto-Ligures en Gaule » et des Ibéro-Ligures, ajouterons-nous, en Ibérie. La théorie de M. C. Jullian n'est pas si spécieuse que cela, car comme nous l'avons démontré plus haut le nom *Liguses, Ligues, Ligures* était un nom technique de peuplement signifiant primitivement « habitant de la plaine » [1]) de même que le nom des Celtes (pron. *Keltes*) en grec *κέλτοι* dont l'étymologie : *κέλτος* = *kelt-as* dérivé de la rac. verb. *kelti* en lit. « lever, lever en masse », dont le participe passé *keltas* « celui qui a été levé en masse (pour émigrer) », ainsi *Keltoi* - *Celtes* « levés en masse, émigrés, colons ».

On pouvait être en même temps *Ligures, Celtes,* et *Gaulois,* car ces trois termes sont, pour ainsi dire, synchroniques : pour les Tartessiens, porteurs de la civilisation mégalithique et proto-aryenne, qui dénommèrent ainsi les habitants au delà des Pyrénées, ils étaient d'abord « habitants des confins » *Galli* - *Gaulois,* ensuite « habitants de la plaine », *Ligures* « qui se levaient parfois en masse pour émigrer » — *κέλτοι* -*Keltes* - *Celtes.*

D'ailleurs pour les anciens auteurs : Timagène, Ammien, Marcellin, Eratosthène, Hérodote (voir la carte), le nom des Ligures *λίγυες* n'est pas un nom de nations démesurément répandu, mais le nom générique d'un immense groupe de tribus, éparpillées en Europe occidentale. Cela correspond parfaitement à notre théorie.

Il serait une erreur de penser que les Mégalithiques ont soumis et aryanisé les ancêtres des *Gaulois* ou des *Ligures* tous d'un seul coup et sans peine. Les noms de

---

(1) Si par la suite les « habitants de la plaine » — *Ligures* — étaient repoussés dans les montagnes, on continuait de les appeler *Ligures,* tel était le cas des *Ligures* en Italie.

certaines tribus ligures et gauloises disent qu'il y avait des tribus soumises et insoumises. Les tribus qui étaient soumises et payaient le tribut s'appelaient *Ingauni* (Tite-Live XL, 25, 28) dont l'étymologie : *Ingauni* = *In* + *gauni,* dont *in* en lit. et hitt. « en, lat. in », *gauni* dérivé de *gaunu* « je reçois », ainsi *Ingauni* « ceux dont on reçoit le tribut) ».

Les tribus insoumises étaient appelées *Pictes, Pictones, Pictavi.* Quelle est l'étymologie de ces noms ? Ils dérivent de la même racine *pikt-as* en lit. « mauvais, méchant », c'est-à-dire des peuplades qui ne voulaient pas se soumettre aux nouveaux arrivants – Mégalithiques, ne voulaient pas vivre dans les agglomérations, villages, ni même payer le tribut, devenir *Ingauni* ; elles préféraient se réfugier dans les forêts ou dans les montagnes pour pouvoir continuer leur vie sauvage.

Il y avait des *Pictes* un peu partout. En Ibérie : Euscariens-Basques réfugiés dans les Pyrénées Occidentales, étaient des *pictes,* parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre aux Tartessiens. (Nous ignorons la signification *d'Euscara,* qui ne peut être expliquée que grâce à la langue basque que nous ignorons). En Gaule il y avait des *Pictes* dans le Poitou, l'ancien *Pictavum* entre Vienne et Charente. En Eire (Irlande) les *Pictes* étaient repoussés dans l'extrême Nord de l'île (auj. Ulster), en Ecosse (anc. Calédonie) les *Pictes* étaient aussi repoussés à l'extrême Nord. Cela prouve que les Mégalithiques arrivaient du Sud.

Extension des Taressiens mégalithiques en Eire (Irlande) et en Albion (Angleterre)

La question des *Pictes* est une des plus discutées de l'histoire des Iles Britanniques. La grande partie des historiens et des philologues (entre autres S. J. Rhys) considèrent, à juste titre, les *Pictes* de réputation

sauvages, mystérieux, relégués à l'extrême nord des Iles Britanniques comme le reliquat des populations préhistoriques et, disons-nous, préaryennes.

En Irlande, les *Pictes* occupaient une grande partie de l'Ulster, ils étaient appelés dans les annales irlandaises, *Cruithnig*. Les *Pictes* d'Ecosse sont surnommés *Cruithinii* ou *Cauthini populi* dans la vie de saint Columban par Adamman. L'étymologie de *Cauthini* est évidente, ce nom dérive de la racine verb. *kauti* en lit. « combattre », la désinence *-inis* est celle de l'adjectif, *kautinis* « combatif ». Quant à l'étymologie des mots *Cruithnig* et *Cruthinii* ils ont la même racine *cruith-* qui dérive de *kertu* en lit. « je frappe », le suffixe *-nig* est visiblement la métathèse de *-ing*, le suffixe du gérondif lituanien ou, si l'on veut, proto-aryen, exprimant l'aptitude, la capacité, ainsi *kertingas* = *Cruit(h)-ing* = *cruit(h)-nig* déformé par double métathèse signifie « apte à combattre, combatif ».

Nous pouvons donc conclure que, les trois qualificatifs de Pictes : *Cruithnig, Cruithini* et *Cauthini* sont les synonymes désignant leur combativité, ce qui confirme notre étymologie du nom *Pictes* « méchants, mauvais ».

Bien que *Pictes* portent le nom et les surnoms aryens qui leur ont été donnés par les Proto-Aryens mégalithiques, ils ne sont ni Aryens, ni même aryanisés si peu soit-il, ce sont des autochtones-préaryens qui restent longtemps réfractaires à toute aryanisation. A l'époque de la conquête de César, ils sont encore au stade du matriarcat, ils pratiquent la polyandrie, ils *ne cultivent pas la terre,* ils sont encore à l'économie pastorale, par opposition à l'économie agricole des peuples côtiers.

C'est à tort que le celtisant, M. Hubert *(Les Celtes,* pp. 253, 59, 69), considère les Pictes comme des Celtes, les fait venir en Calédonie et en Irlande à la suite des

Goïdels de côtes allemandes de la mer du Nord. Peine inutile ! Où allait-il les prendre et comment les a-t-il relégués à l'extrême nord des îles, surtout s'ils devaient suivre Goïdels, ils devaient se trouver plutôt au sud.

D'ailleurs ni la protohistoire, ni l'histoire ne mentionnent nulle part la présence des Pictes en Germanie, où, comme nous le verrons ultérieurement, *Istevones* étaient aussi « insoumis » mais ils ne s'appelaient pas des *Pictes*.

D'autre part, cet honorable celtisant (Op. c. p. 248) s'évertue à prouver que le nom même des Iles Britanniques dérive du qualificatif de Pictes - *Cruthnig*. Ce n'est pas de l'étymologie, c'est de l'acrobatie ! L'étymologie du nom des Iles Britanniques est bien plus simple. Nous la donnerons tout à l'heure.

On sait que l'ancien nom de la Grande-Bretagne était *Albion* (Avienus, o. m. 112). Les Irlandais l'ont gardé sous la forme *Alpe*, pour désigner l'île sœur, mais plus particulièrement l'Ecosse. Ce nom appartient à la même racine que les *Alpes*. Certainement il est proto-aryen, car, comme nous l'avons maintes fois mentionné, des errants pré-aryens ne se souciaient pas de dénommer les lieux où ils campaient.

Quelle est l'étymologie de *Alpe, Alpes ?* Ce nom peut dériver de la racine verbale *lip-ti* en lit. « monter », mais la racine *lip-* se transforme par métathèse en *ilp-* et *alp-*, ainsi *Alpe, Alpes* « endroits où il faut monter, montagnes ». Que les *Alpes* « montagnes » aient pu être dénommées ainsi, cela se comprend, mais *Alpe-Albion* [1]*) ?*

---

(1) Ce nom a prévalu chez les anciens auteurs jusqu'à l'invasion d'Albion par les Bretons au début de l'époque de la Tène (500 ans av. J.-C.).

N'oublions pas que c'étaient *Eire, Eireann* (Irlandais) qui appelaient ainsi l'Ecosse (Calédonie), comme nous venons de le mentionner. Or, pour pénétrer *d'Eire* (Irlande) en Ecosse, il faut *monter,* car ce pays est montagneux et la côte occidentale de l'Ecosse, de l'Angleterre, jusqu'à *Cornouailles,* est aussi montagneuse. Par conséquent, pour les Irlandais qui venaient d'un pays plat, l'île voisine était une « île montagneuse » — *Alpe - Albion.*

Nous avons vu plus haut que les Tartessiens (cf. p. 214) qui étaient en communication maritime suivie avec la Bretagne (Oestrymnis) laissaient aux Bretons le trafic de la Manche. Ainsi les Bretons étaient en relations constantes avec les Iles Britanniques. La première invasion de ces îles par les Bretons s'est produite vers 500 ans av. J.-C., il y avait d'autres invasions celtiques. Il est à supposer que ce soient des Bretons qui donnèrent le nom aux Iles Britanniques. Mais d'où vient le nom des Bretons eux-mêmes ?

M. Hubert *(Les Celtes,* p. 258) pense que le mot *Britanni* « n'était pas un nom national, mais une désignation géographique donnée aux habitants du sud de la Bretagne par leurs voisins de Gaule d'abord, puis par les Romains ». Mais cette explication ne nous donne ni l'étymologie, ni la signification de ce nom. Certes, comme nous venons de dire, il tenta de le faire dériver du surnom déformé de Pictes-*Cruthnig (?).* C'est pour les *Britanni* des îles, mais où prendre ces *Cruitings* pour ceux de la presqu'île de Bretagne (en France) ? Avant de donner l'étymologie de ce nom, nous allons rappeler qu'à côté des noms *Bretagne, Britani,* il existe aussi bien en Bretagne qu'en Grande-Bretagne et ailleurs des noms de lieux provenant de la même racine : *Brest* (France), canal et golf de *Bristol,* ville de *Bristol* (Angleterre), *Brest Lituanien* (ville en Lituanie sur le Bug). Nous sommes certainement en présence des noms de lieux

créés en série et qui représentent un terme technique de peuplement.

Quelle est son étymologie ?

Tous ces noms peuvent dériver de la racine verbale *bristi* en lit. « marcher dans l'eau », subst. dérivé de ce verbe *brasta* en lit. « gué ». la ville historique de Lituanie *Brest Lit.* s'appelle en lituanien *Brasta,* tout court. (Ce sont les voisins de la Lituanie qui ajoutent le qualificatif *Lituanien).*

Ainsi *Britanni, Bretagne* = *Bri(s)tanni, Bre(s)tagne,* où l'*s* tomba dans la prononciation, ces noms pouvaient signifier respectivement « ceux qui marchent dans l'eau pour atteindre la côte, pays qu'on peut atteindre en marchant dans l'eau » (en accostant).

Extension des Tartessiens mégalithiques dans les pays nordiques

En revenant à notre exposé de l'extension des Proto-Aryens Mégalithiques le long de la côte de l'Atlantique jusqu'à la côte orientale de la Baltique, nous remarquons qu'il y avait en Europe plusieurs peuples qui portaient le nom de *Vénètes* (jusqu'au VIme siècle *Vénèdes),* ainsi il y avait des *Vénètes* d'Armorique (Bretagne) non éloignés de la *Vendée* située au bord de l'Atlantique entre l'embouchure de la Charente et de la Loire, il y avait aussi des *Vénètes* (ou plutôt *Vendes)* de la Baltique ; il y avait encore des *Vénètes* de l'Adriatique dans l'embouchure du Pô (l'ancien *Bodincus).*

Comment expliquer ces homonymes dans les différents coins de l'Europe ? Le celtisant M. Hubert (Op. c. p. 308) l'explique par le procédé classique de l'émigration, jusqu'à présent en honneur chez presque tous les auteurs : « Il s'agit, dit-il, en tout cas, d'un de ces

groupes de migrateurs préhistoriques ou historiques, dont il y eut beaucoup, nomades ou demi-nomades, qui contribuèrent à la formation des sociétés, dans lesquelles ils se fondirent ».

Ces migrateurs devaient avoir de bonnes jambes pour se déplacer du sud au nord de l'Europe et ensuite à l'ouest et porter des noms identiques dans les trois coins du continent.

A notre avis cette homonymie s'explique bien plus simplement. Ici, comme partout ailleurs, il s'agit d'un terme technique proto-aryen de peuplement, créé en série en vertu de la loi : *la même cause provoque le même effet*. On remarquera que tous ces peuples qui portent le nom de *Vénètes - Vénèdes - Vendes* se trouvent sur la côte de l'Océan, de la mer, — par conséquent, il doit nous venir à l'idée que leur nom peut avoir un rapport avec « eau », puisque nous présumons que ce seraient des Proto-Aryens Mégalithiques qui dénommèrent ainsi ces peuples, nous devons chercher comment les Proto-Aryens appelaient « eau », or en lituanien le plus rapproché de l'aryen primitif, « eau » — *vanduo*. Nous avons trouvé la solution, ainsi : *Vénètes - Vénèdes - Vendes* « habitants d'une région rapprochée de l'eau, de la mer », *Vandée* « pays proche de l'eau, de la mer ».

A cette série nous pouvons encore ajouter des *Vandales,* habitants de l'isthme de Jutland, entre la mer du Nord et la mer Baltique.

L'aryanisation de la Gaule par les Mégalithiques aurait dû se faire en une seule étape, nous ne trouvons pas ici des noms de lieux à la rac. *gal-* ou *ness-, neš-* (cf. pp. 88, 89), la *Gaule - Gallia* « terre de confins », de Pyrénées jusqu'à la Manche devait constituer la marche principale des Proto-Aryens Mégalithiques.

L'étape suivante des Mégalithiques fut les Iles Britanniques, où nous trouvons deux noms de lieux à la rac.

gal- Pays de *Galles* (en Angleterre) et *Galloway* (en Ecosse). En effet, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut (cf. p. 214), d'après Avienus, les Tartessiens avaient un point important de relai à Oestrymnis (Bretagne), d'où ils communiquaient avec l'Ile Sacrée — Eire (Irlande). Il est symptomatique qu'à l'île sœur — Albion Avienus, dans les vers cités, ne consacre négligeamment (p. 214), qu'une parenthèse. Il faut supposer qu'Eire (nom dérivé d'Arie) jouait dans l'économie des Mégalithiques un rôle bien plus important que l'île sœur, Albion. Le très important développement des constructions mégalithiques en Bretagne et en Eire (Irlande) le prouve.

L'aryanisation de l'Albion par les Proto-Aryens Mégalithiques se faisait vraisemblablement depuis Eire dans les deux directions à la fois ; les noms de lieux à la racine *gal* l'indiquent, en Angleterre par le Pays de Galles et en Ecosse par la presqu'île de Galloway.

Un autre grand centre des Mégalithiques se trouvait en Jutland d'où il rayonnait en Scandinavie méridionale et jusqu'à la côte orientale de la Baltique.

Dans le rayon d'action du centre mégalithique nordique semble aussi entrer la Normandie avec les côtes de la Manche et de la mer du Nord. Sur l'aire nordique des Mégalithiques nous ne rencontrons des noms de lieux ni à la rac. *gal-*, ni *nes-*, *neš*, car la pénétration dans les pays nordiques n'était possible que par la voie maritime. Par contre, nous trouvons ici des noms de lieux à la racine *bud-* marquant les points « stratégiques », importants pour l'économie de peuplement des Mégalithiques. Ainsi, près de l'embouchure du Rhin, se trouve *Budavia - Batavia* (cf. p. 89) « pays de veilleurs, sentinelles », dans l'embouchure de l'Elbe — *Budranga - Bardanga* (cf. p. 22) « porte des veilleurs, sentinelles ». Car les Mégalithiques remontaient certainement ces fleuves pour pouvoir soumettre et policer les indigènes. Ainsi nous trouvons de

nombreux Kiökkenmöddings le long de l'Elbe jusqu'à Saale, mais comme nous l'avons déjà mentionné plus haut tout l'espace des Proto-Aryens se trouvant entre le Rhin et l'Elbe et limité au sud par les monts de Taunus, de Thuringe et du Harz, est, pour ainsi dire, dépourvu de mégalithes. Nous avons donc admis que l'aryanisation de cette région par les Proto-Aryens Mégalithiques n'était qu'entamée sans être achevée.

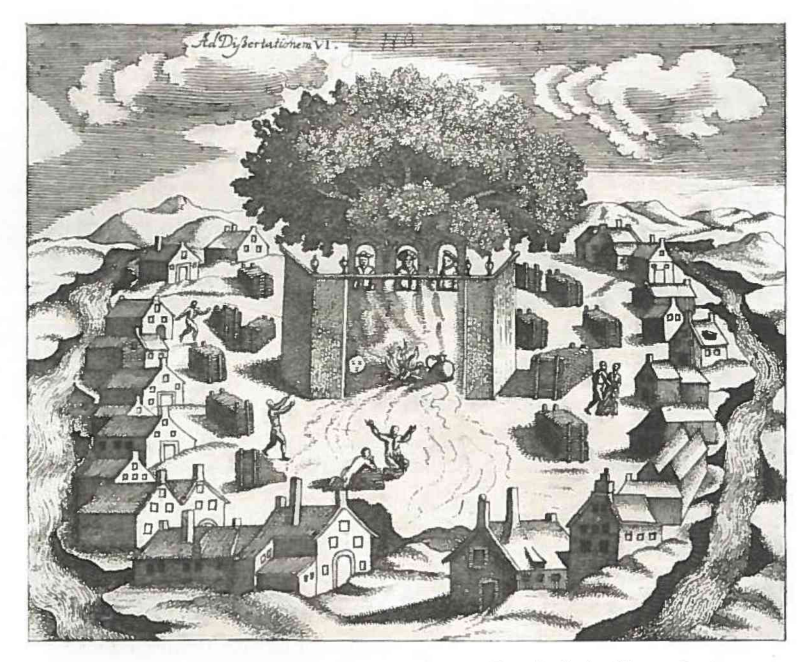
Car pour aryaniser un peuple il fallait, avant tout, lui apprendre à *labourer* la terre et faire de lui « laboureur » — *Aryas-arejas.* Ce qui n'était pas le cas des Germains.

En effet, Tacite (*Germ.* 45), au début de notre ère, témoigne : « Les Germains laissent aux esclaves le soin de l'agriculture, des troupeaux... ils vont plus volontiers provoquer l'ennemi et s'exposer aux blessures que labourer la terre pour attendre la moisson. »

Tacite *(Germ. II),* comme Pline, divise les Germains en trois groupes : « *proximi oceano Ingaevones, medii Hermiones, ceteri Istaevones vocentur* » — «... ceux qui vivent plus près de l'Océan s'appellent *Ingévones,* ceux qui vivent au milieu *Hermiones,* les autres *Istévones* ».

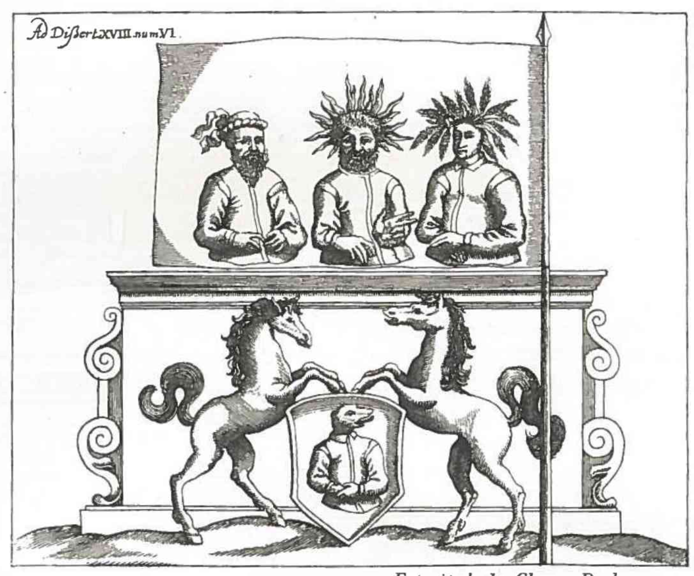
On remarquera que parmi les peuples germaniques il y en avait un qui s'appelait *Ingaevones* dont le nom ressemble à *Ingauni* peuple ligure soumis par les Romains vers le milieu du IIme siècle av. J.-C. (T. Live XL, 25, 28) (cf. p. 216). On se rappelle l'étymologie de ce nom qui est celle d'*Ingaevones* = *In* + *gau* + *(žm)ones,* où *in* en lit. « *en,* lat. *in* », *gau* dérivé de *gau-nu, gau-ti* en lit. « recevoir », *žmones :* (= en lat. *homines)* « hommes », ainsi *Ingevones* « hommes dont on reçoit (le tribut), tributaires ».

Par conséquent, nous pouvons admettre que les peuplades germaniques qui occupaient la côte de la mer du



Extrait de la Chron. Dusburg.

Rumava, le sanctuaire proto-lituanien, où, sous le chêne séculaire, était entretenu le feu sacré devant les statues de la Trinité divine lit. : *Perkunas* « dieu de l'orage » (au milieu), *Patrimpas* « dieu du soleil et du printemps » (à gauche) et *Pikolis* «dieu de l'enfer» (à droite). (Chr. Dusburg-Hartknoch).



Extrait de la Chron. Dusburg.

En haut : Le drapeau prutène (v. prussien) représentant les effigies de la Trinité divine pruteno-lituanienne : *Perkunas* « dieu de l'orage » (au milieu), *Pikolis* « dieu de l'enfer » (à sa droite), *Patrimpas* « dieu du soleil et du printemps » (à sa gauche).

En bas : Les armoiries prutènes (v. prussiennes) symbolisant l'*honneur* – deux chevaux et *la fidélité* – le chien métamorphosé en homme. (Il est à remarquer que les armoiries de l'Etat Lituanien – « le chevalier » *vytis* dérivent des armoiries prutènes.)

Nord étaient soumises par les Mégalithiques et payaient le tribut.

Le deuxième groupe des peuplades germaniques s'appelait *Hermiones* qui habitaient au milieu (de quoi ?), probablement le long du Rhin.

Quelle est l'étymologie de ce nom ?

Hermiones = *Geri* + *(ž)mones,* où *Geri* pl. de *Geras* en lit. « bon », *žmones* en lit. « hommes, gens », (on remarquera la métathèse *im* =*mi),* ainsi au lieu de *Geri* + *mones* on obtient *Germiones* – *Hermiones* « bons gens ».

Nous pouvons admettre que ce groupe de peuplades proto-germaniques, dont le nom se généralisa ensuite pour donner le nom au peuple germanique tout entier, fut non seulement soumis, mais a consenti probablement à vivre dans les agglomérations et était policé par les Mégalithiques.

Quant au troisième groupe *Istévones* qui englobait probablement la majeure partie des peuplades pré-germaniques, il resta *insoumis.* L'étymologie des *Istévones* = *iš* + *tev* + *(žm)ones,* où *iš* en lit. « de, lat. ex », *tev-* rac. nom. de *tev- yné* en lit. « patrie », *žmones* en lit. « hommes, gens », ainsi *Istévones* « hommes expatriés ». Ces peuplades pré-germaniques, comme leur nom l'indique, préféraient plutôt s'expatrier que de se soumettre.

En Gaule, en Eire (Irlande) et en Ecosse les tribus insoumises ont été appelées par les Proto-Aryens Mégalithiques *Pictes, Picti, Pictones* « méchants, mauvais ».

On remarquera que le nom : *Pictones* est formé de même que *Istévones, Ingévones,* etc., la deuxième racine *(žm)ones* « hommes », abrégée des deux premières consonnes *žm* difficiles à prononcer, fait fonction de suffixe employé pour désigner les noms de peuples, par ex. : Své*ones,* Gut*ones,* etc.

Il est étonnant qu'il y ait des germanistes anciens (K. Müllenhof et son école) et modernes (Karsten) qui admettent la fable de l'origine divine (?) de ces trois groupes de tribus germaniques. Bien que Tacite *(Germ.* II), ne donne pas les noms de trois fils de Mannus, fondateurs de trois groupes de peuples germaniques, néanmoins Müllenhof invente trois noms de fils de Mannus *Irmin, Ing et Ist,* correspondant aux trois groupes de peuples pour faire d'eux les fondateurs du peuple allemand. Karsten (Op. c. p. 254) tout en regrettant que Tacite ait omis de mentionner les noms des trois fils de Mannus admet que « le nom de ces peuples devrait être dérivé du nom du fondateur ». Evidemment cette théorie mythique a été rejetée par les travaux récents. L'origine des noms de trois groupes des peuples germaniques s'explique, comme nous venons de dire, d'une manière bien plus simple et réaliste.

De cette division des tribus germaniques en trois groupes, nous pouvons déduire qu'il n'y avait à peu près qu'un tiers de tribus germaniques « bons gens » *Hermiones - Germains* qui étaient réélement soumis et à peu près aryanisés par les Proto-Aryens Mégalithiques. Un autre tiers « tributaires » *Ingévones,* bien que soumis et payant le tribut ne pouvait qu'être touché par l'aryanisation. Quant aux « expatriés » *Istévones,* rebelles et probablement réfugiés - expatriés dans les régions peu accessibles, ils étaient réfractaires et étrangers à l'aryanisation, c'est-à-dire à la civilisation apportée par les Mégalithiques, C'est vraisemblablement parmi les *Istévones* qu'il faut chercher des Fenni dont l'indigence fut décrite par Tacite (*Germ.* 46) (cf. pp. 17, 18).

Nous pouvons donc admettre que la civilisation des Proto-Aryens Mégalithiques n'a fait qu'effleurer les tribus proto-germaniques. Elles étaient aryanisées ultérieurement par les peuples gudiques-gotiques (cf. p. 129 et suiv.).

Le domaine occupé par les Germains primitifs à l'époque préhistorique, est relativement restreint, il ne dépassait pas le quadrilatère mentionné par nous plus haut (cf. p. 223). Toutefois, nous donnerons ici le témoignage d'un éminent préhistorien allemand, G. *Kossinna* « Die vorgeschichtliche Ausbreitung der Germanen in Deutschland Ztschr. d. v. f. v., 1896 » qui donne à ce sujet des indications géographiques et chronologiques : « En l'an 1000 av. J.-C. les Germains étaient, dit-il, encore campés à proximité du Harz dans le Bodetal. Aux VIIIe et VIIe siècles, ils atteignaient environ l'embouchure de la Unstrut sur la rive gauche de la Saale. Au Ve siècle, ils traversaient la Finne après avoir passé la Weser au sud du 53e degré et gagné l'embouchure plus tôt encore. Vers la même époque ou peut-être avant, ils occupaient la région de l'Ems depuis l'embouchure jusqu'à la frontière du Hanovre et de la Westphalie et enfin les provinces hollandaises de Drenthe et de Groningue. » Kossinna exagère lorsqu'il prétend que les Germains, aux Ve et IVe siècles, auraient atteint la région actuelle de Dresde et au IIIe siècle av. J.-C. ils auraient dépassé le cours inférieur et moyen du Rhin.

Nous pouvons admettre, avec G. Poisson, qu'au début de l'époque de la Tène, au Ve siècle, la frontière sud des Proto-Germains ne dépassait pas le Harz, mais qu'ils se sont avancés à l'ouest par la vallée de la Lippe jusqu'au Rhin inférieur. Au sud de cette limite, à l'époque de la Tène, se trouvaient les Celtes entre le Rhin à l'ouest, la Saale à l'est, dont la tribu principale était les Volces dont le nom fut déformé par les Germains en Welches.

Origine des peuples baltiques

La formation des autres peuples nordiques par les Cro-Magniens Mégalithiques est bien distincte de celle des Germains. L'abondance des mégalithes en Jutland et en Suède le prouve. Ici la civilisation mégalithique a pu atteindre son plein développement. Ainsi, comme nous avons constaté plus haut (cf. p. 173), il existe en suédois le mot *arder* « charrue », tandis qu'en allemand la racine *ar-* fait complètement défaut. Nous pouvons donc admettre que l'aryanisation des peuples scandinaves par les Cro-Magniens Mégalithiques était bien plus complète que celle des peuples proto-germaniques cantonnés entre le Rhin et l'Elbe.

Les noms des peuples *Teutones* et *Svéones* qui occupaient ces pays nordiques, comme nous avons déjà mentionné plus haut (cf. p. 140), sont des noms aryens : *Teutones* = *taut(os)* + *(žm)ones* « compatriotes », *Svéones* = *s(a)vi* + *(žm)ones* les « siens ».

Ils étaient les « compatriotes » et les « siens » pour qui ? Pour Gudai-Gots arrivés du sud-est, car les uns et les autres parlant les idiomes proto-aryens pouvaient se faire comprendre.

Cette pénétration de Gudai-Gots en Scandinavie aurait pu se produire à l'âge du bronze ; il semble même que ce furent les peuples gudiques qui ont propagé cette civilisation dans le Nord scandinave. Nous partageons à ce sujet l'opinion de Sophus Müller (l'Europe préhistorique), « la culture particulière du Nord scandinave, dit-il, fut apportée et maintenue par une nationalité spéciale, ou, tout au moins, par des groupes de *population apparentés*

de très près » (souligné par nous). Nous sommes en droit d'admettre que cette nationalité apparentée de très près aux Scandinaves fut *Gudai-Gots.*

Les données archéologiques appuyent notre thèse, examinons, si les données anthropologiques ne la contredisent pas.

G. Retzius (Crania suecica antiqua) nous donne à ce sujet de plus amples détails. A l'âge de la pierre les Scandinaves sont très dolichocéphales – 67 % contre 6 % de brachycéphales et 26 % de mésocéphales, ce qui indique, qu'à cette époque, la population était déjà métissée. A l'âge du bronze le nombre des dolichocéphales augmente, c'est 75 % et à l'âge du fer de 87 %.

Tous les Scandinaves sont de haute taille, la moyenne des Danois dépasse 1 m. 69, la moyenne des Suédois et des Norvégiens dépasse 1 m. 71, sauf les provinces de Lappland et Finmark, peuplées en partie par des Lapons et des Finnois et leurs métis, où la taille varie de 1 m. 67 à 1 m. 69.

A quoi devons-nous attribuer la dolichocéphalie très prononcée des Scandinaves et leur haute taille ? Aux Cro-Magniens, présumés constructeurs des mégalithes, qui, comme on sait, étaient des dolichocéphales de très haute taille allant jusqu'à 1 m. 90.

Ainsi les données anthropologiques de même que les données archéologiques concordent pour confirmer notre hypothèse.

Vénèdes - Vendes [1]) de la Baltique, dont il est question plus haut (cf. pp. 221-222) étaient, probablement, aussi les colons ou conquérants, Cro-Magniens Mégalithi-

---

(1) Il ne faut pas confondre *Vénèdes - Vendes* préhistoriques d'origine proto-aryenne avec les *Vendes-slaves* qui, en occupant, au début de l'ère chrétienne, le territoire des *Vénèdes - Vendes* préhistoriques, s'approprièrent de leur nom.

ques, qui s'avancèrent jusqu'à la côte orientale de la Baltique. Il est vraisemblable que le courant gudique venant de la vallée du Danube, comme nous avons admis plus haut (p. 111) renforça l'élément proto-aryen des Vendes.

Pour Ptolémée (III, 5) Vénèdes – « la plus grande parmi les nations sarmates dont les plus orientales : *Galindai, Sudenai* et *Stavanai* ». En effet, les noms de ces peuples nous trouvons parmi les douze tribus des vieux Prussiens – *Prutènes* [1]) – qui, d'après la tradition (Chr. Dusburg et Hartknoch Op. c. p. 74) descendaient de douze fils de Vaidevutis, fondateur de la nation *prutène* (v. prussienne).

D'après la même tradition le douzième fils de Vaidevutis, « *Lituo ab aliis (fratibus) persuasus patriam reliquit terram* » – *persuadé par ses frères, quitta la terre natale,* pour s'expatrier à l'est de la Baltique.

C'est au fils cadet de la famille prutène (v. prussienne), *Lituo* expatrié, que revient, d'après la légende, l'honneur de la fondation de la nation lituanienne qui joua un grand rôle dans l'histoire de l'Europe orientale. Cette légende semble confirmer notre hypothèse que les Proto-Lituaniens, émigrés de la vallée du Danube vers le milieu du IIIe millénaire, occupaient primitivement avec *Vendes* la côte sud de la Baltique, d'où ils essaimèrent ensuite vers l'est et le nord-est. Ainsi les Proto-Lituaniens [2]) seraient reliés à deux courants Cromagniens Mégalitiques-continental et atlantique venant de l'Ibérie.

([1]) C'est ainsi qu'appelle Dusburg, dans sa chronique, les vieux Prussiens.

([2]) Est-il étonnant que Guillaume II, l'empereur d'Allemagne, faisant l'inspection sur le front de l'Est (en Lituanie), pendant la première guerre mondiale, à la vue des paysans lituaniens sortant de l'église, s'écria : « Ces paysans ont de la *grandezza espagnole !* »

En effet, nous rencontrons sur la côte sud-est de la Baltique des noms de lieux qui attestent que l'occupation de ces terres par les Proto-Lituaniens s'effectua en plusieurs étapes : les noms de *Prégalé (Prégel) Zemgalé, Letgalé* l'indiquent.

Prégalé est le nom du fleuve de la Prusse Orientale, auj. *Prégel,* l'étymologie de ce nom : *Prégalé* = *prie* + *galé,* où *prie* en lit. « auprès, près », *galé* dérivé de *galas* « fin », ainsi *Prégalé* « près de la fin ». *Zemgalé* est le nom de la région sur la rive gauche de *Dauguva-Duna* [1]), dont l'étymologie : *žemgale* = *žem(es)* + *gal(as),* où *žemé* en lit. « terre », *galas* « fin », ainsi *žemgalé* « fin de la terre (occupée) ».

Letgalé est le nom de la région au delà de la Dauguva-Duna moyenne, dont l'étymologie : *Letgalé* = *Let* + *galé* = *Liet(uvos)* + *gal(as)* « confins de la Lituanie ».

Ces noms de lieux prouvent amplement que le peuplement par les Proto-Lituaniens des pays de la Baltique s'effectua en plusieurs étapes : d'abord, en Prusse jusqu'à la Prégel, ensuite en Lituanie jusqu'en deça de la Dauguva-Duna et après jusqu'au delà de la Dauguva-Duna.

Les régions du sud-est de la Baltique furent, à l'époque préhistorique, probablement peu peuplées. Le bassin de *Namunas - Niémen* était plus désertique que celui de *Dauguva-Duna,* où cantonnaient les peuplades finnoises *Koures* et *Lives* repoussées par Proto-Lituaniens qui ont été ensuite absorbés par les colons ou les conquérants lituaniens. Ce mélange donna les tribus lituaniennes : *Lettons* et *Letgaliens* parlant un dialecte dérivé du lituanien.

---

(1) L'étymologie de *Dauguva* = *Daug* + *upa,* où *daug* en lit. « beaucoup », *upa* en lit. dial. « eau », ainsi *Dauguva* « beaucoup d'eau, grand fleuve ». *Duna* dérive par métathèse de *unduo, unda* en lit. dial. « eau ».

Par contre, les Lituaniens qui se fixèrent «à demeure» dans le bassin du *Namunas*, d'où ils repoussèrent les Finnois au nord-est, ne subirent aucun métissage et pour cette raison ils conservèrent dans la pureté originelle l'idiome proto-aryen qu'ils parlaient depuis plusieurs millénaires et qu'ils parlent encore. C'est grâce à cette particularité exceptionnelle du lituanien que nous avons pu identifier le lituanien au hittite et à l'ibérien éteints depuis plusieurs millénaires.

Le letton, dérivé du lituanien a subi, à la suite du métissage avec *Koures* et *Lives*, peuplades finnoises, une déformation très sensible : il a perdu l'accent tonique du lituanien et absorba de nombreux substrats finnois. Néanmoins, le letton, sous sa forme actuelle, présente un apport très précieux à la philologie, car ce dialecte conserve de nombreuses racines tombées en désuétude en lituanien.

Les peuplades finnoises non assimilées par les Lettons furent repoussés dans l'angle entre la mer Baltique et le golfe de Finlande. Ce sont les Estoniens appelés par les Lettons et les Lituaniens jusqu'à présent *Ingauniai*, c'est-à-dire « tributaires », car à l'époque préhistorique, soumis par les Lettons, ils leur payaient le tribut.

Il y avait ici, comme partout ailleurs, des peuplades finnoises insoumises, elles étaient cantonnées près du lac *Pskov* et dans la vallée du fleuve *Pskova-Pikova* en finnois et *Pikva* en este.

Il est évident que le nom *Pikova, Pikva,* déformé ensuite en *Pskova,* dérive de la racine proto-aryenne *pik-tas* « mauvais, méchant », car autour de ce lac et sur ce fleuve étaient cantonnées les peuplades finnoises *insoumises.*

C'est en vain que M. Karsten (Op. c. p. 89) affirme, sans donner d'ailleurs leur étymologie, que les noms de *Pikova (Pskova)* et *Narova (Narva)* « doivent être d'anciens noms de fleuves germaniques » (?). C'est une affir-

mation gratuite ! Où était-il allé prendre à l'époque préhistorique des Germains dans ces régions ? Les chevaliers Porte-Glaives arrivés à Riga au début du XIIIe ont trouvé les noms de ces fleuves tels qu'ils sont connus à présent. Les noms de ces fleuves sont bien plus antérieurs à l'apparition des Allemands dans cette région. Les suffixes *-ova, -ava,* transformés de la racine *uba, upa, apa* «fleuve», comme nous l'avons prouvé (cf. pp. 68, 69), indiquent l'origine proto-aryenne de ces noms. *Nar-ova* dérive de la racine *ner-ti* en lit. « plonger », subst. *nar-as* « plongeur », ainsi *Narova* « fleuve qui plonge, prob. entre les hautes berges » [1]).

La colonisation ou la conquête des Proto-Lituaniens s'enfonça bien profondément dans le continent, cette avance sépara sur le haut Dnièpr et la haute Duna les Finnois des Slaves qui au début de notre ère commençaient à paraître sur le Dnièpr moyen. Les chroniques slavonnes désignent les colons lituaniens dans la région du Tver (auj. Kalinine) sous le nom de *Golia(n)d* dérivé de *Galindai,* une des plus puissantes tribus prutène (v. prussienne). C'étaient les Proto-Lituaniens qui apportèrent dans cette région de l'Europe les éléments de civilisation aussi bien aux Finnois qu'aux Slaves. De très nombreux emprunts au lituanien en finnois ainsi qu'en langues slaves le prouvent. Nous avons vu (pp. 164-165), l'éminent philologue danois, Thomsen, l'a bien reconnu. Les Slaves empruntèrent aux Proto-Lituaniens aussi les principaux éléments de leur religion avec la divinité principale lituanienne *Perkunas* « dieu de l'orage » en conservant le même nom de cette divinité déformé en *Pérun.* Les Slaves reconnaissaient longtemps l'autorité suprême de l'archiprêtre lituanien *Krive-Krivaitis,* qui séjournait à

([1]) Les noms de fleuves dérivés de la même racine *ner-ti* « plonger » sont nombreux en Europe : *Neris* affl. de *Nemunas* en Lituanie, *Néris (Nériomagus)* en France, *Narev* affl. de la Vistule.

Rumava située d'abord en Prusse, ensuite transférée en Lituanie sur les rives de Namunas.

Les données anthropologiques confirment notre thèse concernant l'influence lituanienne dans la formation des populations actuelles des rives du haut Dnièpr et du Dnièpr moyen. Sans parler de l'influence préhistorique, ces régions, sous le nom de la Ruténie, pendant de nombreux siècles à l'époque historique (1253-1794), faisaient partie de l'Etat Lituanien, il n'y a donc rien d'étonnant que l'influence ethnique lituanienne en laissât des traces profondes. On sait, grâce aux travaux des anthropologistes, Talko-Hryncevitch et Yantchouk, que le « type » des Rutènes, proprement dit, appelés actuellement tantôt Blancs-Russiens, tantôt Poliechtchouki, — est brachycéphale ou sous-brachycéphale avec l'indice céphalique 82 à 85 et de petite stature, 1 m. 64 en moyenne.

Or, les Rutènes septentrionaux et occidentaux ont la stature moyenne de 1 m. 69, dépassant de cinq centimètres la moyenne des Rutènes orientaux et méridionaux. Le nombre des dolichocéphales parmi les Rutènes septentrionaux et occidentaux augmente aussi très sensiblement. D'après Talko-Hryncevitch leur nombre serait imposant — 36 %, selon Yantchouk 43 %.

Ces données anthropologiques prouvent la prépondérance dans ces régions de la population d'origine lituanienne, car les Lituaniens appartenant à la race nordique sont de haute taille et le nombre des dolichocéphales dans certains districts lituaniens (Samogitie) atteint 73 %.

Voici l'opinion à ce sujet de M. E. Pittard (Op. c. p. 298) : « On a parlé, dit-il, naturellement pour le district du Nord (de la Ruténie) de mélanges avec les Lituaniens qui sont des hommes dont la taille moyenne dépasse celle de l'Europe en général : modification par suite de mariages ou émigration de groupes entiers de plus haute stature ? Les auteurs ne se prononcent pas sur ces points

délicats ». Ici, l'éminent anthropologiste genevois est dans le vrai ! [1])

Les Polonais, sans faire partie des peuples baltiques, touchent à la mer Baltique par l'embouchure de leur fleuve national, *Viscla-Vistule*. Il serait donc utile de définir leurs rapports aux peuples baltiques.

Les Polonais, ethniquement, sont composés de deux tronçons, *Masures* et *Polianes*. *Masures* sont cantonnés sur le cours moyen de la Vistule et son affluent Narev, ils sont constitués par le reliquat des peuples pré-aryens qui furent, à l'époque préhistorique, refoulés — par les Proto-Aryens — Vendes et Prutènes (v. Prussiens) — dans la région marécageuse au sud des lacs de Masurie (en Prusse). Ils étaient d'origine fino-ougrienne du genre de Fenni, décrit par Tacite (cf. pp. 17-18). Ptolémée (III, 5), énumérant les peuples qui habitaient au sud de la Baltique, les désigne sous le nom de *Phinni*.

C'étaient des insoumis — des *Pictes* « méchants, mauvais », *cautini populi* « peuples combattifs », qui étaient depuis l'époque préhistorique en lutte avec Prutènes (v. Prussiens). Cette lutte se prolongea jusqu'à l'époque historique ; en 1225, le prince de Masovie, Konrad, appela au secours contre les Prutènes (v. Prussiens) l'ordre allemand des Chevaliers Teutoniques avec qui, en vertu du « privilège » accordé par ce prince aux Teutoniques, il s'apprêtait de partager les terres conquises en Prusse (Chr. Dusburg, Hartknoch, Op. c. pp. 453-461). On sait comment cette « affaire » tourna contre ce prince.

Les Masures furent slavisés par *Polianes* arrivés des

---

(1) Qu'il nous soit permis, à cette occasion, d'adresser un léger reproche à cet auteur. Il est bien regrettable qu'il ne traitât pas la question anthropologique de la Lituanie à part, mais il la confondit avec celle de Slaves, tout en reconaissant la grande influence anthropologique des Lituaniens sur les Slaves (Rutènes et Polonais).

steppes Eurasiatiques au début de l'ère chrétienne, à l'époque des migrations des peuples et cantonnés sur le cours supérieur de la Viscla-Vistule.

L'origine des Polianes, comme celle de tous les Slaves, est incertaine. On ne peut rien dire quand, où et par qui fut opérée leur aryanisation qui fut d'ailleurs très superficielle.

Les données anthropologiques prouvent amplement que les Polonais ne peuvent pas être attachés ni aux Nordiques, ni aux Baltiques ; ils sont brachycéphales (l'indice moyen 82,2) de petite taille, la moyenne ne dépasse pas 1 m. 62. [1])

Ce peuple a la plus petite taille de tous les Européens. D'ailleurs le nom des *Masures* dérive de *mas-as* en lit. « petit » ; ce nom a été donné à ces peuplades finnoises à l'époque préhistorique par les Proto-Lituaniens qui les refoulèrent probablement de la côte de la Baltique. En effet, la taille moyenne des Masures est inférieure à celle des autres Polonais (1 m. 60 à 1 m. 61).

A cause de la brachycéphalie et de très petite taille des Polonais, Deniker fut obligé de créer une *sous-race vistulienne*. L'anthropologiste polonais, Czekanowski prétend, à tort d'ailleurs, que Deniker s'est trompé en attribuant trop faible taille aux Polonais et préconise de classer les Polonais dans la *sous-race préslave*.

Il nous semble que la terminologie proposée par Czekanowski est plus proche de la réalité, car une partie

---

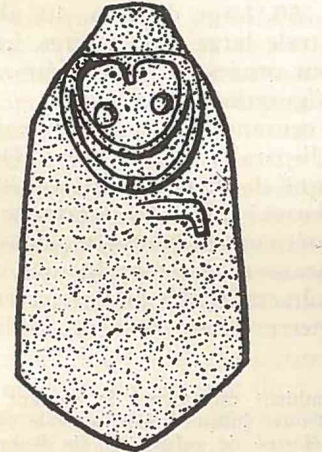
(1) M. Pittard (Op. c. p. 293) trouve que dans « les provinces nord-ouest, celles qu'arrose le Niémen, les territoires que dominent les villes de Grodno, Vilna et Kovno ont une taille supérieure à celle des autres Polonais ». Et pour cause, puisque les habitants de ces régions ne sont pas des Polonais ! Il est étonnant que l'éminent ethnologue genevois confonde les Lituaniens avec les Polonais, les régions citées par lui ont fait pendant des siècles et font jusqu'à présent le noyau de la Lituanie ; elles sont peuplées par des Lituaniens et non par des Polonais.

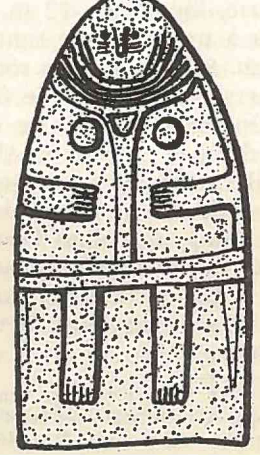
considérable des Polonais-*Masures* étant d'origine finno-ougrienne, il serait normal de les considérer comme *Pré-Slaves*.

Stolyhovo classe les Polonais dans la sous-race *fano-brachycéphale*, c'est-à-dire blonde et brachycéphale.

Le courant mégalithique continental

Il existait, en dehors du courant mégalithique littoral longeant la côte de l'Atlantique, un courant continental qui part du Midi de la France, longe la vallée du Rhône, remonte la vallée du Rhin, la quitte à la hauteur de Mayence par la ligne ouest-est, gagnant le massif montagneux Harz-Türingerwald, passant la vallée de l'Elbe au sud de Magdebourg et rejoignant l'Oder au sud de Glogau.





Statues - Menhirs

de Collorgues (Gard, France) de Saint-Sernin (Aveyron, France)

Le point de départ de ce courant est le Midi de la France, la côte du golfe du Lion, les départements de l'Hérault, du Gard, de l'Aveyron, du Tarn, de la Lozère et de l'Ardèche. Ce sont les *statues-menhirs* sculptées, 1 m. 50 à 2 mètres de haut, les *dolmens* et les *allées couvertes*. Ce courant semble être engendré, de même que le courant atlantique, par le même centre ibérique. Beaucoup de dolmens et d'allées couvertes sont enfouies sous un amas de terre formant des tumulus, recouvrant un couloir et une ou plusieurs chambres. Le nombre des dolmens dans cette région dépasse 1500.

Les dolmens du Midi sont moins grands que ceux de Bretagne, mais ils sont souvent couverts de terre et transformés en tumulus. Toutefois, ils sont moins imposants que ceux de Bretagne comme c'est le cas, par exemple, de tumulus de l'île de *Gavrinis,* sur la côte du Morbihan, ayant soixante mètres de diamètre, l'allée couverte, longue de 12 m. 50, large de 1 m. 40, aboutissant à une chambre centrale large de 4 mètres, haute de 4 m. 80. Les pierres sont ornées de spirales étranges, de dactylogrammes et de figurations de haches.

On remarque que ce courant mégalithique s'enfonçant dans le continent disparaît au-delà de l'Oder. Faut-il l'attribuer au manque de matériaux de construction — des roches, des pierres ? Mais on remarque en même temps que dans l'intérieur du continent, dans les steppes Eurasiatiques apparaissent des tumulus qui semblent faire fonction des dolmens et des allées couvertes, enfouies sous un amas de terre comme ceux du Midi de la France. [1])

([1]) Les *statues-menhirs* semblent caractériser le courant mégalithique continental ; on les trouve jusqu'en Asie centrale où on les appelle *balbal* (peut-être déformé de *galgal*). G. de Rubrouk, envoyé de Louis IX en Tartarie, en 1253, pour y prêcher l'évangile, en fait mention dans son « *Récit du voyage* » (éd. Ernest Leroux, Paris 1877).

Ne faut-il pas admettre que les dolmens et les allées couvertes, recouverts de terre ont dégénéré en kourgans ?

On sait que les orientalistes attribuent la construction des kourgans aux Brachycéphales asiatiques. Mais les faits infirment cette hypothèse. Nous croyons l'avoir démontré plus haut (cf. pp. 116 - 118 et suiv.) Ce furent les Dolichocéphales Cro-Magniens — descendants des métissés de Brunn-Prédmost — Gudai-Guti qui construisirent les kourgans dans les steppes Eurasiatiques.

Certes, nous ne nions pas l'invasion probable des Brachycéphales asiatiques qui pouvaient traverser ces steppes à l'époque préhistorique comme ils les ont traversé à l'époque historique, sans laisser plus de traces que Khazars, Polovtzy, Petchénègues et Tartares.

Nous avons admis que les constructeurs des mégalithes étaient des Proto-Aryens, propagateurs de l'agriculture et de la domestication des animaux. C'était ce courant qui créa probablement la civilisation danubienne qui rayonna, comme nous l'avons mentionné plus haut (cf. p. 108) au nord : en Moravie, en Silésie, en Saxe et en Thüringe engendrant les civilisations Auniétitzienne et Lusacienne et au sud, dans les Balkans jusqu'en Thessalie et celle de Butmir avec quelques influences troyennes et la civilisation de Vincha. Nous partageons l'opinion de Gordon Childe que ce furent les Danubiens qui communiquèrent aux Alpins-Lacustres la civilisation néolithique avec l'agriculture et l'élevage (nous reviendrons ultérieurement sur cette question); nous pensons également avec G. Poisson (op. c. p. 151) « que les Danubiens ont communiqué aux Mégalithiques du nord la civilisation dont on attribue généralement l'arrivée à des navigateurs venus de la Méditerranée par les côtes atlantiques ».

Ainsi le courant mégalithique continental parti du même centre ibérique que le courant atlantique, après

avoir créé un centre culturel important dans la vallée du Danube moyen, a rejoint, grâce aux peuples des steppes, Gudai-Gètes-Gots, sur les côtes de la Mer du Nord et de la Baltique, le courant atlantique (cf. pp. 129-159).

Est-il étonnant que les Proto-Aryens gudiques-gotiques venant du sud-est du continent auraient pu se faire comprendre de leurs cousins nordiques ? Cela explique pourquoi ils étaient pour eux les « compatriotes » *Teutones* et les « siens » *Svéones* (cf. pp. 139 et 149).

Ce cas s'explique aisément par la *loi anthropologique de Pittard* [1]).

Si à l'époque historique les « cousins », parlant des langues aryennes trop évoluées (par ex.: Grecs et Perses) « se sont souvent traités en ennemis », cela n'était pas le cas à l'époque préhistorique ou protohistorique, lors-

---

[1]) Qu'il nous soit permis d'appeler ainsi la constante anthropologique, formulée par M. *Pittard* dans « *Les Races et l'Histoire* », p. 158. Nous citons ici les passages essentiels : « Si la liste, dit-il, plus ou moins complète, longue et bigarrée énumération, des populations — tribus et clans — qui ont pénétré sur le sol français est troublante pour l'historien, elle laisse les anthropologistes assez calmes. Il ne faut pas oublier que *beaucoup de ces noms ne représentent pas des équivalents raciaux. Plusieurs de ces populations ont une origine ethnique commune et, dès lors, des caractères morphologiques semblables. Plusieurs ont été puisées aux mêmes fonds que les Dolichocéphales néolithiques et les Brachycéphales de la même époque*... (Souligné par nous).

« Comme des fleuves aux eaux pures — mais de qualités dissemblables les unes des autres, — des courants ethniques, le fleuve ligure, le fleuve celte, le fleuve galate, le fleuve normand, etc. *Plusieurs de ces courants, qui portent les noms différents, roulent des flots anthropologiquement semblables*...

« Ces hommes, issus de souches primitives identiques, se sont souvent traités en ennemis ; les uns, à de certains moments, furent les conquérants, les autres, leurs victimes. Et les uns et les autres étaient trop éloignés de leurs origines premières pour avoir conservé le souvenir même de cette communauté raciale. »

que l'aryen primitif était peu évolué (exemple : le hittite, l'ibérien et le lituanien) et quand ces peuples pouvaient se faire comprendre. Nous avons déjà vu (cf. p. 120) que lorsque Pithâna, roi des Hittites, conquit Nessa, « il fait prisonnier le roi de Nessa ; quant aux habitants, il ne fait de mal à aucun, il les traite comme (ses) père et mère », parce que Hittites et Nessites parlaient l'aryen primitif et reconnaissaient leur parenté ethnique malgré la rivalité et la guerre.

Le même cas, vraisemblablement, aurait dû se produire, lorsque *Gudai-Gètes-Gots* ont conquis les pays nordiques et y rencontrèrent les descendants des Mégalithiques, issus de la même souche, parlant comme eux l'aryen primitif. La parenté de l'ibérien, du hittite et du lituanien le prouve (cf. pp. 189-197). Ils les traitèrent probablement « comme (ses) père et mère, sans faire de mal à aucun ». C'est pourquoi pour eux les certains peuples nordiques conquis étaient les « compatriotes » *Teutones* ou les « siens » *Svéones*. Gudai-Gètes-Gots prirent certainement contact aussi avec les Mégalithiques de Hollande, connue à l'époque romaine, sous le nom de *Batavia,* peuplée à l'embouchure du Rhin, par les *Bataves* et au delà du Rhin par les *Usipii.*

Nous ne pouvons pas savoir, si ces noms ont été donnés par les arrivants mégalithiques ou gudiques, toutefois ce sont les noms aryens.

Batavia est le nom déformé de *Budavia* qui dérive de la racine *bud-eti* en lit. « veiller, surveiller », ainsi *Batavia — Budavia* « région qu'il faut surveiller ». Est-il étonnant de rencontrer ce nom dans l'embouchure d'un grand fleuve — le Rhin (cf. pp 89 - 91). *Bataves — Budaves* « peuple des veilleurs ».

Quant à *Usipii,* ce nom est composé de deux racines : *Us + ippii = Už + upii,* où *už* en lit. « au delà », *up - e* en lit. « fleuve », - ii désinence nom. pl., ainsi

Użupii = *Usipii* « habitants au delà du fleuve ». Les noms propres *Użupis* pl. *Użupiai* « habitants au delà du fleuve », noms de villages très fréquents en Lituanie.

Il semble que dans cette région, entre le Rhin et le Weser, se forma, sous l'influence gudique, un peuple connu dans la protohistoire sous le nom de *Goidels,* considéré par les celtisants comme Celtes dans le sens ethnique du mot.

Quelle est l'étymologie de ce nom ? *Goidel* est diminutif de *Gudas* : *Gudelis,* où la désinence *-is* est tombée. C'est pour distinguer *Gudai - Gudes - Gots* majeurs (véritables) des « petits Gudes - Gots » ou *Gudes - Gots* mineurs, ceux qui étaient métissés avec les autres peuples que ce diminutif fut créé. (Cet usage existe encore en Lituanie).

Ammien Marcellin et Timagène, se basant sur la tradition, nous donnent la raison de leur exode : *ad luvione fervidi maris sedibus suis expulsos* — chassés de leurs habitats par les raz de marée.

L'historien Ephore confirme que les Celtes furent victimes des cataclismes maritimes (probablement l'effondrement des côtes de la Mer du Nord) qui les forcèrent d'émigrer. Strabon montre les Celtes s'obstinant néanmoins à rester sur des terres menacées et perdant plus de monde dans les inondations qu'à la guerre.

En effet, on sait que les côtes sud de la Mer du Nord subirent plusieurs cataclismes — l'effondrement de ces côtes à l'époque préhistorique et historique.

Goidels commencèrent à émigrer, dans les îles Britanniques, à la première époque du bronze, vers la fin du IIIe millénaire. Cette émigration des Goidels s'accomplissait probablement par les vagues successives jusqu'à la fin de l'âge du bronze.

Leur présence dans les îles Britanniques se manifesta par les tumulus ronds — *round barrows,* où le corps,

dans leurs fossés, était replié et placé sur le côté ; plus tard ils les incinéraient. Les squelettes étaient brachycéphales de grande taille, leur progression a duré un temps assez long pour que le mobilier funéraire diffère très notablement des tombes le plus anciennes aux plus récentes.

L'usage constant, au début de l'âge du bronze, de replier les morts, indique la ressemblance aux usages gudiques, pratiqués dans les kourgans des steppes avec cette différence qu'il manque l'ocre.

Les brachycéphales des round-barrows sont du type nordique qui a pu se former en Europe septentrionale, à la suite d'un mélange : Mégalithiques du nord-ouest de l'Allemagne et des envahisseurs gudiques qui entraînèrent avec eux des Brachycéphales alpins.

Ce mélange aurait produit le peuple des Goidels, Gudes-Gots mineurs.

Kossinna (*Die deutsche Vorgeschichte*) confirme que toute la région côtière du nord-ouest de l'Allemagne s'est trouvée dépeuplée avant la deuxième période de l'âge du bronze. Ainsi en Angleterre les tumulus *round-barrows* goidéliques remplacent les *long-barrows* des autochtones néolithiques. Ils s'étendent ensuite en Irlande et en Ecosse.

M. Hubert (Op. c. p. 270) pense que les envahisseurs goidéliques ont laissé subsister leurs prédécesseurs, ils leur ont fait quelques emprunts, les objets trouvés dans leurs tombes attestent qu'ils ont hérité de leurs relations occidentales et méditerranéennes. « Mais il y a plus et mieux, ajoute-t-il, à savoir un témoignage de la civilisation mixte qui s'est constitué au contact des envahisseurs et des envahis et suppose leur association. C'est *Stonehenge,* le plus important des monuments mégalithiques. Elle suppose le plus haut degré de puissance et d'organisation dont la préhistoire ait laissé trace ».

Le groupement d'un grand nombre de tumulus goidéliques autour du monument mégalithique atteste que l'on venait de loin se faire enterrer à proximité du lieu saint — Temple circulaire du soleil de Stonehenge. La fréquentation de ce lieu saint persista jusqu'au delà de la conquête romaine.

Quelle déduction pouvons-nous faire de ce fait ?

La circonstance que les tumulus goidéliques, voire gudiques, se mêlaient aux monuments mégalithiques prouve de l'interpénétration des idées religieuses des envahisseurs et des envahis. Cette interpénétration témoigne de la parenté des conceptions religieuses des Mégalithiques et de celles des conquérants goidéliques voire gudiques.

C'est plus que l'association, c'est la fusion de deux courants religieux ethniques issus de la même source.

Le problème des Goidels pose la question de l'origine des Celtes, comme l'entité ethnique.

Origine des Celtes

Gudai-Gètes-Gots, à la suite de leurs déplacements de côtes de la Mer Noire dans la vallée du Danube jusqu'aux Alpes, entrèrent certainement en contact avec les Brachycéphales alpins. Il est probable qu'ils étaient soumis par les guerriers gudiques.

Ensuite les Auniétitziens et les Lusaciens pouvaient exercer sur eux leur influence civilisatrice pacifique. Il est vraisemblable que l'aryanisation des Brachycéphales alpins fut leur œuvre.

Gudai-Gots pouvaient entraîner vers le nord avec eux, dans leurs migrations, une partie de ses peuples tributaires. La présence des Brachycéphales au début du IIe millénaire, dans les *round-barrows,* en Angleterre,

confirme cette hypothèse. Leurs squelettes accroupis dans les tombes prouvent l'identité des conceptions religieuses des Goidels et des Gudes-Gots, il manque seulement l'ocre. Plus tard, avec le rite de l'incinération, cette distinction disparait. C'est le résultat de l'assimilation complète.

Le cas des Goidels nous donne l'exemple comment aurait pu se produire l'aryanisation des Brachycéphales alpins. Ce peuple après avoir subi l'influence gudique et, pour ainsi dire, *gudisé* fut surnommé « petits Gudai-Gots, Gots mineurs » - *Gudelis - Goidels,* pour être distingué des vrais *Gudai - Gots* « Gots *majeurs* ».

L'influence des conquérants gudiques sur les Brachicéphales alpins se manifeste par les sépultures sous tumulus avec le corps étendu à côté des tombes à squelette replié. L'usage de la construction des tumulus fut introduit certainement dans cette partie de l'Europe par les peuples de steppes, Gudai-Gots.

Le début de l'aryanisation des Brachycéphales alpins aurait dû se produire avant l'âge du bronze, pour prendre le développement complet à l'âge du bronze. Les celtisants considèrent ce stade d'aryanisation comme *proto-celte.*

C'est le début du mouvement des Proto-Celtes vers la France qui se manifeste par l'apparition de tumulus dans l'est de la France. Cet exode s'est produit à l'époque où la labiovélaire de l'aryen primitif était encore gutturale. Ce mouvement coïncide avec l'évolution de l'industrie du bronze qui passe de la Ire à la IIe période au début du IIe millénaire et la propagation de tumulus dans le sud-ouest de l'Allemagne, où cet usage caractérise la civilisation d'Adlerberg.

Il est symptomatique que les tumulus se propagent généralement dans la zone de la céramique cordée, qui caractérise comme nous avons vu plus haut (cf. pp. 115

et suiv.) la *civilisation gudique,* et nous la retrouvons au Bronze III dans le nord de l'Allemagne.

Les études de Schumacher et Kraft constatent que le peuple des tumulus comprend des dolichocéphales, des brachycéphales — ce qui prouve que les descendants des Mégalithiques du courant continental se croisèrent avec les Brachycéphales alpins. La présence des gobelets caliciformes, témoins de la civilisation mégalithique et la présence de la céramique cordée, témoin de la civilisation gudique — confirme notre hypothèse que les Brachycéphales alpins furent d'abord aryanisés par le courant mégalithique continental et réaryanisés plus tard par le courant gudique renforcé par la civilisation Auniétitzo-lusacienne. Ici, comme partout ailleurs, joua la loi anthropologique de Pittard, seulement nous ne savons pas, si ces « cousins » se traitaient en amis ou en ennemis. (Cf. p. 241).

Certes, les Proto-Celtes, en élèves capables qu'ils étaient, créèrent une poterie spéciale dont les formes dérivent de celles des vases caliciformes. On retrouve des vases de même galbe qui portent un décor en bandes horizontales, mais une modification s'est produite dans la technique : le décor, au lieu d'être obtenu par de légères incisions, est profondément gravé dans la pâte ; la panse est creusée d'alvéoles profondes pour recevoir des incrustations de matière blanche.

Les motifs se composent de triangles, de losanges, de dents de loup, de damiers, de cercles concentriques. Parfois une large croix orne le fond extérieur des coupes. La pâte est variable, souvent brune avec un enduit noir lustré. Cette poterie dite *incisée* est très caractéristique, elle permettra de suivre les migrations des Proto-Celtes.

Les objets en bronze des Proto-Celtes sont nombreux : une hache à rebord et à ailerons au milieu, des pointes de lance à douille, *l'épée à languette ;* cette épée

très caractéristique, de même que la *poterie incisée* permettra aux archéologues de suivre les déplacements des Proto-Celtes. Ils se servaient aussi d'un arc et de pointes de flèches en bronze.

Les préhistoriens sont à peu près unanimes, en se basant sur les données archéologiques, à reconnaître dans ce peuple *les Celtes*, ceci dans le sens ethnique. C'est le cas de Déchelette, de Schliz et de Kossinna. Schliz présume le mélange de deux races, des Mégalithiques nordiques et des Brachycéphales alpins. Nous pensons qu'on n'avait pas besoin d'aller chercher les Mégalithiques au nord, puisqu'on avait les Mégalithiques continentaux sur place.

Kossinna reconnaît également dans la civilisation des tumulus du sud-ouest de l'Allemagne au Bronze III les Proto-Celtes, dont les descendants, à partir du Ve siècle av. J.-C., parcouraient victorieusement l'Europe.

Les noms *Celtes* et *Goidels* sont aryens, ils étaient donnés certainement par les Proto-Aryens aux peuples qu'ils ont aryanisés. Ce sont, comme d'habitude, les termes techniques de peuplement : *Keltes-Celtes* étaient « ceux qui se levaient en masse pour émigrer, émigrés, colons » (cf. p. 216). Leur nom justifie bien leur fonction. Il y avait des Celtes un peu partout, dans la Gaule au sud et au nord, dans le sud-ouest de l'Allemagne ; dans le nord. Ce nom, qui avait au début un caractère technique, a acquis ensuite le caractère ethnique.

Quant à *Goidels,* l'étymologie de ce nom (cf. p. 243) prouve que ce nom diminutif de *Gudas* désignait des *Gudes-Gots mineurs.* Cela indique que les Brachycéphales alpins du centre européen et de la région alpestre étaient, pour ainsi dire, *gudisés.* En effet, d'après le témoignage des auteurs de l'antiquité, les Celtes par leurs mœurs et le genre de leur vie, ne se distinguaient point des Gudes-Gots qui étaient conquérants et pâtres. Ainsi

Polybe (Hist., II, 17), dans la description de la Cisalpine donne le tableau vivant des Celtes :

« Ils vivent dispersés dans les villages sans murailles. Les mille choses qui font le bien-être de la vie leur sont inconnues. Ils n'ont d'autre lit que le foin ou la paille, ne mangent que de la chair, mènent en un mot la vie la plus simple. Etrangers à tout ce qui n'est pas la guerre ou le pâturage, toute science leur est inconnue. Leur richesse consiste seulement en or et en troupeaux, leurs seules choses qu'ils puissent en toute circonstance emporter avec eux et déplacer à leur gré. »

Cette description correspond au genre de vie du peuple de steppes, Gudai-Gètes-Gots dont Goidels, Gots mineurs, et probablement les autres Celtes sont issus. C'étaient les Proto-Celtes de l'âge du bronze et les Celtes hallstattiens, qui étaient des pâtres. Plus tard, à l'époque de la Tène, ils deviennent des agriculteurs en France et en Italie du nord.

Ammien Marcellin confirme l'origine transrhénane des Celtes dans le passage suivant : « *Drasidae memorant revera fuisse populi partem indigenam, sed alios quoque ab insulis extimis confluxisse et tractibus Transrhenanis.* » (Les Druides rapportent qu'à la vérité une partie de la population était indigène, mais qu'il y avait aussi d'autres qui étaient venus des îles les plus lointaines et des régions situées au delà du Rhin.) Les îles (?) lointaines ne seraient-ce – Batavia dans l'embouchure du Rhin ?

Le témoignage de Tite Live (V, 34), confirme également notre théorie concernant l'origine des Celtes : «Du temps que Tarquin l'Ancien régnait à Rome, les Celtes, qui font la troisième partie des Gaules, reconnaissaient la suprématie des Bituriges. C'était dans cette nation que la Celtique prenait ses rois. Le monarque qui était alors sur le trône, *Ambicatus,* avait tout l'ascendant que peuvent donner à un souverain, et ses qualités personnelles,

et la prospérité de son pays. Sous son règne la Gaule, naturellement très fertile, accrut tellement sa population, qu'il devenait difficile de gouverner cette multitude immense. Le monarque, déjà avancé en âge, désirant soulager ses Etats de cette excessive population qui les surchargeait, annonça que ses neveux *Bellovesus* et *Sigovesus,* jeunes princes remplis de valeur, iraient chercher de nouvelles contrées, celles qui leur seraient indiquées des dieux par les augures ; qu'ils pourraient emmener avec eux tant d'hommes, afin que ne pût s'opposer à leur établissement. Les dieux assignèrent à Sigovesus la forêt Hercynienne, Bellovesus, plus favorisé, eut sa route indiquée pour l'Italie. »

Le témoignage de T. Live est intéressant, parce qu'il indique, qu'au temps de Tarquin l'Ancien (614-576), c'est-à-dire au début du VIe siècle, un tiers de la Gaule était occupée par les Celtes et qu'ils reconnaissaient la suprématie des Bituriges. Cela confirme notre hypothèse qu'ils étaient les « immigrés » *Keltes-Celtes,* venus antérieurement de l'au delà du Rhin et qu'ils s'établirent dans la Gaule avec le consentement de la principale nation gauloise Bituriges qui désignaient leurs rois.

Le récit de Tite-Live indique que la pénétration des Celtes en Italie était assez ancienne, probablement à l'époque hallstattienne.

On a découvert, en 1827, en Italie, dans la vallée de la Vara, affluent de la Magra, à Zignago, des stèles grossièrement sculptées, dont une porte une inscription en caractères étrusques, gravés de haut en bas, qui se lit : *Mezunemusus.*

H. Hubert (Op. c. pp. 323-326) suppose que ces stèles, à en juger d'après l'armement, représentent des guerriers celtes de l'époque hallstattienne. Quant à l'inscription, H. Hubert pense que ce soit un nom propre d'homme celte.

Nous pensons, par contre, que ce soit une indication aux vagues successives de guerriers qui devaient passer par les vallées de la Magra et de son affluent Varra, ouvrant dans l'Apennin ligure des couloirs qui aboutissent à des passages.

Cette inscription verticale semble être composée de trois mots : *Mezu* + *ne* + *musus,* dont *mezu* = *medžiu* génitif pl. de *medis* en lit. « bois, arbre », *ne* « non », *musus* en lit. «nôtre », ainsi cette inscription peut signifier « la forêt n'est pas la nôtre, éviter d'entrer dans la forêt ».

Nous pouvons donc admettre que les Celtes, si c'étaient des Celtes, parlaient à l'époque hallstattienne l'aryen primitif très rapproché du lituanien et du hittite.

Témoignages archéologiques de l'influence de la civilisation tartesso-ibérienne en Europe centrale

D'après toute vraisemblance les civilisation auniétitzienne et lusacienne sont les filles de la civilisation danubienne, qui à son tour semble avoir été engendré par la civilisation mégalithique proto-aryenne. On sait que la ligne ouest--est des mégalithes partant du Rhin gagne les massifs montagneux du Harz et Thüringerwald, passe au sud de Magdebourg et rejoint l'Oder, pour continuer dans la direction de la mer Noire, de la Palestine et de l'Inde. C'est au sud de cette ligne des mégalithes que trois civilisations successives : danubienne, auniétitzienne et lusacienne prirent naissance qui semblent être les tributaires de la civilisation Mégalithique.

Nous avons admis la pénétration du courant mégalithique dans la vallée du Danube et dans les steppes Eura-

siatiques, où il dégénéra en tumulus-kourgans (cf. p. 240). Dans la vallée du Danube moyen il engendra la civilisation danubienne caractérisée d'abord par la céramique incisée à décor géométrique, ensuite évoluée en lignes incisées groupées par deux en dessinant ainsi des rubans hachurés ou pointillés, c'est pourquoi on l'appelle la *céramique rubanée*. Ces rubans dessinent parfois des spirales ou des méandres, ce qui fait appeler ce type *céramique spiralo-méandrique*.

Les Danubiens possèdent des meules à bras et des animaux domestiques, ils pratiquent donc déjà l'agriculture et l'élevage. Les colliers et les bracelets en coquilles de *Spondyle* (*spondylus gœdropus*) indiquent l'origine méditerranéenne des Danubiens.

Ensuite la civilisation danubienne en se développant engendra la civilisation auniétitzienne.

En effet, la civilisation proto-aunétitzienne conserve nettement un caractère danubien par ses tombes qui sont les tombes plates à squelettes accroupis comme c'était le cas chez la population danubienne. Les squelettes dolichocephales du type méditerranéen parfois mêlés des brachycéphales. Il semble que l'on constate dans ce peuple un mélange du méditerranéen avec les survivants du peuple paléolitique de la région, l'homme de Brunn-Prédmost. Le peuple de Moravie prospérait et s'étendait vers le nord dans des contrées inhabitées, il occupa les plaines du lœss en Galicie (Horodnicka), s'avança le long de l'Oder jusqu'à Nosswitz en Silésie, et le long de l'Elbe jusqu'à Magdebourg, le long du Danube jusqu'en Bavière, d'où il atteignit la vallée du Rhin jusqu'à Mayence.

La céramique, créée sur le modèle de celle de Marschwitz, dite proto-auniétitzienne, a conservé des traces de l'influence de la céramique caliciforme ibérique. L'influence de la civilisation ibérique en Bohême et Moravie

se manifeste par de nombreuses trouvailles de gobelets caliciformes (on en compte plus de deux cents).

Castillo Yurrita fait venir cette céramique en Europe centrale par l'intermédiaire de l'Italie. Leur voie d'accès dans le centre de l'Europe est le col du Brenner aboutissant dans la vallée de l'Inn (14 gobelets trouvés dans la région du Danube supérieur).

La poterie caliciforme accompagne et, pour ainsi dire, s'incorpore aux mégalithes, de sorte qu'on l'a considère comme une caractéristique de la civilisation Mégalithique. Dechelette et de Mortillet la donnent comme « poterie des Mégalithes ». Castillo Yurrita fait naître ce type de vase en Andalousie comme une continuation de la poterie des grottes andalouses. L'apparition du caliciforme coïncide, dans l'ouest et le centre de l'Europe, avec l'arrivée du cuivre. La civilisation mégalithique et celle du cuivre d'Alméria se propagea en dehors de la péninsule Ibérique et influença la civilisation de l'Europe par l'introduction et l'emploi du cuivre.

Montelius et Dechelette, les partisans de la théorie orientaliste des Mégalithes, voulaient dériver ce gobelet de l'Egypte et de l'Asie Mineure dès IIIe millénaire av. J.-C. Kossinna, partisan de la théorie nordique des Mégalithes voyait dans le caliciforme la copie du gobelet de la céramique cordée. Mais H. Schmidt, Bosch-Gimpera, Castillo Yurrita, Aoberg et G. Childe considèrent le lieu de naissance du caliciforme dans la péninsule Ibérique.

A l'époque du bronze, la présence de la hallebarde dans le centre de l'Europe indique l'influence de la civilisation d'*El Argar* venue en Bohême d'Espagne par l'intermédiaire de la Haute-Italie. C'est à tort que Dechelette attribue des ressemblances entre la civilisation d'*El Argar* et celle d'*Auniétitz* aux influences du commerce égéen sur *El-Argar,* car on sait que la hallebarde est étrangère au monde égéen.

D'autre part, la civilisation Auniétitzienne trahit aussi des influences venues de l'Est, des steppes, ce sont la hache d'arme bipenne *-labrys* et des inhumations sous tumulus avec les squelettes accroupis à côté des tombes plates qui nous fournissent des preuves.

Ce qui prouve la symbiose de deux civilisations – auniétitzienne et celle du peuple de steppes.

Ainsi la civilisation mégalithique partie de la péninsule Ibérique engendre en Europe centrale des civilisations locales, d'abord dans la vallée du Danube moyen – la civilisation danubienne, – ensuite en Bohême et Moravie, – la civilisation auniétitzienne – et après, plus au nord, en Lusace, – la civilisation lusacienne – qui rayonna au nord et à l'ouest de l'Europe.

Données anthropologiques

Nous avons attribué une importance particulière à la race de Cro-Magnon dans le développement de la civilisation de la Grande Europe comprenant l'Asie antérieure et l'Afrique du Nord. Il s'agit de vérifier, si cette hypothèse appuyée sur les données archéologiques et linguistiques se vérifie anthropologiquement.

On sait que cette race, la plus représentative du Paléolithique récent, qui appartenait déjà à la véritable humanité, a laissé des survivances aux époques ultérieures et a contribué à la formation des races modernes. Les préhistoriens admettent généralement que les Magdaléniens, dont le centre d'expansion se trouve dans l'ouest de l'Espagne et dans le sud-ouest de la France, furent les descendants des Cro-Magniens. Ils se distinguaient par leurs remarquables qualités artistiques, qui semblent appartenir en propre à cette race. (L'art des cavernes en Ibérie et en France).

Plusieurs préhistoriens tendent à diminuer l'importance de la race de Cro-Magnon dans la formation de nouvelles races et sous-races en Europe. Tel est, par exemple, le cas de M. G. Poisson (Op. c. p. 60 et suiv.).

Nous partageons l'opinion de l'éminent anthropologiste allemand, Weinert, qui attribue à la race de Cro-Magnon une grande importance en Europe (Op. c. pp. 222-223 et 256-257).

«Les Dolichocéphales, dit-il, occupent les côtes maritimes septentrionales, c'est-à-dire celles de la Mer du Nord et de la Baltique. *Ils conservent de façon étonnante le type de Cro-Magnon* (soul. p. n.). Au sud ils occupent toutes les côtes de la Méditerranée, y compris celles de l'Afrique du Nord et de l'Asie antérieure; *ceux-là aussi manifestent des connexions avec les Cromagniens* (soul. p. n.).

« Il y a donc en Europe une race du Nord et une race du Sud, toutes deux en connexion avec l'Homme diluvial de ce continent. Le type humain à tête large s'étend entre les deux, jusqu'au centre de la France. Il ne s'oppose pas nettement, du reste, au type de Cro-Magnon généralisé, car toutes les gradations existent entre ces deux types, et l'on peut dire que rien ne prouve son arrivée de l'Est, de l'Asie... Les deux races européennes dolichocéphales sont nées sur place. La méditerranéenne, parce qu'elle est restée dans le bassin de la Méditerranée qu'occupaient déjà les Cromagniens du Paléoltithique récent; la nordique parce qu'elle se mit à suivre les glaces et le Renne, en retraite vers le Nord et vers l'Est. Si nous dénions une origine asiatique à la race nordique — de même qu'à l'humanité — cela n'a rien à voir avec la politique (H. Weinert dixit).

«*La patrie européenne, par ses formations successives, découle, des faits, tandis que l'origine asiatique nécessite des hypothèses, qui restent à l'état d'hypothèses.*» (Souligné par nous).

Ce sont les survivants Cro-Magniens qui obligent Deniker, dans sa classification des races européennes à distinguer dans les populations du sud de l'Europe deux races différentes, la race *ibéro-insulaire,* qui est le Méditerranéen de Ripley, et la race *atlanto-méditerranéenne* ou *littorale,* localisée sur les côtes de France du sud-ouest et sur celles de la péninsule ibérique, où on voit la prépondérance de la race de Cro-Magnon.

Le caractère des survivants Cro-Magniens est si particulier qu'Haddon les met à part dans sa classification.

Hamy avait trouvé un représentant de cette race en Suède - Dalécarlie, ce fait a été confirmé par les découvertes similaires de Kossinna qui attribue une grande importance à ce type dans la formation du Nordique. Paudler, à la suite d'observations analogues, a créé un type *dalecarlien,* adopté par von Eickstedt, sous le nom de race *dalique,* et par *Günther,* sous celui de race *phalique.* Ce serait une variété du type nordique représentant les caractères de la race de *Cro-Magnon.* Deux squelettes d'Obercassel près Bonn, trouvés en Allemagne, marquent le métissage du type de Chancelade avec celui de Cro-Magnon, mais restant très voisin de celui-ci. (On admet généralement que l'homme de Chancelade était un ascendant particulier du type nordique, tandis que celui de Cro-Magnon conduisait au type dalique. Au paléolithique récent, on n'a rien qui soit racialement nordique).

La race secondaire de Brunn-Predmost se rattache, d'après Matiegka, aux crânes du type de Cro-Magnon, dont elle constitue une simple variante.

Il est certain que la race Cro-Magnon a fait sentir son influence jusqu'en Moravie. On la distingue aussi bien nettement à l'est de la Moravie, dans les kourgans des steppes Eurasiatiques, où les crânes dolichocéphales et les squelettes accroupis couverts d'ocre rouge rappellent les inhumations du Paléolithique récent occidental. (Cf. pp. 116 et suiv.).

La découverte faite à Paviland (Pays de Galles), indique la présence des Cro-Magniens en Angleterre ; bien que le crâne ait disparu, les autres caractères du squelette et le mode d'inhumation rendent cette hypothèse très vraisemblable.

De nombreuses découvertes de squelettes cromanoïdes ont été faites en Afrique du Nord et surtout celle tout dernièrement (en 1934) par C. Aramboure[1]) dans la grotte d'Afalou, chez les Beni-Ségoual au fond du golfe de Bougie. Ce gisement contient 58 crânes et squelettes, étudiés par les professeurs Boule, Vallois et Verneau, qui y reconnurent une race homogène appartenant à la race Cro-Magnon avec quelques traits négroïdes.

Dans la péninsule Ibérique, au Portugal, les gisements de Mugem ont livré de nombreux squelettes, où l'on distingue deux types : dolichocéphales et brachycéphale. La controverse est grande parmi les préhistoriens au sujet de ces squelettes. Les uns (Hervé, Mendès-Corréa), l'attribuent au type negroïde venu d'Afrique, les autres (Boule), au type méditerranéen avec quelques traits ethyopiens. Le professeur Valois attache les dolichocéphales de Mugem au type de Cro-Magnon atténué.

Quant au second type de Mugem brachycéphale plusieurs préhistoriens le citent comme la preuve la plus ancienne de l'arrivée des Brachycéphales en Europe. Mais Vallois prétend que ces crânes sont mésocéphales et qu'il n'y a là qu'une simple variation du premier type. Il s'agirait donc du type méditerranéen cromanoïde.

Il nous semble qu'il serait prudent d'admettre l'origine africaine des brachycéphales de Mugem.

Nous croyons devoir souligner le fait que les Kjökkenmöddings du Portugal sont antérieurs au Kjökkenmöddings du Danemark : le tranchet ne s'y trouve pas, la

---

[1]) Les grottes paléolithiques de Beni-Ségoual (*Archives de Paléontologie humaine*, 1934).

poterie est absente, et le chien, ce précieux animal domestique, y manque également.

Cela confirme notre hypothèse que les Cro-Magniens, constructeurs de mégalithes, commencèrent par réunir en villages les pêcheurs épars et errants du type de Laugerie-Chancelade avant de pouvoir entreprendre la culture des champs et la construction des mégalithes. L'absence dans les Kjökkenmöddings ibériques des tranchets, de la poterie et des chiens prouverait que les Kjökkenmöddings n'étaient qu'à leur début et que ce mode de civilisation de même que celui des mégalithes serait parti de la péninsule Ibérique.

Ainsi, les Kjökkenmöddings ibériques, suivant les Magdaléniens, nous conduisent à la période néolithique.

Grâce aux travaux des anthropologistes espagnols *Aranzadi, Oloriz* et *Hoyos* nous savons que l'Espagne, dans son ensemble, est une contrée remarquablement dolichocéphale. L'indice céphalique le plus fréquent chez les Espagnols est 77.

L'exception à cette règle présentent : la Galice, le versant des monts Cantabres tourné vers l'Atlantique, la région basque et navarraise qui possèdent les crânes les plus mésocéphaliques 78,4 à 79. Ce sont justement ces régions dans lesquelles les Cro-Magniens mégalithiques repoussèrent, d'après notre hypothèse (cf. pp. 207, 212, 213), des populations qui ne voulaient pas se soumettre et vivre dans les agglomérations — les Kjökkenmöddings. Dans ce cas-là nous devrions admettre que ces insoumis furent plutôt des brachycéphales dont les témoins étaient découverts à Mugem. Dans ces régions nous constatons aussi les plus petites tailles, inférieures à 1 m. 63.

Par contre, en Andalousie (sans quelques districts de la Basse-Andalousie) et dans la zône côtière méditerranéenne — ancienne Tartesside — nous constatons la présence des hommes les plus grands de l'Espagne : une taille allant

jusqu'à 1 m. 67. Cette stature se prolonge vers les cantons intérieurs. L'indice céphalique de ces régions est de 77 et une fraction.

Ces données anthropologiques confirment notre hypothèse que dans ces régions de l'antique Tartesside pouvait se trouver le centre d'expansion des Cro-Magniens, constructeurs des mégalithes et propagateurs de l'agriculture – des Proto-Aryens. La présence dans cette même région d'Alméria et d'El-Argar, d'où se propageait en Europe l'industrie du cuivre et du bronze prouve qu'ici, à l'époque préhistorique, se trouvait un centre important de civilisation.

Il est probable que nous nous trouvions ici en présence d'une race différente de celle du reste de l'Espagne. C'est pour cette raison que Deniker, constatant que l'indice céphalique chez les populations, principalement côtières, était plus fortement dolichocéphalique et la taille plus élevée que dans le reste de l'Espagne, avait créé *la race Atlanto-Méditerranéenne ;* dans le reste de l'Espagne – la race *Ibéro-Insulaire.*

M. E. Pittard, dans *Les Races et l'Histoire* (p. 134), pose les questions suivantes : « L'influence des Arabo-Berbères qui ont occupé si longtemps le territoire du royaume, ne se trouverait-elle pas quelque part ? Huit siècles de domination n'auraient-ils laissé aucune trace ethnique ? » Et avec sa prudence habituelle, l'éminent éthnologue d'ajouter : « Il est bien difficile, aujourd'hui, de répondre avec quelque certitude à cette question, parce qu'une telle réponse nécessiterait des recherches précises qui n'ont pas encore été tentées. Toutefois nous pouvons déjà remarquer que les territoires de Grenade et de Séville, où survécut pendant le plus longtemps l'influence « arabe », possèdent une des statures les plus élevées de l'Espagne. Faut-il conclure en faveur d'un souvenir racial de cette ancienne occupation ? »

Nous pensons que c'est encore la préhistoire qui peut nous faciliter de trouver la réponse à ces questions. Les Arabo-Berbères, venus de l'Afrique du Nord, n'étaient-ils pas les descendants de Cro-Magniens, de même que les Espagnols de l'Andalousie ? Si oui, faut-il s'étonner que ce métissage entre les cousins n'a rien changé : ni leur stature, ni les dimensions du crâne.

Certes, M. E. Pittard, parlant des Ligures et des Celtes, nous donne, lui-même, la clé de l'énigme : « Ces hommes, issus de *souches primitives identiques, se sont souvent traités en ennemis* (c'est nous qui soulignons) ; les uns, à certains moments, furent les conquérants ; les autres leurs victimes. Et les uns et les autres étaient trop éloignés de leurs origines premières pour avoir conservé le souvenir même de cette communauté raciale. »

En adoptant le point de vue de l'éminent anthropologue et ethnologue genevois, nous croyons pouvoir ajouter qu'il faut souvent chercher ces « souches primitives identiques » non seulement dans l'histoire, mais aussi dans la préhistoire.

Cette constante, si clairement formulée par M. E. Pittard, peut également servir pour résoudre le « problème angoissant » des Suèves au Portugal, des Gots [1]) et des Vandales en Espagne qui ne laissèrent point de traces. (Op. c. p. 137).

On se souvient, nous avons déjà donné partiellement la réponse à cette question (cf. pp. 141 - 147 et suiv.), où nous avons prouvé que Gots, Vandales, et propablement, aussi Suèves étaient des peuples *Gudiques* — descendants des Danubiens, issus de la souche commune de

---

[1]) N'est-il pas étonnant que Gots, descendants des peuples gudiques, qui parcouraient victorieusement tout l'espace de la Grande Europe, retournèrent en Espagne, point de départ de leurs ancêtres Mégalithiques, pour s'y dissoudre et disparaître.

Cro-Magnon, formant au centre de l'Europe la race Brunn-Prédmost.

M. E. Pittard *Les races et l'histoire* (p. 140), exprime le vœu qu'une collaboration s'établisse entre l'Anthropologie et l'Histoire. Nous pensons que la Préhistoire a aussi un mot à dire dans la solution des problèmes démographiques et ethnographiques.

Les Celtes qui commencèrent à pénétrer dans la péninsule dès le Ve siècle av. J.-C., se mêlèrent de bonne heure aux Ibères appartenant à la civilisation supérieure et ils ne laissèrent point de traces, parce qu'ils étaient aussi les « cousins » des Ibères.

Plusieurs celtisants prétendent, sans donner d'ailleurs des preuves valables, que l'aryanisation des Ibères, d'une prétendue origine basque, était l'œuvre des Celtes. Nous croyons avoir donné des preuves suffisantes (cf. pp. 202, 204), que cette théorie est erronnée et nous ne reviendrons plus sur cette question.

Les données anthropologiques du Portugal nous montrent le pays habité par des dolichocéphales (74,5 à 77,6) de faible stature. Toutefois le minimum de la stature se trouve dans la province du Minho, à l'extrême-nord du Portugal, limitrophe de la Galice ; ici nous trouvons aussi les crânes moins dolichocéphales. Ce qui confirme notre hypothèse que les habitants primitifs de la péninsule furent repoussés par les Cro-Magniens dans le nord — « confins » *Galice*. En effet, on se souvient que les sépultures de Mugem ont révélé des types humains de petite taille dolichocéphales et brachycéphales. En général, les données anthropologiques du Portugal ne contredisent en rien notre hypothèse de l'origine cro-magnienne des Tartessiens.

Les données anthropologiques en France sont bien plus compliquées qu'en Espagne. Les descendants des races de Cro-Magnon et de Laugerie-Chancelade concen-

trés d'abord dans le sud-ouest, paraissent avoir été, ensuite, répandus sur tout le territoire de l'ancienne Gaule. M. Weinert considère la France (Dordonne) comme « paradis » de Cro-Magnon.

La partie sud-ouest de ce pays, les régions qui sont au sud du 46^0 ont possédé, jusqu'à la fin du Néolithique une physionomie anthropologique presque uniforme.

Au-dessus de la parallèle 46 la pureté relative de ce type humain commence à se gâter. Dans le département de Saône-et-Loire se trouve le célèbre charnier préhistorique de *Solutré*. Dans cette station, qui a donné son nom à la période *Solutréenne*, la race humaine n'est plus homogène : l'indice céphalique varie de l'extrême dolichocéphalie 68,3 à l'extrême brachycéphalie 88,2. Serait-ce la pénétration étrangère, l'invasion venue de l'Est ?

Les dolichocéphales sont ici de 38,8 p. 100, les brachycéphales – 33,3 p. 100, les mésocéphales – 27 p. 100, ce qui prouve que deux races vivaient côte à côte et s'étaient déjà métissées. Les dolichocéphales de Salutré sont de la même race que les dolichocéphales Magdaléniens qui habitaient le sud de la France.

Les Néolithiques de la Champagne étaient composés aussi de deux races, le dolichocéphale représentant ici encore la majorité – 50 p. 100, les brachycéphales – 27,3 p. 100, les mésocéphales 22,7 p. 100.

Les sépultures de la Bretagne à la période néolithique attestent une prépondérance des crânes dolichocéphales avec quelques traits brachycéphales et mésocéphales. Ceci ne contredit pas notre hypothèse que les dolichocéphales cro-magniens ibériques (Tartessiens), constructeurs des mégalithes, si nombreux en Bretagne, y avaient un relai important dans leurs communications avec Eire et Albion, dont il est question dans *Ora Maritima* d'Avienus. (Cf. p. 213).

En conclusion, nous pouvons dire qu'à la période néolithique les descendants des Magdaléniens constituaient la majorité de la population gauloise, dans les départements méridionaux ils étaient la presque totalité des habitants.

Mais dès la fin du Néolithique le tableau anthropologique de la Gaule se modifie. La majorité des Brachycéphales apparaît dans les départements où, durant des milliers d'années, avaient vécu les seuls dolichocéphales. Ainsi le plateau central et la Bretagne modifièrent la qualité de leurs races.

D'où venaient ces Brachycéphales ? Leur origine est inconnue. On suppose généralement qu'ils sont venus d'Asie, probablement par les bords de la mer Noire et la vallée du Danube, la voie ordinaire de toutes les invasions (les dernières se sont produites à l'époque historique). Mais M. Weinert affirme (Op. c. p. 321 et suiv.) « qu'une brachycéphalisation progressive se produisit au cours des derniers siècles, sur l'aire occupée par la race nordique en Allemagne, puisque, la longueur du crâne restant ce qu'elle était, la largeur augmente ». Cette brachycéphalisation progressive aurait pu se produire aussi en France. Nous sommes incompétents en la matière. Nous sommes obligés, toutefois, de constater le fait de la présence des brachycéphales en France depuis le Néolithique. C'est la race de l'*Homo alpinus* de Lapouge, la race *Celtique* de Broca.

D'après une statistique dressée par Salmon il appert que, dans les sépultures néolithiques, il y avait 57,5 p 100 de dolichocéphales contre 22 p. 100 de brachycéphales. Il est probable que le nombre de brachycéphales s'est accru à l'âge du bronze.

Ainsi, à l'époque historique, la population de la Gaule est assez hétérogène : parmi les descendants des dolichocéphales paléolithiques et néolithiques de la race

de Cro-Magnon-Laugerie-Chancelade nous distinguons des brachycéphales néolithiques et de l'âge du bronze, dans le nord, des descendants des dolichocéphales nordiques de haute taille.

Les historiens de la Gaule donnent les noms des peuples divers qui occupaient ce pays dont les plus importants : les *Ibères,* les *Ligures,* les *Celtes.*

L'influence des *Ibères,* descendants des Cro-Magniens mégalithiques, semble avoir été grande dans la Gaule : on leur attribue le peuplement de la côte atlantique, ils se seraient étendus des Pyrénées aux îles de la Méditerranée, par tout le littoral du golfe du Lion.

Quant aux *Celto-Ligures* nous nous rapportons aux pages 215-217, où nous avons exposé notre point de vue concernant la signification de leurs noms ; anthropologiquement ils constitueraient la branche principale du tronc brachycéphale apparu à la période néolithique.

Nous croyons devoir mentionner ici que la question celtique a fait couler beaucoup d'encre. Les anthropologistes ont fini par se mettre d'accord pour considérer le type celtique français comme le type brachycéphale, *aryen* par excellence.

Certes, les anthropologistes français, à l'exception de Gobineau et de de Lapouge, n'attachent pas à ce terme la signification raciste.

Mirage oriental

Nous croyons devoir ouvrir ici une parenthèse. On sait que la majorité des préhistoriens français sont orientalistes, ils prétendent que ce furent des Brachycéphales asiatiques, protagonistes de la race alpine, qui apportèrent en Europe la civilisation avec l'agriculture et la domestication des animaux ainsi que l'habitude de la

vie sédentaire, condition indispensable de la civilisation.

Mais sur quels faits appuyent-ils leur hypothèse ?

Ils prétendent que les principales graminées : l'orge, le froment, le millet, le seigle se trouvent à l'état sauvage en Asie Centrale et en Mésopotamie, d'où elles furent apportées en Europe par des Brachycéphales. Mais c'est une simple supposition qui n'est appuyée par aucun fait et qui reste à l'état d'hypothèse.

L'argument préféré des Orientalistes est qu'on trouve dans les stations lacustres des Palafittes suisses construites par des Brachycéphales *alpins,* d'origine présumée asiatique, des traces du sarasin sauvage, du seigle, de l'orge, du blé, ainsi que des ossements d'animaux domestiques.

Mais on oublie que les Campigniens de la Seine-Inférieure, en France, ont livré bien avant des Palafittes suisses des empreintes des grains de céréales, des broyeurs et des meules plates en grais, souvent d'assez grande dimension et souvent très nombreux, de la poterie épaisse, grossière, mal cuite, non faite au tour. La faune est absolument actuelle : bœuf, mouton, cochon.

Les stations des Campigniens sont certainement antérieures aux cités lacustres des Palafittes : l'absence de la hache taillée ou polie et la présence des tranchets taillés, qui rattachent le Campignien au Mésolithique, le prouve.

L'apparition des Palafittes est bien plus tardive, ils n'apparaissent en Europe, dans les régions alpines, que vers le milieu du Néolitique. On y distingue trois périodes.

1. Dans la première période, tout à fait primitive, on trouve des haches polies en pierre dure, des objets d'os et de bois de cerf. La poterie est grossière, sans ornementation. Quelques fragments de tissus. Une grande prédominence des animaux sauvages sur les animaux domestiques.

2. La seconde période, celle du *Robenhausien* typique : les armes et outils perfectionnés, les haches finement polies, souvent en roches rares — jadéite, nephrite, chloromélanite ; les animaux domestiques sont en plus grand nombre que dans la période précédente ; la poterie moins grossière avec une décoration *cordée* ou *incisée ;* la présence des Dolichocéphales, mais les Brachycéphales qui dominent.

3. La troisième période (niveau supérieur) marque la transition entre la pierre et les métaux, passant insensiblement du Néolithique au Chalcolithique. Les animaux domestiques sont très abondants. Quelques Dolichocéphales se mêlent aux Brachycéphales. La céramique aux décors par incision révèle une influence de la céramique à bandes.

On remarquera que dans la première période des Palafittes (niveau inférieur) la prédominence des animaux sauvages sur les animaux domestiques dénote le début de la domestication des animaux, seulement à la troisième période, à l'époque chalcolithique, les animaux domestiques deviennent très abondants. Dès la première période on constate déjà des haches polies en pierre dure ce qui prouve que les Palafittes apparaissent en plein Néolithique.

La présence parmi les lacustres des Dolichocéphales et des Brachycéphales prouve que les constructeurs des cités lacustres n'étaient que des Brachycéphales (présumés asiatiques). La présence de la céramique cordée indique leur attache avec les peuples des steppes — Gudai-Gots, et de la céramique incisée relève de l'influence de la céramique méditerranéenne et de celle des Danubiens.

Par conséquent, on ne saurait considérer des Brachycéphales, d'origine présumée asiatique, comme ceux qui apportèrent avec eux l'ensemble des principaux usages formant le fond de la civilisation, caractérisée par la pro-

pagation de l'agriculture et l'élevage des animaux domestiques. Car tout indique que cette civilisation n'était pas apportée, mais plutôt empruntée et développée sur place, grâce à l'influence des Méditerranéens et des Danubiens. M. Goury pense qu'il faut attribuer ce progrès aux Méditerranéens. G. Childe considère les Danubiens, c'est-à-dire les Méditerranéens du centre de l'Europe, comme ayant enseigné les éléments de la civilisation avec l'agriculture aux Lacustres alpins.

M. G. Poisson (Op. c. p. 297) pense que les Palafittes, à la période IV du bronze, étaient « le résultat de la vie en commun des anciens lacustres sous la suzeraineté du peuple des champs *d'urnes* (des Lusaciens), avec la collaboration des auteurs de la civilisation du Rhône et peut-être d'immigrants de la Haute-Italie. »

Nous nous associons à l'opinion de ces auteurs et à celle de Weinert (Op. c. p. 219, 232), « la prétention de faire, dit-il, de la pointe occidentale de l'Eurasie un territoire de refuge, où auraient été refoulés des Ibères de types primitifs en retard sur leur époque est contredite par l'existence sur ce territoire de la race blanche supérieure...

» L'humanité est sous l'influence de la race blanche, car, depuis le Moyen âge, aucune race étrangère n'a influé notablement sur la civilisation. Ce sont des Européens qui ont réalisé les découvertes, les inventions et les nouvelles acquisitions de la connaissance. Toutes les races dont les membres ne sont pas en état de rejoindre la civilisation européenne sont condamnées à la déchéance ou à l'absorption. »

Ce sont les *Mirages Orientaux* qui éblouissent les orientalistes !

Ils pensent à tort, avec Schrader, « que l'Europe est une simple péninsule asiatique la plus délicate,

la plus affinée, la mieux équilibrée, mais rien de plus. C'est de l'Asie que l'Europe est née. »

Si l'on veut faire intervenir des migrations préhistoriques, il ne s'ensuit pas que toutes les migrations soient parties de l'Orient, venant de l'Asie ; nous avons admis la migration, sinon l'invasion des Cro-Magniens Mégalithiques venant de l'extrême occident de l'Europe [1]) qui, malgré sa situation à l'extrémité occidentale du continent Eurasien, pouvait avoir été le centre du développement de la civilisation mégalithique et avoir propagé l'agriculture en Europe avec la vie sédentaire — *Kjökkenmöddings,* sans quoi les conditions indispensables des débuts de la civilisation n'étaient pas concevables.

Salomon Reinach a déjà dénoncé le *Mirage Oriental,* qui donne trop d'importance à l'influence de l'Orient dans la civilisation européenne. Il a démontré, avec raison, que certains usages et initiatives sont nés en Occident, ce qui est le cas pour les constructions mégalithiques dont le centre d'extension se trouve dans la péninsule Ibérique et la région atlantique, — ce qui est le cas encore pour l'industrie du cuivre d'Alméria (Los Millares) et celle du bronze d'El-Argar.

Les Orientalistes exagèrent également l'importance des grands empires d'Orient : *Sumer, Babylone, Assyrie, Egypte* et leur influence sur l'Europe. Nous avons vu qu'un puissant empire Hittite fut fondé en Asie Mineure et en Syrie dès le début du IIe millénaire av. J.-C. par les Proto-Aryens, arrivés de l'Europe, et qui exerça une grande influence en Asie antérieure.

---

(1) Nous répétons (cf. p. 187): l'origine de la race de Cro-Magnon est un problème insoluble, elle est sans rapport avec les races du Paléolithique récent, nous n'avons pas voulu admettre, faute de preuves, son origine atlantéenne comme le font certains auteurs. Pour le moment, nous ne pouvons que constater son apparition en Europe et en Afrique du Nord au Paléolithique récent.

Par contre, les Orientalistes oublient qu'une réplique de grands empires orientaux existait à la même époque, sinon avant, en Europe, dans la bienheureuse vallée de l'Andalousie – Tartessos (cf. p. 204 et suiv.). C'est de ce centre que se propagea la civilisation mégalithique proto-aryenne non seulement en Europe, mais en Palestine, aux Indes, jusqu'à l'Indochine et jusqu'au Siam ainsi qu'en Afrique du Nord.

Avant de fermer la parenthèse nous pouvons conclure : *l'hypothèse des Orientalistes qui attribuent aux Brachycéphales alpins la propagation en Europe de l'agriculture et la domestication des animaux n'est pas appuyée par les faits, elle reste à l'état de l'hypothèse.*

CONCLUSIONS

La méthode onomastique et linguistique préconisée par nous dans les recherches préhistoriques, parallèlement aux méthodes archéologiques et anthropologiques, nous a donné la possibilité de déceler le caractère ethnique de plusieurs peuples préhistoriques et historiques ainsi que de donner l'étymologie de nombreux noms de lieux.

Cette méthode nous a permis d'appliquer à la préhistoire les règles d'observation employées par les sciences naturelles évolutives et d'en dégager plusieurs constantes, dont voici les principales :

1. Les peuples pré-aryens, chasseurs et pêcheurs, errant sur l'espace de la Grande Europe [1]), n'éprouvaient

---

(1) Nous rappelons ici que sous le nom de la *Grande Europe*, nous désignons, à l'instar de H. Weinert, l'Europe + l'Asie antérieure + l'Afrique du Nord, correspondant à l'aire d'extension des Proto-Aryens (cf. p. 155).

aucun besoin de donner des noms aux lieux où ils campaient temporairement. *Il n'existe donc pas, en Grande Europe, des noms de lieux pré-aryens.*

2. Les noms de lieux les plus anciens de la Grande Europe ont été créés par les Proto-Aryens, propagateurs de l'agriculture, de la domestication des animaux et de l'usage de la vie sédentaire.

3. Les noms de lieux sont généralement les noms techniques de peuplement, créés en série [1]), ils se répètent sur tout l'espace de la Grande Europe, de la péninsule Ibérique jusqu'aux Indes :

a) les noms de lieux à la racine *ar-* [1]) « labourer » désignent des localités aptes au labour. Les innombrables noms de lieux dérivés de la racine *ar-* s'étendent à travers tout l'espace de la Grande Europe, de l'Atlantique jusqu'au Gange. Par ex.: *Arsa* [2]), *Arsenna, Araea, Araceli, Arandis, Auraura, Artabris* — en Espagne ; *Araea, Ara, Arras, Artois, Arar* (auj. Saône), *Arauris,* (auj. Hérault), *Arga, Argentorate* (auj. Strasbourg), *Artay* (Isère), *Arise* — en France ; *Aar, Aarberg, Aarbourg, Argovie* — en Suisse ; *Aarhus, Arce* — au Danemark ; *Eire* (Irlande) ; *Arad* — en Transylvanie ; *Arta* — en Grèce ; *Aras-Araxe,* fl. en Transcaucasie, lac *Aral,* les noms des pays : *Aria, Eire ;*

b) les noms de lieux aux racines *ar-* « labourer » et *gan-(yti)* « pâturer », pour désigner les localités aptes aux labours et aux pâturages. Par ex. : *Argantia, Aragon Argant(a)onion* en Espagne, *Argonne Argentorate* (auj. Strasbourg), en France ;

c) les noms de lieux à la racine *ar-(ti)* « labourer », précédés ou suivis des négations *ne, be,* séparément ou

[1]) La signification des racines proto-aryennes est décelée grâce à la méthode hittito-lituanienne, à l'aide des langues lituanienne et hittite (cf. p. 85 - 89), les plus proches de l'aryen primitif.

[2]) En hittite *arsis* « champ cultivé » (cf. p. 35).

toutes les deux à la fois, désignent des localités inaptes ou peu aptes à la culture. Par ex. : *Ariana, Aran(e)-Iran(e), Val d'Aran(e)* (dans les Pyrénées), les îles *Aran(e)* (près de l'Irlande), presqu'île *Arran(e)* (en Ecosse), *Ne + be + ara = Navarra* (en Espagne), *Navarre* (en Italie). *Ara + be = Arabie* (Asie), *Bess--arabie, Fuent-arabie* (Espagne), ou sous la forme fléchie : *Arve* (fl. en Haute-Savoie) ;

d) les noms de lieux à la racine *nes-, neš- (ti)* « porter, transporter » désignent des lieux de campement des peuples proto-aryens pendant leurs migrations à la recherche des terres aptes à la culture, par ex. : *Nessis* (auj. Sotchi, Caucase), *Nešiotis* à l'est de la Volga, *Nessa* (Anatolie), *Nissa - Nissaja* (auj. Nisch - Balkans), fl. *Nessus* (auj. Maritza en Thrace), *Neisse* (en Silésie), *Neste* (auj. Gave, en France), *Nestalas* (dans les Pyrérénées) ;

e) les noms de lieux à la racine *gal-*(as) «fin, bout» désignent les étapes de l'extension des peuples proto-aryens, par ex. : *Galice* (en Espagne), *Gaule* (lat. *Gallia),* Bourdi-*Gala* (auj. Bordeaux), pays de *Galles* (Angleterre), *Galloway* (Ecosse), *Galicie, Galatz* (Roumanie), *Gallipoli* (Turquie), fl. *Halys* (Anatolie), *Halep* (auj. Alep, Syrie), *Gallilée, Galgal* (Palestine) ;

f) les noms de lieux à la racine *bud-(eti)* « veiller, surveiller » désignent les endroits « stratégiques » ayant une grande importance pour le peuplement, – les embouchures des fleuves, les défilés dans les montagnes, entrées des vallées, par ex. : *Budri-gala = Burdi-gala* auj. Bordeaux) « fin des veilleurs » (dans l'embouchure de la Garonne), *Budavia = Batavia* « pays à surveiller », dans l'embouchure du Rhin, *Budr-anga = Burdanga = Bardanga* « entrée des veilleurs » dans l'embouchure de l'Elbe, *Boudry* dans le défilé du Jura (en Suisse). Les peuples qui étaient chargés,

dans l'antiquité, de surveiller les endroits « stratégiques » s'appelaient *Budines* (Hérodote II, 34), il y avait des *Budines* au Caucase du nord pour surveiller le passage de Darjal, et aussi sur la Désna, afl. du Dniepr, pour surveiller le passage de ce fleuve et protéger les Terres Noires des incursions des nomades; l'entrée de la vallée du Danube entre les Karpates et la Mer Noire, en Bessarabie, s'appelait *Budiak ;*

g) les noms de lieux composés de deux racines, dont la deuxième désigne « cours d'eau » *uba, upa, apa* et la première la qualité de l'eau «douce» *sald-*, «potable» *ak(u)*, « amer » *kart-(us)*, par ex. : *Salduba* « eaux douces », *Ak(t)uba, Akuba* « eaux potables », *Kartuba* « eaux amères ».

La deuxième racine *uba, upa, apa* a souvent fléchi en *uva, ava, ova* et a pris le caractère de suffixe, à l'aide duquel sont formés par l'analogie d'innombrables noms de lieux en Europe. Dans les pays slaves la finale *a* est tombée, ce qui donne des noms de lieux en *ov, ev,* par ex. : *Rostov, Saratov Kiev,* etc. Dans les pays germaniques les noms de lieux à la terminaison *au,* par ex. : *Soldau, Glogau, Labiau, Tapiau,* etc.

k) les noms de lieux composés avec la racine *var-* « enceinte », pour désigner les « lieux fortifiés », ensuite les noms de villes. Par ex. : *Temesvar, Ungvar, Kaposvar* en Hongrie, *Saladuvar* en Anatolie, *Peschevar* aux Indes.

4. Les noms de peuples qui nous ont été transmis par les auteurs de l'antiquité représentent généralement soit leur fonction et leurs occupations, soit le degré de leur soumission :

a) les noms de peuples à la racine *ar-ti* « labourer » désignent les peuples adonnés à l'agriculture, par ex.: *Artabres,* déformés par les Celtes en *Arotrèbes* ou *Atrebates ;*

Nous avons indiqué dans l'avant-propos (cf. p. 16 et suiv.) que le nom de *Aryas, Areï* (de Homère) dérive de cette racine qui devait signifier « laboureurs » et *Barbares* hommes ignorant la culture, incultes (sens péjoratif) ».

b) les noms de peuples à la racine *gan- (yti)* « pâturer » désignent des peuples pastoraux, par ex. : *Gantabres,* plus connus sous la forme fléchie *Cantabres ;*

c) les noms de peuples à la racine *bast- (ytis)* « errer » désignent des peuples errants, sans résidence fixe, par. ex. : *Bastites, Bastides, Bastarnes, Bastuli ;*

d) les noms de peuples composés de deux racines : *guo(vs)* « bovidé » et *da* « posséder » désignent des peuples possesseurs, éleveurs de bovidés, voire les peuples pastoraux, par ex. : *Gudai,* peuples *Gudiques,* peuples de steppes.

Ce nom est le nom générique de nombreux peuples de l'espace Eurasiatique. Les annales akadiennes (Babylone, Assyrie) l'ont déformé en *Guti, Hatti* ; la Bible – en *Geth, Heth, Hittim ;* Hérodote – en *Gètes ;* à l'époque historique ce peuple est connu en Europe sous le nom de *Gots.* (Cf. pp. 141 - 155) ;

e) les noms de peuples à la racine *kast(i)* « creuser la terre » désignent des peuples qui tout en étant pasteurs travaillaient aussi la terre à la houe (sans charrue), par ex.: *Kass(t)ites, Kassites, (Cosséens), Kastiles.*

Kassites, qui ont conquis Babylone en 1750 av. J.-C. et y restèrent maîtres pendant cinq siècles, se considéraient d'appartenir au grand peuple de *Gudai-Guti,* car dans leur Panthéon la divinité ethnique *Hudha* dérivé de *Gudas, Gudai,* occupait la place d'honneur à côté de la divinité *Kassu* dérivé de *Kassites,* protectrice de la tribu ;

f) les noms de peuples à la racine *ingau- (ti)* « recevoir » désignent des peuples *tributaires,* dont on reçoit le tribut, par ex. : *Ingauni, Ingaunes, Ingévones ;*

g) les noms de peuples à la racine *pict- (as)* « méchant, mauvais » désignent des peuples insoumis, par ex. : *Pictes, Picti, Pictavi, Pictones ;*

k) les noms de peuples composés de deux racines, dont la deuxième *(žm)ones* (lat. homines) « hommes » et la première désignant la qualité : *pict-* « méchant », *istev-* « expatrié », *ingau-* « tributaire » — *Pictones, Istévones, Ingévones.*

La deuxième racine *(žm)ones* perdant la signification de la racine devient suffixe *-ones,* caractérisant les noms de peuples. A l'aide de ce suffixe sont formés les noms de nombreux peuples par l'analogie, par ex. : *Teutones, Gutones, Svéones,* etc.

5. Les noms de peuples créés pour les besoins techniques de peuplement perdent ensuite le caractère technique et acquièrent le caractère ethnique.

Ainsi nous pouvons constater que les noms de lieux les plus anciens de la Grande Europe, de l'Atlantique jusqu'au Gange, sont formés en aryen primitif d'après les mêmes lois linguistiques. De même les noms de peuples.

L'identité onomastique de tout espace grand-européen est étonnante : les mêmes noms de lieux et de personnes, nous les retrouvons en Ibérie, en Gaule, en Germanie, en Eire, en Lituanie, en Anatolie, en Syrie, en Iran et aux Indes. On a l'impression que ces noms ont été donnés par les mêmes peuples qui se déplaçaient de l'ouest à l'est.

Pourquoi de l'ouest à l'est ? Parce que les noms de lieux à la racine *nes-, gal-* et *bud-,* marquant les étapes d'extension des Proto-Aryens sur l'aire de la Grande Europe, indiquent leur avance de la côte de l'Atlantique jusqu'au Gange [1]).

([1]) Il y a aussi des indices que les Proto-Aryens s'étendirent au delà du Gange, en Birmanie et au Siam, les classes dominantes de ces deux pays sont d'origine aryenne.

La parenté des langues lituanienne, hittite et ibérienne qui semblent être les dialectes d'une même langue (cf. pp. 189 - 197), prouve qu'à l'époque préhistorique devait exister en Europe un peuple parlant l'aryen primitif ; il était colonisateur et propagateur de l'agriculture, car les noms de lieux indiquent qu'il sériait des localités qu'il occupait en *aptes* et *inaptes* à la culture et les peuples qu'il soumettait de gré ou de force en *artabres* « laboureurs », en *gantabres* « pâtres » de même qu'en *bastites* « errants » probablement chasseurs et pêcheurs.

Les peuples soumis étaient sériés aussi d'après le degré de leur soumission. Ceux qui consentaient à vivre dans les agglomérations (probablement primitivement — Kjökkenmöddings) furent appelés *Geri-(ž)mones* « bons gens » déformé ensuite en *Germiones* et *Germaines* ; ceux qui payaient le tribut *Ingauni - Ingévones* et insoumis « méchants » *Pictes* ou « expatriés » *Istévones.*

Suivant le degré de soumission, nous pouvons juger du degré de l'aryanisation. Ceux qui consentaient à vivre dans les agglomérations et pratiquaient l'agriculture ont subi l'aryanisation plus complète que les tributaires ou insoumis ; ces derniers (Pictes), réfugiés dans des endroits inaccessibles, pendant de nombreux siècles, furent réfractaires à toute aryanisation. (Cf. pp. 217 - 219).

Ainsi sur l'espace de la Grande Europe il y avait des peuples plus ou moins aryanisés qu'on peut qualifier d'aryanisés de Ier, IIe ou IIIe degré et des peuples non aryanisés, pendant longtemps réfractaires à toute aryanisation.

Il y a en Europe encore des peuples non aryanisés, les peuples finno-ougriens du nord-est de la Russie et les Lapons de la Suède et de la Norvège sont le reliquat des peuples préhistoriques préaryens.

Tous les peuples aryens de l'Europe descendent de ces peuples primitifs de l'Europe préhistorique plus ou

moins aryanisés. Par conséquent, ni en Europe contemporaine, ni nulle part ailleurs, n'existent des *Aryens pur sang*.

Ceux qui veulent trouver des *Aryens pur sang* doivent remonter à l'époque préhistorique, 25.000 ans en arrière, jusqu'à l'*Homme Diluvial* que nous avons identifié avec la race de Cro-Magnon (cf. pp. 185-189).

Nous sommes en droit d'admettre que les Cro-Magniens qui étaient les témoins des phénomènes diluviaux de postglaciation ont pu donner les noms aux monts du *Jura* suisse, de Souabe et de Franconie de même qu'aux monts de *Jurjura* de la Grande Kabylie en Afrique du Nord. La création de ces noms de lieux ne déroge pas à la règle générale exprimée plus haut : c'est un nom technique de peuplement créé en série.

Ce nom désigne la « mer » en aryen primitif, par conséquent, nous pouvons admettre que les hommes qui ont appelé ainsi les monts qui bordaient les « mers diluviales » à l'époque postglaciaire pouvaient être des *Proto-Aryens* dans le sens ethnique du mot.

Nous avons cru pouvoir admettre aussi que des Cro-Magniens, qui partirent vraisemblablement de la péninsule ibérique, à la conquête et la colonisation du continent, furent en même temps les constructeurs des mégalithes et propagateurs de l'agriculture et de l'usage de la vie sédentaire en Europe. Les données archéologiques, anthropologiques et linguistiques concordent pour appuyer notre hypothèse (cf. pp. 185 - 189 et suiv.).

N'appelle-t-on pas en Espagne les mégalithes *arcas* ? La racine *ar-* ne signifie-t-elle pas « labourer » ? Plusieurs préhistoriens admettent déjà que les mégalithes auraient pu avoir un rapport avec l'agriculture.

Les mégalithes auraient pu marquer aussi les étapes de l'extension des Cro-Magniens sur le continent.

N'appelle-t-on pas les mégalithes en France (en Bre-

tagne) *galgal?* Nous avons vu que sur l'espace de la Grande Europe il existe de nombreuses localités portant les noms à la racine *gal-* et marquant des étapes de l'extension des Proto-Aryens. Bretagne, où le développement des mégalithes est très considérable, était, d'après Avienus (cf. p. 215), un point de relai très important, entre Tartessos — Eire et Albion. C'était donc une étape importante pour les Cro-Magniens mégalithiques qui est marquée par de nombreux *Galgals — Mégalithes.*

Nous avons identifié des Cro-Magniens-Mégalithiques avec les Tartessiens. Car la tradition, la légende et l'histoire s'accordent pour assigner dans l'antiquité à Tartessos la plus grande importance. Nous avons cité ici (p. 205), l'opinion de l'historien de la Gaule, M. C. Jullian ; il affirme que le royaume de Tartessos qui s'était formé dans la vallée de l'Andalousie, vieux, disait-on, de six mille ans, était *le seul équivalent occidental de grands empires de l'Orient.*

C'est d'ici que Cro-Magniens-Mégalithiques purent partir à la conquête, la colonisation et la civilisation de la Grande Europe dans les trois directions : longeant la côte de l'Atlantique, pénétrant dans le continent par les vallées du Rhône, du Rhin, du Danube, s'enfonçant dans la Méditerranée et longeant la côte de l'Afrique du Nord.

Au cours de cette étude, nous avons suivi deux premiers courants, dont le premier — le courant atlantique engendra les peuples Nordiques, le second — courant continental — les peuples Gudiques, nous avons négligé, faute de place, le troisième courant méditerranéen qui engendra les peuples Pélasgiques.

Les données archéologiques confirment notre hypothèse que la Tartesside fut un centre important de civilisation, à l'époque préhistorique. C'est d'ici que se propagèrent en Europe non seulement les mégalithes, mais aussi les cuivres de l'Alméria et les bronzes d'El Argar.

Les données anthropologiques confirment également notre hypothèse : c'est l'influence des descendants de Cro-Magniens qui persiste dans la vallée de l'Andalousie, où la dolichocéphalie est bien prononcée et où jusqu'à nos jours, les hommes de haute stature sont nombreux, de même qu'en pays nordiques, en Scandinavie, partout où la race de Cro-Magnon pénétra, elle laissa des traces anthropologiques : la dolichocéphalie et la haute stature.

Le courant continental après avoir engendré les peuples gudiques se révéla le plus dynamique. Ce courant a atteint les limites de la Grande Europe (Asie Mineure, Syrie, Palestine) et les dépassa en allant par l'Iran jusqu'aux Indes, Birmanie et Siam.

Ce même courant, après avoir créé la Civilisation Danubienne, avec ses dérivées, les Civilisations Auniétitzo-Lusacienne et Butmir-Vincha, contribua puissamment à l'aryanisation de l'Europe même, en rejoignant au nord le courant atlantique et au sud le courant méditerranéen.

*
* *

M. E. Pittard, dans les conclusions de son étude ethnologique : *Les Races et l'Histoire* (p. 582), souvent citée ici, indique « quelques-uns des problèmes importants qui restent offerts à nos recherches ».

« C'est d'abord, dit-il, l'origine des populations aux yeux bleus, rencontrées dans une grande partie de l'Asie centrale et surtout occidentale. Sont-elles un reliquat des bandes germaniques ayant passé, à une date connue, en Asie Mineure ? Faut-il, pour expliquer la présence de ces individus, remonter plus loin encore dans le passé et faire intervenir les populations néolithiques de la Russie méridionale, prédécesseurs possibles de la race germanique ? Mais quelle est *l'origine première de cette race que nous*

nous plaisons à considérer comme européenne » (souligné par nous).

Nous espérons que notre exposé concernant l'origine occidentale des Proto-Aryens donnera, au moins partiellement, la réponse aux problèmes soulevés par l'éminent ethnologue genevois qui semble être l'orientaliste décidé.

La présence « des populations aux yeux bleus en Asie centrale et occidentale» ne s'explique-t-elle pas par le courant cro-magnien mégalithique continental qui créa dans la vallée du Danube moyen la race Brunn-Prédmost. Cette race puissante, qui contribua à la création des Nordiques, n'engendra-t-elle pas des peuples gudiques qui envahirent dès Néolithique les steppes Eurasiatiques, l'Asie Mineure et la Syrie en y créant l'Empire Hittite et assujetissant Babylone dès le milieu du IIIe millénaire av. J.-C. ? Les annales akadiennes ne les appellent-elles pas *Guti* (le nom de *Gudi-Gudai* déformé) et n'indiquent-elles pas qu'ils étaient *namruti* « clairs, blonds » ? (cf. p. 99). Les noms de rois et de divinités des conquérants des empires d'Orient -*Guti* et *Kassites* n'indiquent-ils pas qu'ils étaient Proto-Aryens ? (cf. pp. 92-99). Les noms de lieux aux racines : *nes-*, *gal-* et *bud-* ne marquent-ils pas les étapes par où les Proto-Aryens sont arrivés de l'Europe, par des vagues successives, en Asie Antérieure, les uns par les Balkans et les Détroits, les autres par le Caucase et en contournant la mer Caspienne par l'Asie Centrale ?

Ce furent justement les peuples gudiques-gotiques qui, se greffant sur le courant mégalithique atlantique, contribuèrent grandement à la formation des peuples Nordiques et Germaniques (cf. pp. 129-180).

Quant à la formation de la race « que nous nous plaisons à considérer comme européenne », elle fut probablement formée par le métissage de la race de Cro-Magnon avec celle de *Laugerie-Chancelade* en Europe occidentale,

de la race de *Cro-Magnon* avec celle de *Maglemose* et d'*Ertebœllien* dans le nord de l'Europe et celle de *Cro-Magnon* avec des *Postnéanderthaliens* du centre de l'Europe qui donna la race de *Brunn-Prédmost.*

Il y avait aussi, en plus, de nombreux remétissages parmi les peuples « cousins » qui, en vertu de la loi anthropologique de Pittard, ne laissa point de traces (cf. p. 241).

Par conséquent, aucune race, aucun peuple en Europe et nulle part ailleurs ne peut prétendre d'être protagoniste des Aryens dans le sens ethnique du mot. Ce privilège nous sommes obligés de le laisser à l'*Homme Diluvial* qui était témoin des phénomènes de postglaciation en Europe et en Afrique du Nord, il donna le nom de *Jura* et *Jurjura* aux monts bordant les rives des « mers diluviales » (cf. pp. 125, 126, 188). Ces hommes diluviaux nous les avons identifiés avec les Cro-Magniens. Par conséquent, ceux qui veulent trouver le berceau des Aryens, doivent aller le chercher dans la bienheureuse vallée d'Andalousie ou en Kabylie (Afrique du Nord), et ce n'est pas sûr qu'on le trouve, car l'origine de la race de Cro-Magnon est inconnue.

M. E. Pittard (Op. c. p. 582) pose encore une autre question brûlante : « Comment interprêter, dit-il, un cas unique dans l'histoire du monde : ce qui s'est passé dans l'Attique entre 500 et 300 av. J.-C. alors que surgit, dans un laps de temps relativement si court, une si merveilleuse floraison d'hommes illustres ? Concentration des meilleures races, a-t-on dit, mais quelles races ? »

Nous n'avons pas pu développer dans cette étude l'exposé concernant le courant cro-magnien mégalithique méditerranéen qui engendra des peuples Pélasgiques de l'Afrique du Nord, des îles de la Méditerranée, de l'Egéide, du Péloponèse et de l'Attique. Ce courant a atteint aussi la Palestine et la Syrie.

Il existait, en Attique, une civilisation pélasgique assez évoluée au début du IIe millénaire av. J.-C. Lorsque Graïcoi, le produit du courant cro-magnien mégalithique continental, sont arrivés de l'Illyrie en Attique, ils fusionnèrent avec leurs « cousins » Pélasges. Ce métissage, en vertu de la loi biologique de la sélection naturelle, donna cette belle race grecque, physiquement et spirituellement vigoureuse, qui créa des valeurs immortelles dont hérita la civilisation européenne.

La mythologie, la légende et la tradition témoignent que les conquérants Graïcoi traitèrent Pélasges leurs « cousins » conquis, à l'instar des Hittites, après la conquête des Nessites : « aux habitants il (le roi hittite, Pithâna), ne fait de mal à aucun, il les traite comme ses père et mère » (cf. p. 120).

Ceci se passait deux mille ans av. J.-C. Et à présent, presque deux mille ans après J.-C., comment se traitent-ils, les peuples « frères et cousins » ?...

Nous laissons au lecteur le soin d'y répondre.

Notes bibliographiques

Ces notes complètent les indications données dans le texte.

Aoberg, « Das nordische Kulturgebiet in Mittel-Europa », Upsal 1918.
» « La civilisation énéolith. dans la pénins. Ibérique, Upsal 1921.
Arbois (H. de) Jubainville, « Les premiers habitants de l'Europe », Paris 1894.
Aranzadi y Unamuno y L. Hoyos, « Un avance à la Anthropologia de Espana », Annales de la Soc. Esp. d'hist. Madrid.
Bassanovitch, « Matériaux pour l'ethnographie sanitaire de la Bulgarie, district de Lom », Sofia 1891 (en bulgare, cité par Deniker).
Bergeron, « Relations de voyages en Tartarie » de Fr. G. de Rubruquis, Paris 1634.
Bosch-Gimpera, « La migration des types hispaniques ». Rev. Archéol. 1925.
Boule, « Les hommes fossiles », Paris, 2e éd. 1923.
Capitan, « La Préhistoire », rév. par M. Faguet, Paris 1931.
Castillo Yurrita, « La cultura del vaso campaniforme », Barcelone 1928.
Cartaillac, « Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal », Paris 1866.
Childe (V. Gordon), « The Aryans », Londres 1928.
» « The Danuby in Prehistory », Oxford 1929.
Colignon, « Etude anthropologique élément. des principales races de la France », Bull. Soc. d'anthropol., Paris 1883.
Déchelette, « Manuel d'archéologie », Paris 1908.
Deniker, « Les races et peuples de la Terre », Paris 1900.
Dottin, « Les anciens peuples de l'Europe », Paris 1916.
Dussard (R.), « Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée », Paris 1914.
Dusburg, « Chronicon Prussiae », Iena 1679.
Gobineau, « Essai sur l'inégalité des races humaines », Paris 1884.
Goury (G.), « Origine et évolution de l'Homme », Paris 1927.
» » « L'homme des cités lacustres », Paris 1931.
Hamy, « Précis de Paléontologie humaine », Paris 1870.
Hartknoch (Chr.), « Dissertationes historicae de variis rebus prussicis », Iena 1679.
Hervé, « Populations mésolith. et néolith. de l'Espagne et du Portugal », Rev. de l'anthropol., Paris 1899.
Hoernes, « Der diluviale Mensch ».
Hubert (H.), « Les Celtes et expansion celtique », Paris 1932-1933.

Hoyos (S.), « Caractères généraux de la Crania Hispanica ».
Hryncevitch (Talko), « Les Aryens », (en russe) Tomsk 1898.
Kaufman (J.), « Deutsche Altertumskunde », 2 vol., Munich 1913.
Kossinna (G.), « Ursprung und Verbreitung der Germanen », Berlin 1926.
Jullian (C.), « Histoire de la Gaule », Paris 1920.
Lapouge, « L'aryen et son rôle social », Paris 1889.
Lissauer, « Crania prussica, Zeitschr. für Ethnologie », 1874-1878.
Matiegka, « Homo predmostensis », Académie tchèque, Prague 1934.
Mendès-Corréa, « Les migrations préhistoriques », Rev. anthrop., 1933.
Morgan (J. de), « L'Humanité préhistorique », Paris 1922.
Mortillet (G. de), « Le Préhistorique », Paris 1900.
Muller (Sophus), « L'Europe préhistorique », Paris 1907.
Obermaier (H.), « Der Mensch der Vorzeit », 1912.
Oloriz, « Distribucion geografica del indice cefalico en Espana », Madrid 1894.
Pictet, « Les origines indo-européennes, ou les Aryens primitfs », 2e éd., Paris 1878.
Reinach (S.), « L'origine des Aryens », Paris 1901.
Retzius, « Crania suecica antiqua », Stockholm 1900.
Ripley (N.-Z.), « The Races of Europe », London 1900.
Rhys (J.), « Celtae and Galli », Londres 1905.
Schrader, « L'Asie », Rev. Ecole d'anthrop., Paris 1895.
Strabon, « Géographie », trad. de la Porte du Theil., Gesselin, Coray, etc., Paris 1805-1819.
Şiret, « Les origines de la civil. néolithique » (Turdetans et Egéens) XIIIe Congrès intern. d'arch. et d'anthrop. ; Monaco 1908, t. II.
Tacite, « La Germanie », Paris.
Tite-Live, « Histoire romaine », trad. de Dureau de Lamalle, Paris 1810-1812.
Vallois (H.-V.), « Recherches sur les ossements mésolithiques de Mugem », L'Anthropologie, t. LX, 1939.
Verneau (R.), « La race de Cro-Magnon », Revue d'Anthropologie, 3e sér. t. I, 1886.
Weinert (H.), «L'Homme préhistorique», trad. du Dr G. Montandon, Paris 1939.
Zaborowsky, « Les peuples aryens d'Asie et d'Europe », Paris 1908.

Errata

Page 31, douzième ligne, lire : *kanésite* au lieu de *kasénite.*
Page 37, quinzième ligne, lire : *terre* au lieu de *serre.*
Page 88, dix-neuvième ligne, lire : *Tacite* au lieu de *Tcite.*
Page 89, dernière ligne, lire : *El-Argar* au lieu de *El-Agar.*
Page 92, sixième ligne, lire : *Hatti* au lieu de *Hati.*
Page 94, douzième ligne, lire : *SU-A* au lieu de *SA-A.*
Page 94, vingt-troisième ligne, lire : *possesseurs* au lieu de *possesseur.*
Page 95, première ligne, lire : *bamba* au lieu de *Bamba.*
Page 112, avant-dernière ligne du renvoi, lire : *celle* au lieu de *celles.*
Page 115, deuxième ligne du premier renvoi, lire : *domination* au lieu de *dénomination.*
Page 128, quatrième ligne, lire : *d'Ossètes* au lieu *des Ossètes.*
Page 137, dernière ligne du renvoi, lire : *Berniški* au lieu de *Bereniški.*
Page 155, vingt-quatrième ligne, lire : *par* au lieu de *pour.*
Page 165, vingt-deuxième ligne, lire : *Germ. 45* au lieu de *15.*
Page 181, dix-huitième ligne, lire : *aux Indes* au lieu de *au Indes.*
Page 192, dix-huitième ligne, lire : *mentionnés* au lieu de *cités.*
Page 195, troisième ligne, lire : *de suffixe* au lieu de *des suffixes.*
Page 203, sixième ligne, lire : *Arganthonios* au lieu *d'Arganthonios.*
Page 210, septième ligne, lire : *Pline* au lieu de *Plin.*
Page 213, huitième ligne, lire : *qui a pris* au lieu de *et prirent.*
Page 221, troisième ligne, lire : *dérivent* au lieu de *peuvent dériver.*
Page 222, vingtième ligne, lire : *or, en lituanien* au lieu de *or en lituanien.*
Page 224, douzième ligne, lire : *Pré-Germains* au lieu de *Germains.*
Page 224, dernière ligne, lire : *pré-germaniques* au lieu de *germaniques.*
Page 256, dix-septième ligne, lire : *brachycéphales* au lieu de *brachycéphale ;* vingt et unième ligne, lire : *éthiopiens* au lieu de *éthyopiens* et *Vallois* au lieu de *Valois.*

Index des noms d'auteurs

Table des matières

Index des hors-texte

Index des cartes

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
GANGUIN & LAUBSCHER A MONTREUX
LE TRENTE AVRIL MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE